Édition complète,
volume **259**

ÉCRITS ET CONFÉRENCES SUR L'HISTOIRE DU MOUVEMENT ANTHROPOSOPHIQUE ET DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE

RUDOLF STEINER

L'ÊTRE VIVANT DE L'ANTHROPOSOPHIE ET SON SOIN

ÉDITION BILINGUE
Partie II

Traduction et révisions
François Germani

État au 24 juin 2023
Institut pour une tri-articulation sociale
Atelier francophone

Adresse en ligne du document :
http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/SWA/259.html

Par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier puis massicoter

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.
Nous consulter.

TRADUCTION ET ÉDITION EN COURS
(Version non définitive)

Table des matières

II DU TRAVAIL POUR LA RECONSTRUCTION DU GOETHEANUM ET LA RECONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE.....7
INTERVIEW AVEC DES CORRESPONDANTS DE JOURNAUX BÂLOIS SUR L'INCENDIE..... 7
Lundi 1er janvier 1923, 14 heures.....7
Une interview chez le Dr Steiner tiré du compte-rendu de l'incendie paru dans le journal du matin de la Basler "National-Zeitung" du mardi 2 janvier 1923.....7
La cause de l'incendie.....8
En réponse à notre question :" Comment envisagez-vous la poursuite du travail !"?.....8
"Avez-vous l'intention de construire à nouveau ?-.....8
"Allez-vous aussi de nouveau obenir les collaborateurs bénévoles ?".....9
PREMIERS MOTS AUX MEMBRES APRÈS L'INCENDIE.....9
Dornach, lundi 1er janvier 1923, 17 heures avant la représentation du jeux des trois rois.....9
Dornach, lundi 1er janvier 1923, 20 heures avant la conférence du soir.....10
Lettre du Dr Emil Grosheintz, président de l'Association du Goetheanum, à Rudolf Steiner.....12
Dornach, 2. janvier 1923.....12
DISCUSSION de quelques membres allemands dirigeants avec Rudolf Steiner concernant la tenue d'un congrès international prévu.....12
(date exacte inconnue, probablement le 4 janvier, à Dornach) 1923 Procès-verbal de Karl Schubert.....12
MOTS D'INTRODUCTION À LA PREMIÈRE CONFÉRENCE DONNÉE POUR LES OUVRIERS DU BÂTIMENT DU GOETHEANUM APRÈS L'INCENDIE.....15
Dornach, vendredi 5 janvier 1923, 9 heures du matin.....15
COMMUNICATION des témoignages de participation à l'incendie parvenus jusqu'ici du monde entier et pas seulement de membres, avant le début de la conférence du soir.....16
Dornach, samedi 6 janvier 1923.....16
INTERVENTION lors d'une assemblée générale convoquée par le comité central sur la question de la reconstruction.....17
Dornach, Épiphanie, 6 janvier 1923, 21 h 30 après la conférence du soir.....17
PREMIÈRES DÉCLARATIONS SUR L'INCENDIE dans l'hebdomadaire "Das Goetheanum".....22

EXHORTATIONS POUR L'ÉVEIL DE LA NÉCESSAIRE CONSCIENCE SOCIALE dans les conférences de Dornach de janvier à février 1923.....25
Dornach, vendredi 19 janvier 1923 après la conférence du soir.....27
Dornach, samedi 20 janvier 1923 Deuxième partie de la conférence du soir.....28
Dornach, dimanche 21 janvier 1923 - Paroles de conclusion de la conférence du soir avant le voyage pour les deuxièmes négociations de consolidation à Stuttgart.....33
Dornach, samedi 3 février 1923 Conclusion de la conférence du soir.....35
Dornach, dimanche 4 février 1923 Deuxième partie de la conférence.....36
TROIS RAPPORTS À DORNACH SUR L'ÉTAT DES NÉGOCIATIONS DE STUTTGART*.....44
Dornach, vendredi 9 février 1923 Conclusion de la conférence du soir.....44
Dornach, vendredi 16 février 1923 Conclusion de la conférence du soir sur le "problème du tailleur" de la Société anthroposophique.....46
Dornach, jeudi 22 février 1923 Conclusions de la conférence du soir sur le renouvellement des trois grands idéaux de l'humanité : art, science et religion. 48
DISCOURS LORS D'UNE RÉUNION DE LA FÉDÉRATION POUR UNE LIBRE VIE DE L'ESPRIT.....49
Stuttgart, jeudi 1er mars 1923.....49
MÉMORANDUM POUR LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE LIBRE POUR SON ORIENTATION.....50
rédigé entre le 7 et le 11 mars 1923.....50
Extrait d'une lettre de Rudolf Steiner à Marie Steiner.....53
Dornach, le 15 mars 1923.....53
SUR LA CATASTROPHE DE L'INCENDIE DANS DES CONFÉRENCES PUBLIQUES DANS DES VILLES SUISSES EN AVRIL 1923.....53
Berne, le 5 avril 1923.....53
Bâle, le 9 avril 1923.....56
JOURNÉES DE TRAVAIL À PRAGUE.....57
du 27 au 30 avril 1923.....57
PAROLES DE BIENVENUE POUR LES MEMBRES À PRAGUE.....58
Prague, samedi 28 avril 1923.....58
BREF RAPPORT SUR LES "JOURNÉES DE TRAVAIL DE PRAGUE".....59
Dornach, samedi 5 mai 1923 au début de la conférence du soir.....59
DEMANDE AUX MEMBRES DE NE PAS COMPLIQUER LEUR TRAVAIL AUX GARDIENS DU GOETHEANUM.....60
Dornach, lundi 7 mai 1923 - Conclusion de la conférence du soir.....60
DES MOTS SUR L'ACCIDENT D'INCENDIE AU DÉBUT DES CONFÉRENCES DES MEMBRES EN NORVÈGE.....61
Kristiania (Oslo), 16 mai 1923.....61
MOTS SUR L'INCENDIE ET SITUATION SOCIALE lors d'une conférence donnée sur le chemin du retour de Norvège à Dornach.....62
Berlin, le 23 mai 1923 Introduction et conclusion.....62
BREF RAPPORT SUR LE VOYAGE EN NORVÈGE.....64
Dornach, dimanche 27 mai 1923 au début de la conférence du soir.....64

LETTRE OUVERTE DE RUDOLF STEINER CONCERNANT SA DÉMISSION DU POSTE DE PRÉSIDENT DU CONSEIL DE SURVEILLANCE DU "JOUR QUI VIENT SA "..... 64
parue dans l'hebdomadaire allemand "Anthroposophie", n° 48 du 31 mai, et dans l'hebdomadaire suisse "Das Goetheanum" du 17 juin 1923. Aussi envoyée sous forme de circulaire.....64
DISCOURS LORS DE LA DIXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE L'ASSOCIATION DU GOETHEANUM*..... 66
Dornach, dimanche 17 juin 1923.....66
EXTRAIT DE L'HOMMAGE RENDU À LA MORT DE HERMANN LINDE deuxième président de l'Association du Goetheanum.....74
Dornach, le 29 juin 1923.....74
RÉUNION AVEC LE CERCLE DES TRENTE*.....75
Stuttgart, le 4 juillet 1923.....75
RÉUNION DU CERCLE DES TRENTE (sans Rudolf Steiner).....75
Stuttgart, 10 juillet 1923.....75
RÉUNION AVEC LE CERCLE DES TRENTE.....77
Stuttgart, le 11 juillet 1923*.....77
MOTS D'ADIEU AVANT LE DÉPART EN VOYAGE DE PLUSIEURS SEMAINES EN ANGLETERRE.....77
Dornach, le 29 juillet 1923 - Paroles de conclusion de la conférence.....77
Stuttgart, le 3 août 1923.....78
Stuttgart, le 5 août 1923.....79
Stuttgart, le 9 août 1923.....79
APPEL POUR LE FONDS ALLEMAND DU GOETHEANUM.....80
DISCOURS LORS D'UN DÉBAT SUR L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE EN ANGLETERRE.....83
Penmaenmawr, le 19 août 1923.....83
MOTS D'ADIEU.....88
Londres, le 2 septembre 1923 à la fin de la conférence pour les membres.....88
SÉANCE AVEC LE CERCLE DES TRENTES appelé depuis peu "Cercle de confiance des institutions de Stuttgart".....88
PAROLES PRONONCÉES LORS DU CONGRÈS DE SEPTEMBRE À STUTTGART.....89
Stuttgart, le 17 septembre 1923.....89
BREF RAPPORT SUR LES JOURNÉES DE VIENNE.....91
Dornach, le 5 octobre 1923 Paroles d'introduction avant la conférence.....91
..... 92
REMARQUES SUR LA TIRELIRE DU GOETHEANUM.....92
Dornach, le 21 octobre 1923 après la conférence.....92
RAPPORT SUR LES DERNIÈRES ATTAQUES CONTRE L'ANTHROPOSOPHIE.....93
Dornach, le 26 octobre 1923 après la conférence.....93
INDICATION QUE JUSQU'À NOËL, LES CONFÉRENCES DOIVENT METTRE DANS L'AMBIANCE POUR SE PRÉPARER AU CONGRÈS DE NOËL.....98
Dornach, 23 novembre 1923.....98
TIRÉ DE LETTRES À MARIE STEINER SUR LA RECONSTRUCTION.....98
Dornach, le 25 novembre 1923.....98

Dornach, le 6 décembre 1923.....99

II
DU TRAVAIL POUR LA RECONSTRUCTION DU GOETHEANUM ET LA RECONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE

> Si une reconstruction devait avoir lieu, une Société anthroposophique forte est nécessaire, car sans elle, une reconstruction ne serait pas possible. Il faut donc simplement qu'il y ait une consolidation, un renforcement intérieur, une volonté claire de la Société anthroposophique.
>
> Rudolf Steiner,
> Dornach, 9 février 1923

INTERVIEW AVEC DES CORRESPONDANTS DE JOURNAUX BÂLOIS SUR L'INCENDIE

Lundi 1er janvier 1923, 14 heures

Une interview chez le Dr Steiner
tiré du compte-rendu de l'incendie paru dans le journal du matin de la Basler

"National-Zeitung" du mardi 2 janvier 1923

Nous sommes assis au secrétariat de la Villa Friedwart, d'où s'établit la liaison avec les anthroposophes du monde entier. Notre poète suisse Albert Steffen entre dans la pièce et, comme nous avions exprimé le souhait de parler au Dr Steiner lui-même, il a déjà saisi le téléphone. La réponse positive retentit et, sous sa conduite, nous entrons quelques minutes plus tard dans la maison de l'homme très controversé dont l'œuvre, du moins celle qui est visible et à laquelle il a consacré dix ans de travail infatigable, a été détruite en une nuit. Il nous accueille dans sa petite chambre dont les murs sans image sont recouverts d'un bleu violacé profond. Nous nous asseyons à la table ronde en vieux noyer. Le visage sillonné de traits de ce sexagénaire affiche énergie et maîtrise de soi. "Je ne veux vous rapporter que des faits", répond-il à nos questions.

La cause de l'incendie.

Je passe sous silence toutes les rumeurs et leurs menaces. Ce qui est important, c'est que l'incendie, qui se développait depuis deux heures derrière le mur dans la construction de l'intérieur, n'était pas dû à un court-circuit ou à une imprudence quelconque. Les fusibles étaient tous intacts. Les lumières sont restées allumées sans changement. Les conduites se trouvaient dans des tubes blindés en acier ignifugés. A l'endroit même où le feu s'est déclaré, il n'y avait pas de câbles. Mais nous avons constaté qu'à 7 heures déjà, la dame qui utilisait cette chambre adjacente a trouvé le miroir jeté et brisé, accroché tout près de l'endroit où le feu s'est déclaré. Il était facile de pénétrer dans cette pièce sans contrôle, d'autant plus facilement qu'un échafaudage auxiliaire fixé au mur permettait d'y accéder aisément depuis le sol. Les faits cités indiquent que l'incendie a été provoqué de l'extérieur[*]. Ce soupçon a été exprimé par de nombreuses personnes des environs du Goetheanum à Dornach et Arlesheim.

En réponse à notre question :"
Comment envisagez-vous la poursuite du travail !"?

le Dr Steiner répondit : "Certes, l'œuvre créée en dix ans au prix de sacrifices inouïs avec mes collaborateurs dans et hors de la Société anthroposophique est détruite. Mais le travail se poursuit sans relâche. Ce soir, à 5 heures, aura lieu dans la salle de conférence de la menuiserie le jeu des [trois] rois, suivi d'une autre conférence pour les participants au cours. En ce qui concerne la construction, nous en sommes au même point qu'il y a dix ans, mais avec plus d'expérience.

"Avez-vous l'intention de construire à nouveau ?-

Absolument. D'après mes souvenirs, le bâtiment est assuré pour 3,5 millions auprès de l'assurance incendie du canton de Soleure. Sur cette somme, 2 600 000 francs concernent la superstructure en bois et 900 000 francs le soubassement en béton. A cela s'ajoute l'assurance auprès de "Helvetia" pour le mobilier précieux, l'orgue, l'harmonium, les pianos et les très couteux tapis persans. Certes, cette somme ne représente que la quatrième partie des dépenses, surtout si l'on tient

compte du travail artistique que beaucoup avaient fourni pendant des années en tant que membres de notre communauté. Je vais donc devoir construire autrement et plus modestement, même plus en bois. Mais la tendance artistique de base restera.

"Allez-vous aussi de nouveau obenir les collaborateurs bénévoles ?"

Si l'on sait ce qui s'est passé ici et que nous construisons à nouveau, les gens du monde entier viendront à nouveau d'eux-mêmes et me soutiendront/se tiendrons à mes côtés.

[*] Le 25 mai 1924, Rudolf Steiner déclara à Paris : "C'est pourtant un fait reconnu par les autorités que le Goetheanum a été incendié par les opposants". (Cf. GA 260 a "La Constitution ...")

PREMIERS MOTS AUX MEMBRES APRÈS L'INCENDIE

Dornach, lundi 1er janvier 1923, 17 heures avant la représentation du jeux des trois rois.

Mes chers amis ! La grande douleur sait se taire sur ce qu'elle ressent. Et c'est pourquoi vous me comprendrez si je vous dis très peu de mots, juste avant que nous commencions le Jeu des Rois.

L'œuvre qui a été créée en dix ans par l'amour et le dévouement de nombreux amis enthousiastes pour notre mouvement a été détruite en une nuit. Il va de soi qu'aujourd'hui même, la douleur silencieuse doit ressentir combien d'amour et de soin infinis de nos amis ont été investis dans cette œuvre. Et j'aimerais, mes chers amis, m'arrêter là.

J'aimerais seulement dire que maintenant aussi pour cette œuvre qui, il est vrai, a semblé pendant trop peu de temps encore pouvoir devenir une œuvre de salut et pour laquelle, à nouveau, le travail le plus dévoué et le plus sacrificiel, voire même parfois un travail très dangereux, a été accompli par certains de nos amis, il convient d'exprimer les remerciements les plus sincères qui puissent être prononcés dans l'esprit de notre mouvement.

Comme nous partons du sentiment que tout ce que nous faisons au sein de notre mouvement est une nécessité au sein de la civilisation humaine actuelle, nous voulons poursuivre autant que possible ce qui est prévu dans le cadre qui nous a encore été laissé et c'est pourquoi, en cette heure où même les flammes qui nous font tant souffrir brûlent encore dehors, nous voulons présenter le jeu qui avait été promis à la suite de ce cours et sur lequel nos participants comptent.

De même, je donnerai ce soir à huit heures la conférence prévue ici, dans la menuiserie. C'est précisément par là que nous voulons exprimer que même le malheur qui nous a frappés, et qui ne peut vraiment pas être décrit avec des mots, ne doit pas nous abattre, mais que la douleur doit justement nous inviter à continuer à accomplir ce que nous considérons comme notre devoir, dans la mesure où la force nous en est donnée.

De ce point de vue, mes chers amis, ajoutez aux deux autres jeux de Noël, qui sont issus d'un véritable folklore, ce jeu de l'Épiphanie/des trois rois que nous présentons, bien que nous n'ayons naturellement pas été en mesure de faire les bonnes

répétitions aujourd'hui. Vous devrez en tenir compte, mais vous aurez certainement aussi tendance à en tenir compte en cette période douloureuse.

Ce sont les quelques mots que je voulais vous dire avant que nous commencions notre représentation. Il ne s'agit pas d'une pièce de théâtre, mais de celle par laquelle le peuple s'est élevé, dans son art, vers ce qu'il a de plus sacré. Et si l'on tient compte de cela, il ne sera pas du tout inapproprié de laisser cette sainte gravité se manifester devant notre âme, même à partir de la douleur la plus profonde.

Dornach, lundi 1er janvier 1923, 20 heures avant la conférence du soir

Mes chers amis ! Cet après-midi déjà, je me suis permis de dire ici que la douleur la plus profonde ne peut pas chercher de mots pour s'exprimer. Mais il n'est peut-être pas nécessaire de chercher des mots lorsque cette douleur est profondément vécue, comme c'est le cas ici. Je n'ai qu'à dire ici ce que j'ai déjà dit cet après-midi à une autre occasion : que cette douleur est vraiment le résultat d'un profond remerciement pour les dix années de travail que nos chers amis ont accompli ici dans une collaboration harmonieuse pour une œuvre idéale, une œuvre dont la destination a été maintes fois expliquée ici. Et si l'on pense à la manière dévouée dont nos amis ont travaillé hier pour parvenir au sauvetage de la chose, qui n'a malheureusement pas pu être obtenu, alors on peut bien résumer en ces mots ce qui est lié à ce Goetheanum aujourd'hui disparu : Ses amis l'ont vu naître dans l'amour, grandir dans l'amour, mais maintenant aussi mourir dans l'amour.

Les remerciements les plus sincères doivent bien sûr être adressés à tous les amis qui ont travaillé hier avec tant de dévouement.

Mais peut-être puis-je dire quelque chose à cette occasion, en introduction à ma conférence d'aujourd'hui. Peut-être puis-je rappeler comment, dans une conférence que j'ai tenue ici le 23 janvier 1921, j'ai dû attirer l'attention sur les formes de haine, de calomnie, que l'opposition au Goetheanum a prises, et sur le fait que l'on peut tout attendre de cette opposition [dans GA 203].

Maintenant, mes chers amis, il va de soi qu'en cette heure, il n'est pas du tout dans mes intentions de revenir sur ce qui a été dit autrefois ou autrement et d'en parler à nouveau beaucoup. Mais peut-être pouvons-nous tenir compte de deux choses aujourd'hui : La première, c'est qu'hier, vers la dixième heure, une demi-heure après la fin de ma dernière conférence dans l'ancien Goetheanum, on a annoncé : il y a de la fumée dans la salle blanche ! - Nos amis, parmi lesquels M. Aisenpreis et M. Schleutermann, se sont alors précipités dans les escaliers de l'aile sud, et M. Schleutermann a été très atteint dans sa santé, si bien que lorsque je suis arrivé sur les lieux de l'incendie, il a été retrouvé évanoui. C'est donc Monsieur Schleutermann qui est entré dans la salle fumante et qui a été pris d'une crise d'étouffement à cause de la fumée. Monsieur Aisenpreis est ensuite descendu les escaliers et a regardé dans les chambres situées deux escaliers plus bas, et a pu constater comment le feu avait été déclenché : lorsque le mur donnant sur la terrasse a été abattu, les flammes sont sorties de la construction, c'est-à-dire de l'intérieur du mur. Comme il n'y avait pas de feu dans les pièces concernées, et qu'il n'y avait pas non plus d'occasion pour que le feu s'y déclare, il était clair, ou il est clair, que

le feu n'a pas pu venir des pièces dont le mur extérieur donnait sur la terrasse, ni de l'intérieur du Goetheanum en général. Tous les indices montrent donc que le feu est venu de l'extérieur. Il faut donc supposer, selon les indices, que l'incendie est d'origine criminelle.

Eh bien, jaimerais relier à cela ce que j'ai dit dans cette conférence du 23 janvier 1921 [GA 203], où j'ai fait référence à la brochure d'une astrologue - je crois qu'elle s'appelle Elsbeth Ebertin - qui me prédisait toutes sortes de mal à partir de toutes les influences célestes qu'elle avait imaginées. J'ai dit à l'époque, en toute sincérité, qu'il fallait se contenter d'engager le combat contre les influences célestes. - Mais dans cette brochure, qui n'était même pas écrite de manière inamicale, même si elle n'était pas particulièrement intelligente, se trouvait une communication tirée d'une publication dirigée contre le Goetheanum, dont l'astrologue avait pris connaissance. Et c'est de cette communication dans la brochure astrologique que j'ai pu tirer les mots suivants. - Voyez-vous, un adversaire particulièrement haineux est cité ici, qui dit ceci : "Des étincelles de feu spirituelles, qui sifflent comme des éclairs après le piège à souris en bois, sont donc suffisamment présentes, et il faudra déjà une certaine sagesse de la part de Steiner pour agir de manière conciliante, afin qu'une véritable étincelle de feu ne vienne pas un jour mettre une fin peu glorieuse à la gloire de Dornach".

Dans ce contexte, il est peut-être possible de mentionner à nouveau cette assemblée qui s'est tenue ici dans les environs, au cours de laquelle un orateur a utilisé les mots qu'il a adressés à "Jung-Solothurn" : "Rassemble-toi ! A l'assaut du Goetheanum !" -- Cela rejoint ce que j'ai dû communiquer tout à l'heure sur la façon dont on parlait effectivement dans le monde des opposants du fait que, si cela n'était pas réglé avec une quelconque sagesse qui aurait un effet conciliateur, une véritable étincelle de feu mettrait un jour un terme peu glorieux à la gloire de Dornach.

Je voudrais seulement rassembler aujourd'hui ces deux faits, celui qui s'est produit hier et celui que j'ai dû vivre à l'époque, comme des faits historiques, sans vouloir affirmer en ce moment un quelconque lien de cause à effet. Mais il est peut-être possible d'attirer l'attention sur cette étrange coïncidence - de sorte que l'on ne peut finalement pas dire autre chose : L'incendie est venu de l'extérieur - et sur l'appel ou la prévision qui sont tombés à l'époque : que l'étincelle de feu puisse mettre une fin peu glorieuse à la gloire de Dornach.

Quoi qu'il en soit, il fallait à l'époque attirer l'attention sur une éventualité qui, comme on pouvait le supposer, pourrait un jour devenir réalité.

Mes chers amis ! J'ai déjà dit cet après-midi : dans ce qui nous reste de nos locaux de Dornach doivent avoir lieu les conférences annoncées et autres actes, autres présentations et autres pour nos amis, qui sont parfois venus de très loin pour vivre ici autre chose que la destruction du Goetheanum. Pour pouvoir les offrir à nos amis, nous devons justement penser - en particulier ces jours-ci - que c'est dans la douleur que nous devons trouver la force de travailler d'autant plus intensément et énergiquement à notre but, à ce que nous trouvons si profondément fondé dans l'histoire de l'évolution de l'humanité.

Lettre du Dr Emil Grosheintz, président de l'Association du Goetheanum, à Rudolf Steiner

Dornach, 2. janvier 1923

Très cher Monsieur le Dr Steiner.

Le comité de l'Association du Goetheanum considère comme évident que la construction du Goetheanum doit être entreprise sans délai. Il souhaite exprimer à Monsieur le Dr Steiner sa volonté inconditionnelle à ce sujet et estime souhaitable qu'un organisme dépassant le cadre de l'Association du Goetheanum et de son comité directeur, dont la composition devrait correspondre aux intentions de Monsieur le Dr Steiner, s'occupe des étapes ultérieures.

Le président

Dr. E. Grosheintz

P.S. Si cela convient à M. Steiner, une réunion élargie du comité directeur pourrait avoir lieu vendredi prochain à 3 heures.*

[*] Il s'agit probablement de la réunion qui s'est tenue le samedi 6 janvier, voir p. 73.

DISCUSSION de quelques membres allemands dirigeants avec Rudolf Steiner concernant la tenue d'un congrès international prévu

(date exacte inconnue, probablement le 4 janvier, à Dornach) 1923
Procès-verbal de Karl Schubert

L'enseignant Rudolf Meyer, Berlin, se demande s'il serait juste d'organiser le congrès international prévu à Berlin. Il demande au Dr Steiner de donner des directives.

Dr. Steiner : Est-il nécessaire que nous laissions la catastrophe provoquer un changement, si ce n'est tout au plus que nous soyons encore plus zélés que nous étions ? Je pense que cette catastrophe est quelque chose qui s'est produit indépendamment de nous, de sorte que nous n'avons pas besoin de réfléchir à la question de savoir dans quelle mesure nous devons faire autre chose que ce que nous avons fait jusqu'à présent. Seule la question spécifique se posera : Comment la construction sera-t-elle reprise ? Je ne peux pas m'imaginer que la méthode de travail à l'extérieur doive être différente.

Rudolf Meyer demande s'il faut reporter le congrès.

Dr. Steiner : Il s'agit de savoir si une possibilité se présente, d'atteindre l'international à grande échelle. La question est de savoir si l'international peut avoir une grande importance à Berlin. Je pense qu'un congrès à Berlin ne sera pas international. Avez-vous d'autres raisons que financières pour cela ?

Il n'y aura pas beaucoup de gens des pays occidentaux et méridionaux à Berlin ; il n'est pas non plus certain que beaucoup de gens viendront d'Autriche à Berlin. C'est pourquoi je demande : avez-vous un intérêt particulier à ce que le congrès de

Berlin ait un caractère réellement international ?

Rudolf Meyer répond que Goethe a représenté une vie psychique et spirituelle supranationale.

Dr. Steiner : Vous n'y parviendrez pas en suscitant à Berlin une meilleure compréhension de Goethe. Vous y parviendrez mieux en allant ailleurs. Pas à Berlin. Si vous en parlez à Berlin, cela est susceptible de provoquer l'effet inverse de celui escompté. Goethe -- ce n'est pas une raison pour faire un congrès international à Berlin. Est-ce que vous obtiendrez quelque chose des Anglais si vous les invitez à Berlin ? Si vous dites à Berlin que Goethe est un grand homme, les gens ne le toléreront pas. Mais si vous pouviez le dire à Paris, oui ! Formellement, on peut rendre le congrès international, mais il serait bon de ne pas compter sur le fait que cela attire. - Que ce soit un congrès ou autre chose, cela n'a pas d'importance. Une telle assemblée, si elle saisit bien sa mission, pourrait être extrêmement importante pour l'Allemagne, car les Allemands ont toutes les raisons de s'instruire un peu eux-mêmes. On peut faire apparaître l'internationalité dans le "nom" ; cela ne pourra guère être transposé dans la réalité.

Le Dr Unger dit une chose qui n'est pas notée.

Rudolf Meyer : La construction à Dornach passe devant. Les amis allemands vont économiser pour rendre les Jeux [des Mystères] possibles !

Dr Steiner : Je ne pense pas qu'il soit souhaitable que les amis allemands fassent des économies, car cela n'aide pas. Même s'ils économisent beaucoup, cela ne signifie pas grand-chose à Dornach, alors que cela peut signifier quelque chose à Berlin. Si les Allemands économisent 30 000 000 de marks, cela représente 17 000 francs.

Dr Unger : Peut-être peut-on organiser un congrès ailleurs ?

Dr Steiner : Dans les pays occidentaux, nous n'avons pas les forces nécessaires. En Allemagne, les personnalités sont là ; mais les conditions sont terribles. Pour les pays occidentaux, nous n'avons guère les forces qui nous permettraient de faire le Congrès. La construction de Dornach est beaucoup plus concrète. La société anthroposophique dans les pays occidentaux a besoin d'être construite avant que l'on puisse penser à faire quelque chose. Que ce soit financièrement possible ou non, je ne le sais pas. Un fonds de garantie par une collecte est une histoire discutable. S'il ne reste pas un fonds de garantie, c'est une histoire douteuse. Est-c donc ainsi qu'en Allemagne, pas assez de gens viendrons à Berlin ?

Dr Kolisko : C'est à peine possible financièrement.

Dr Steiner : Si c'est le cas, il est difficile d'organiser un congrès détaillé.

Emil Leinhas : Peut-être un congrès en tant que manifestation universitaire ?

Interviennent Mme Eljakim et le Dr Stein (non noté).

Dr Steiner : Ce qui pourrait nous venir en vis-à-vis ici, c'est que l'on essaie effectivement de placer dans le monde quelque chose qui est de l'anthroposophie. Cela consisterait à poursuivre l'élaboration des trois cours, chaleur, optique, astronomie, et à présenter ces travaux. Les choses ont trop évolué pour que ces cours soient enfermés, et maintenant les gens viennent me voir de tous les côtés pour

me demander l'autorisation de lire ces cours. Leur élaboration serait de faire le nécessaire. C'était envisagé dès le début. Les choses qui sont défectueuses se manifestent par des symptômes. Par exemple, lors d'une conférence publique, un exposé de Theberath a été annoncé. Theberath n'est pas venu. Ces choses ne vont pas, sinon le jugement sort : Pourquoi veulent-ils s'occuper de science !

Dr Stein : Il ne faut pas faire de congrès ; il doit d'abord être travailler !

Dr Steiner : il est quand même travaillé ! Nous avons compté le nombre de scientifiques que nous avons. On doit pouvoir en tirer quelque chose de très agréable. Je n'ai compté que ceux qui occupent un poste quelconque chez nous. Nous avons compté ceux qui ont l'occasion de faire des travaux expérimentaux chez nous.

Dr Kolisko : Le congrès est impossible pour des raisons financières.

Dr. von Heydebrand : En Prusse, on peut difficilement parler publiquement d'"international".

Rudolf Meyer : Il n'est pas dans l'intention des amis de Berlin de faire un congrès sans le Dr Steiner.

Albert Steffen : Il y a des inquiétudes quant au manque de sécurité et à la possibilité de tumultes. La demande de tenir compte de cela m'a été adressée.

Dr Steiner : Ce n'est qu'un état temporaire. Mais pour moi, la première question est celle-ci : Si je donne maintenant des conférences en Allemagne, il y a une telle agitation que les conférences cesseraient à jamais d'être fréquentées. Bien sûr, on a pensé à différentes choses ; moi-même ne peux rien faire d'autre que de m'en prendre à la marche silencieuse. Mais c'est quelque chose qui ne suffira pas surtout parce que tous les courants possibles se mélangent. Il faut croire que, dans les circonstances actuelles, l'opposition à l'anthroposophie va s'amplifier de manière incommensurable si les choses continuent à aller ainsi. Il ne peut y avoir de signe plus fort de l'augmentation de l'opposition que le fait que ce bâtiment ait été brûlé. L'opposition grandit de semaine en semaine.

La consolidation interne et la positivation de la société seraient nécessaires. Il ne suffit pas de critiquer les bêtises qui se produisent à l'extérieur. Si l'on continue à le faire, l'opposition ne fera que croître. Toutes les entreprises qui visent à montrer aux opposants leur propre visage ne font que rendre l'opposition plus sauvage. L'opposition s'est accrue parce que nous nous sommes fait beaucoup d'ennemis sur la simple base de la critique. Tant que l'on ne parviendra pas à faire quelque chose pour consolider la société, ces conditions ne changeront pas.

Le Dr Hahn parle (non noté).

Dr Steiner : J'ai donné des exemples concrets. Ils montrent qu'il est nécessaire d'intensifier l'accueil du travail anthroposophique positif au sein de notre société. Dans notre société, il se passe des choses qui, si elles se passaient ailleurs, seraient effectivement à l'origine de quelque chose d'étendu : Chez nous, on les laisse passer. Mais si les choses sont traitées de la manière dont ce travail positif a été traité, alors il n'y a pas de compréhension au sein de notre société pour ce que j'appelle la consolidation interne de notre société. Ce qui a été fait dans la société doit être

reconnu par la société. Car sinon, il n'est pas étonnant que les conditions évoluent comme elles l'ont fait. On tourne autour du pot. Il faut appeler les choses par leur vrai nom !

En soi, avec des forces allemandes, un congrès à Stockholm, Copenhague, Kristiania [Oslo] serait une bonne chose pour l'anthroposophie ; d'un point de vue purement théorique. Mais on peut se demander si cela est financièrement souhaitable dans les circonstances actuelles, où il faut assurer la construction.

Mademoiselle von Heydebrand a toutefois soulevé une question à ce sujet. Cette question m'a amené à dire que je dois dire, il ne faut pas traiter la question par derrière. C'était autre chose lorsque la Société anthroposophique avait une autre position. Maintenant, il faut prendre au sérieux la défense contre l'opposition ; il faut avoir de la compréhension pour cela. Cette compréhension n'existe pas. Et là, on peut peut-être entendre parler de la nécessité de quelque chose de nouveau. On peut toujours parler de ce qui est nécessaire. Mais on ne pense pas à prendre cela comme une question importante, que Theberath annonce un exposé et qu'ensuite il ne vienne pas. J'ai aussi exposé le traitement du travail de Mme Kolisko. Il n'est pas possible de laisser les choses se dérouler ainsi, de ne pas s'occuper des choses ! Ce faisant, nous mettons le mouvement sur une voie de garage. Par l'explication avec la question de l'atomistique , par exemple, nous mettons la chose sur une voie morte/de garage.

L'opposition ne sommeille pas. On ne peut y remédier que par des réalisations positives de la société. Du fait que des scientifiques sont apparus ces dernières années, la société doit commencer par ce qui veut se prolonger à l'extérieur. Mais si nous agissons de telle sorte que nous répondons si mal à nos propres travaux, nous ne consoliderons jamais la société. Il est nécessaire d'instaurer au sein de la société elle-même des conditions qui permettent aux prestations de se soutenir mutuellement. Les conditions de la brochure de Kolisko sont la ruine de la société.

MOTS D'INTRODUCTION À LA PREMIÈRE CONFÉRENCE DONNÉE POUR LES OUVRIERS DU BÂTIMENT DU GOETHEANUM APRÈS L'INCENDIE

Dornach, vendredi 5 janvier 1923, 9 heures du matin

[A l'entrée de Rudolf Steiner, les ouvriers s'étaient levés de leurs sièges en signe de sympathie pour la catastrophe de l'incendie].

Il est difficile de dire quoi que ce soit sur la douleur que je ressens. Je sais que vous vous intéressez de près à cette affaire et je n'ai donc pas besoin d'en dire beaucoup.

Mais peut-être puis-je profiter de l'occasion pour attirer l'attention sur ce que j'ai donc déjà le 23 janvier 1919 [GA 213] ici dans cette salle ici, un passage d'une brochure où était décrite la déclaration d'un adversaire, on peut même dire d'un ennemi, car cette déclaration était alors la suivante : "Les étincelles de feu spirituelles, qui sifflent comme des éclairs après le piège à souris en bois, sont donc suffisamment présentes, et il faudra déjà une certaine sagesse de la part de Steiner pour agir de manière conciliante, afin qu'une véritable étincelle de feu ne vienne

pas un jour mettre une fin peu glorieuse à la gloire de Dornach. "

Voyez-vous, là où l'on s'agite ainsi, il n'est pas particulièrement étonnant que de telles choses se produisent, et c'est bien sûr aussi une chose qui était facilement à craindre, vu la grande hostilité qui existait. Vous comprendrez que c'était facile à craindre. Mais, n'est-ce pas, il est vrai que l'on voit encore aujourd'hui de quelle manière certains cercles pensent la chose.

Il suffit de prendre en considération cette hostilité, il suffit de penser à l'hostilité qui réside dans le fait que les journaux ont le goût de dire, maintenant que c'est arrivé : "Le "clairvoyant" Steiner n'a-t-il pas prévu cet incendie ? Je ne veux pas parler maintenant du fait que de telles choses sont en outre d'une énorme stupidité. Mais il y a quand même un tel degré d'hostilité malveillante dans le fait que l'on trouve maintenant nécessaire de mettre au monde de telles phrases ! Cela montre bien ce que les gens pensent et à quel point les choses sont crues aujourd'hui. C'est cru !

Mais vous pouvez être convaincus que je ne me laisserai jamais détourner de mon chemin, quoi qu'il arrive. Tant que je vivrai, je défendrai ma chose et je la défendrai de la même manière que je l'ai fait jusqu'à présent. Et j'espère bien sûr qu'il n'y aura pas d'interruption dans ce domaine, afin que nous puissions continuer à travailler ensemble ici, à l'avenir, de la même manière que nous l'avons fait jusqu'à présent - c'est du moins ce que je souhaite. Car quoi qu'il arrive, ma pensée est que la chose doit être reconstruite sous une forme ou une autre. Et pour cela, tout doit être fait, bien sûr. Nous devons donc continuer de la même manière que nous l'avons fait. C'est tout simplement une obligation intérieure.

COMMUNICATION des témoignages de participation à l'incendie parvenus jusqu'ici du monde entier et pas seulement de membres, avant le début de la conférence du soir

Dornach, samedi 6 janvier 1923

Mes chers amis ! Mes très vénérés présents ! Il me faudrait vous lire un livre si je voulais vous communiquer toutes les paroles extraordinairement aimables et les paroles de communion intime avec ce qui a été perdu ici par la terrible catastrophe ; je me permettrai donc de ne vous communiquer que les noms de ceux qui ont signé de telles paroles de partage, de dévouement à la cause. Ce sont en partie des signes qui montrent à quel point ce qui peut être communiqué au monde à partir d'ici a pénétré profondément dans le cœur de nombreux humains. Ce sont aussi en partie des signes de désirs vraiment profonds et de résolutions énergiques pour récupérer ce que nous avons perdu. La large participation à notre travail et à notre perte sera certainement une source de force pour beaucoup d'entre vous, et c'est déjà pour cette raison que je peux faire ici la communication de tout cela. Car notre cause ne doit pas être seulement théorique, notre cause doit être une cause de travail, d'amour de l'humanité, de service dévoué à l'humanité, et c'est pourquoi la communication de ce qui est action ou intention d'action fait aussi partie de ce qui doit être dit ici. Je me permettrai seulement de citer les noms des personnes qui n'appartiennent pas aux personnalités présentes ici, car

ce que les cœurs de ceux qui sont ici ont à se dire s'est exprimé plus silencieusement, mais non moins profondément et clairement, en ces jours de rassemblement vraiment bouleversés par la douleur. Vous me permettrez donc de ne pas citer particulièrement les chers amis de la cause qui ont exprimé ici leur sympathie par écrit. Vous les connaissez. [Lecture des noms]*.

* L'un des auditeurs, Ernst Lehrs, dans "Gelebte Erwartung", Stuttgart 1979, rapporte à ce sujet : "Il lisait message après message, parfois plus court, parfois plus long, avec un calme objectif et une attention si totale à cet événement qu'on avait l'impression d'assister à un acte de culte. - Une fois, sa voix s'est éteinte pendant un instant". -- Au début de la conférence du soir du dimanche 7 janvier 1923, les nouvelles déclarations de participation ont été annoncées.

INTERVENTION lors d'une assemblée générale convoquée par le comité central sur la question de la reconstruction.

Dornach, Épiphanie, 6 janvier 1923, 21 h 30 après la conférence du soir.

Les débats n'ont pas fait l'objet d'un procès-verbal, seules les remarques faites par Rudolf Steiner à la fin de l'assemblée ont été consignées. Dans le sténogramme, il est noté qu'auparavant ont parlé successivement : Uehli, Vreede, Vacano, Unger, Uehli, Leinhas, Steffen, Vreede, Kaufmann-Adams, Erikson, Moser, Mme Grosheintz.

Il est dans une haute mesure satisfaisant qu'il ait été fait allusion à plusieurs reprises ce soir à ce fait qui ne doit jamais être oublié dans les cercles de la Société anthroposophique : c'est le fait qu'une partie, et même, je l'avoue ouvertement, la partie la plus essentielle de ce qui doit être incarné dans la Société anthroposophique, a montré son existence dans les moments les plus importants, les plus décisifs. Il a déjà été souligné aujourd'hui à juste titre que cette pérennité s'est manifestée lorsque l'idée de cette construction aujourd'hui perdue a été conçue et que cette construction a vraiment été entreprise et poursuivie dans l'accord intime des cœurs et des âmes, après que, aussi bien au début qu'au cours de la suite, des sacrifices sans limite ont été consentis par nos chers amis pour le travail, pour la mise en état de l'œuvre - sacrifices dont on ne pourrait mesurer la grandeur que si l'on soulignait partout en détail combien ils sont devenus difficiles pour certains. Mais ce n'est pas nécessaire. Ils sont vraiment issus de l'esprit anthroposophique, en ce sens qu'ils ont été apportés dans l'amour, dans un amour intime, et c'est très certainement l'une des parties principales des impulsions qui doivent agir au sein de la Société anthroposophique. Et nous avons vu ces impulsions agir d'une manière tout à fait remarquable la nuit de l'incendie. Il ne peut guère y avoir de cœur vraiment sensible qui n'éprouve pas la plus profonde gratitude envers tous ses amis et envers le destin, ce qui s'est révélé de cette manière. Et je voudrais aller encore plus loin. Je voudrais dire que, dans la mesure où il a été possible de connaître la Société anthroposophique de ce côté-là, de plus en plus intimement, la conviction sentimentale que cet amour ne fera certainement pas défaut à l'avenir s'est faite jour. Il s'est révélé d'une manière si forte depuis dix ans pendant cette construction, il s'est révélé d'une manière si merveilleuse pendant la nuit de l'incendie, qu'il peut être simplement évoqué comme quelque chose qui promet la durée pour l'avenir. Tout a travaillé ici à sa façon. Je n'aurais vraiment pas eu besoin d'appeler à l'entente entre les jeunes et les vieux s'il s'était agi de ce qui peut être accompli à partir de cet amour et qui est encore en train d'être accompli au

fond ; car c'est aussi un certain travail de sacrifice que de passer certaines nuits ici avec des services de garde et autres, et c'est déjà à nous de reconnaître tous les détails. Et au fond, si nous considérons le travail des jeunes gens pendant ces derniers jours, nous devons dire : Après ce travail, ils sont vraiment devenus, en ce qui concerne le point que j'ai souligné maintenant, des anthroposophes entiers, comme les anciens.

Donc, en ce qui concerne cette première partie, mes chers amis, je ne peux parler qu'avec le sentiment de la plus profonde gratitude envers chacun de nos amis, et vous me croirez si je ressens profondément cette gratitude.

Mais peut-être puis-je maintenant, puisque nous sommes déjà réunis ici aujourd'hui pour ma plus grande satisfaction, éclairer brièvement la situation d'un autre point de vue, d'un point de vue que je dois considérer comme tout aussi important. Vous voyez, la situation est la suivante : Ce bâtiment a été construit ici ; du fait que ce bâtiment a été érigé ici, la cause anthroposophique est effectivement devenue, d'une certaine manière, quelque chose d'autre aux yeux du monde que ce qu'elle était auparavant. Peut-être que tout le monde n'a pas besoin d'apprécier cette autre chose qu'est devenue la chose anthroposophique. Celui qui apprécie davantage l'aspect intérieur, purement spirituel, du mouvement anthroposophique, ne ressentira peut-être pas comme une affaire extraordinairement importante pour lui le fait que l'anthroposophie soit effectivement placée devant le monde entier par la construction. Mais la construction est née d'une nécessité intérieure. Elle était là et, en tant que telle, elle a fait du mouvement anthroposophique quelque chose de différent de ce qu'il était auparavant, elle l'a fait devenir ce qui a été jugé par une grande partie du monde, parfois de façon extraordinairement bonne, parfois de façon extraordinairement stupide.

Eh bien, mes chers amis, je suis le dernier à m'intéresser aux jugements qui viennent de l'extérieur sur l'anthroposophie ; car en ce qui concerne l'anthroposophie, on a encore tant à faire dans le domaine positif, dans le domaine vraiment créatif, qu'il est compréhensible que l'on ne s'intéresse pas particulièrement aux jugements qui viennent de l'extérieur. Le monde seul est justemeng quand même le monde. Le monde est la réalité physique. Et même si l'on ne se soucie pas du tout du jugement du monde, l'action en dépend, du moins à bien des égards, dans la mesure où ce jugement peut causer d'énormes obstacles. Et là, je dois dire qu'avec la construction de la Société anthroposophique est née la tâche d'avoir aussi un œil sur la prospérité de la cause anthroposophique en tant qu'affaire de la civilisation actuelle en tant que telle.

On pourrait dire que, de même qu'il arrive à un individu, lorsqu'il atteint un certain âge, d'avoir besoin de vêtements pour adultes, de même des conditions d'existence particulières sont apparues pour la Société anthroposophique, dans la mesure où la construction était ici un signe extérieur de ce mouvement anthroposophique qui parlait si fort au monde - je ne parle pas ici de sa valeur intrinsèque, mais simplement de sa taille. Il fallait donc s'attendre à cela. Et je peux vous dire que je l'ai vécu tout simplement aux coups dans les côtes qui, depuis, sont venus beaucoup plus nombreux.

Il ne s'agit donc pas seulement de regarder aujourd'hui comment les choses doivent se passer pour que l'édifice soit reconstruit ; c'est certainement quelque chose qui doit se faire après qu'il ait été là ; et je continue à être reconnaissant qu'il y ait une volonté sainte aussi sérieuse chez nos amis pour cette construction. Mais aujourd'hui, il s'agit aussi, précisément face à cette catastrophe, où nous devons justement reconstruire ce qui a justement apporté une nouvelle forme au mouvement anthroposophique, il s'agit aussi aujourd'hui de penser à ceci : comment la Société anthroposophique peut-elle être juste grâce à sa force spirituelle intérieure, grâce à son vouloir énergique, comment peut-elle être juste par rapport à ce qui est apparu d'une certaine manière comme une forme renouvelée pour elle ?

Eh bien, mes chers amis, permettez-moi de dire une chose - vous ne devez pas m'en vouloir, puisque vous venez d'entendre que je ressens très profondément tout ce qui a été dit de si belle manière aujourd'hui - que je considère en fait la réalité de la Société anthroposophique comme réalisée du côté de l'amour qui coopère, dans la mesure où je suis totalement convaincu qu'aucun obstacle ne surgira de ce côté-là pour la reconstruction du Goetheanum. Je reconnais déjà cet amour comme quelque chose de si durable qu'il nous permettra de construire le Goetheanum. Mais en disant cela, vous ne m'en voudrez pas si j'y associe quelques autres conditions sans la réalisation desquelles je ne peux pas imaginer aujourd'hui, dans l'état actuel des choses, que la construction du Goetheanum, qui est nécessaire, puisse conduire à autre chose qu'à une multiplication incommensurable des coups dans les côtes dont j'ai parlé, des coups dans les côtes que je ne pense pas personnellement, mais que je pense tout à fait pour la chose, pour la chose anthroposophique.

Mes chers amis, nous avons travaillé dans le domaine anthroposophique jusqu'en 1914. Ce travail a ensuite culminé dans l'intention de construire cet édifice, a culminé dans la réalisation de cette intention. La guerre mondiale est arrivée. M. Kaufmann, par exemple, a souligné à juste titre l'influence que la guerre mondiale a eue sur notre travail, tant au Goetheanum que dans le mouvement anthroposophique en général. Mais, mes chers amis, ces obstacles étaient extérieurs. Nous pouvons dire par exemple : nous n'avons peut-être pas pu nous réunir comme nous aurions pu le faire sans la guerre, en provenance des différents pays qui étaient en guerre les uns contre les autres ; mais ici, nous avons vraiment collaboré au niveau international. Ici, toutes les nations belligérantes se sont retrouvées dans l'amour et, à Dornach même, s'est réalisé ce que tout humain raisonnable et sensible aurait dû considérer comme un idéal à partir de la douleur de la guerre. Les conditions extérieures ont bien sûr entraîné quelques interruptions. Mais je peux dire que, de mon point de vue, la guerre mondiale n'a pas ouvert de brèche dans notre structure spirituelle interne en tant que Société anthroposophique. Elle a même, à bien des égards, resserré les liens entre les membres des différentes nations, ici à Dornach et donc dans le monde entier. On pouvait encore s'en rendre compte lorsqu'ils se réunissaient à nouveau après la guerre mondiale, ici ou ailleurs. Jusqu'à la guerre mondiale, la Société anthroposophique était déjà de l'intérieur dans un état [si consolidé] que la guerre mondiale n'a en fait apporté

aucun bouleversement dans son essence. Les secousses n'étaient pas venues de l'extérieur. Si bien qu'en 1918 [à la fin de la guerre], nous étions dans une situation telle qu'on pouvait dire : Il n'est pas sorti du mouvement anthroposophique quelque chose dont nous devrions parler aujourd'hui de telle sorte que nous devrions dire : la consolidation de la Société anthroposophique est nécessaire.

Et en ce qui concerne l'opposition : la plupart de nos amis sauront donc à quel point je ne m'occupe pas vraiment intérieurement de cette opposition et comment je ne cède aux nécessités que lorsqu'il s'agit justement de s'occuper d'elle à l'extérieur. Mais il faut s'en occuper lorsqu'il s'agit des conditions intérieures de l'existence/l'être-là du mouvement anthroposophique. Jusqu'en 1918, les oppositions étaient supportables, tout à fait supportables, aussi laides/haïssable qu'elles aient pu apparaître ici ou là.

Puis vinrent les années d'après-guerre. Et si vous me demandez, mes chers amis, quand a commencé l'inconsolidation de la Société anthroposophique, quand ont commencé les grandes difficultés pour moi, je vous répondrai : ce sont les années depuis la fin de la guerre mondiale. Et là, je ne peux pas faire autrement que de vous parler très sincèrement, mais avec une sincérité pleine d'amour : Ce sont les années qui ont suivi la guerre mondiale, au cours desquelles certains amis se sont trouvés dans l'obligation de fonder l'une ou l'autre chose, pour la greffer en quelque sorte sur la Société anthroposophique.

Eh bien, mes chers amis, je ne dis pas non plus l'expression "greffer" dans un sens péjoratif, car rien n'a été admis qui ne soit compatible avec l'esprit du mouvement anthroposophique. Mais ce qui n'est vraiment pas compatible avec cet esprit, c'est ce qui est venu sur la société. Et je pense que peu d'entre vous sont prêts à voir, par exemple, dans quelle mesure l'état actuel de l'opposition est intimement lié à ce qui s'est passé depuis 1919. Je peux seulement dire qu'il y a eu pour moi de grandes difficultés, qui consistaient en ce que, depuis ces années-là, on avait l'idée, l'envie de projets, l'envie de tout mettre en œuvre pour le faire.

Quand on a une volonté sérieuse, mes chers amis, cela peut mener à de très bonnes choses. Mais ce qui s'est avéré être une expérience, c'est que l'on dépend de personnalités pour de telles choses ; et les choses étaient telles qu'elles n'auraient pu tourner au détriment du mouvement anthroposophique que si les personnalités qui voulaient ces choses, ces personnalités auxquelles on a fait des concessions, si je peux m'exprimer de manière triviale, avaient tenu bon et avaient développé une volonté de fer pour réaliser ce qu'elles avaient appelé un jour dans le monde et pour lequel il fallait tendre la main, parce qu'on doit évidemment tenir compte de la volonté des membres.

Mais en face de cela, il faut dire ce que l'on doit ressentir profondément aujourd'hui face à cette tragédie. C'est ceci : La manière de travailler telle qu'elle était depuis 1919 ne doit pas continuer. Tout l'amour et tous les sacrifices des membres ne servent à rien si les méthodes de travail qui ont été mises en place depuis 1919 pour la réalisation des projets se poursuivent comme elles l'ont été : on a décidé de telle ou telle chose lors de réunions qui ont duré des jours, on a envoyé dans le monde des programmes que l'on a oubliés au bout de quatre mois, et ainsi de

suite. On s'est précipité de programme en programme ; on a eu de grands mots, comme on n'en a jamais entendu auparavant au sein de la Société anthroposophique ; on a introduit des méthodes de travail : en fait, des non-méthodes.

Cela, mes chers amis, vous pouvez le vérifier en détail. Je dois le dire une fois pour toutes, ne serait-ce que parce que je considérerais comme un crime de ne pas le dire face à l'amour dévoué de la majeure partie de la Société anthroposophique, tel qu'il s'est à nouveau manifesté la nuit de l'incendie.

Ce qui est nécessaire, c'est d'abandonner la méthode de travail, non pas les domaines, mais la méthode de travail ; ne pas se laisser entraîner dans s'engager dans quelque chose que l'on laissera tomber le lendemain, mais s'en tenir énergiquement aux choses qui ont été commencées et que l'on a soi-même déclaré vouloir considérer comme siennes.

Je sais qu'en disant cela, je ne parle pas à la majorité de la Société anthroposophique ; la majorité de la Société anthroposophique a toujours fait ce qu'elle avait à faire lorsqu'il s'agissait de le faire. Ce dont il s'agit, c'est de ne pas introduire dans la Société anthroposophique des méthodes de travail qui sont en fait des non-méthodes. Il faut y apporter une volonté énergique, pas seulement des désirs, une volonté énergique, pas seulement l'élaboration d'idéaux, une volonté énergique dans son propre domaine, pas seulement se poser et empiéter sur le domaine des autres. Il s'agit de laisser entrer, avec un œil clair et une volonté énergique, avec une bonne volonté énergique, d'autres méthodes de travail que celles qui sont devenues populaires depuis quatre ans dans de nombreux cercles, ou du moins dans certains cercles, et que la majorité des membres n'a peut-être même pas encore regardées de la bonne manière dans leur manque de méthode. C'est d'un œil ouvert dont nous avons besoin.

Je sais, mes chers amis, qu'il sera possible de bien travailler avec la majorité des membres ; mais il faut veiller à ce que les voies empruntées depuis 1919 dans de nombreux domaines ne soient pas poursuivies et que, dans cette direction, on ne se contente pas toujours de passer sous silence les choses, mais que l'on reconnaisse ce qu'il faut faire à l'avenir en comprenant les erreurs et en les évaluant avec précision.

Voilà, mes chers amis, ce que je vous demande. Je vous remercie chaleureusement pour tout ce qui a été dit ici. Je sais apprécier à leur juste valeur des paroles aussi belles que celles que vient de prononcer par exemple Monsieur Leinhas, et je suis aussi profondément reconnaissant pour ces paroles, dans l'intérêt de la Société anthroposophique avant tout. Mais j'appelle les amis qui ont encore une compréhension des conditions internes de la Société anthroposophique, même là où elle s'estompe dans ses branches périphériques, là où elle tire des domaines pratiques, des cercles pratiques, j'appelle les amis à mettre enfin sérieusement et dignement un terme à des méthodes telles que celles qui se sont mises en place depuis quatre ans ; d'examiner en quoi consistent les erreurs et de voir dans quelle mesure une grande partie de cette opposition, qui s'étend au-delà de nombreux domaines au-delà desquels il n'y avait aucun obstacle auparavant, a rendu les conférences impossibles. Il ne s'agit pas tant de repousser les opposants ; ils sont parfois contents

qu'on leur donne un coup, cela leur est utile, cela ne leur fait pas de mal. Il ne s'agit pas de cela, mais il s'agit de donner effectivement, au sein de la Société anthroposophique, l'exemple d'un travail méthodiquement reconnu, c'est-à-dire imprégné de volonté, non pas d'un établissement de projets et de désirs que l'on abandonne à tout moment, mais dans lesquels on reste, dans lesquels on accomplit vraiment un travail dévoué, et non pas une simple tromperie de l'esprit. C'est ce dont un mouvement reposant sur de telles bases, comme le mouvement anthroposophique, a besoin avant tout. Je dois le dire parce que je réponds à l'amour qui m'a été exprimé ce soir encore. Mais si je dois rendre cet amour de la bonne manière, alors je dois parler sincèrement à ceux qui peuvent l'attendre, et alors je dois dire : les amis qui comptent doivent considérer sérieusement quelles méthodes, qui sont devenues des non-méthodes au cours des quatre dernières années, doivent être abandonnées. Ce n'est qu'alors que le bel amour, cet amour non seulement indiscutable, mais qu'on ne saurait trop louer, dans lequel on a travaillé ensemble au sein de la Société anthroposophique jusqu'au début de la construction et pendant la construction jusqu'en 1918, alors seulement cet amour sera dirigé dans le bon chenal, dans le bon courant. Et je vous demande avant tout de considérer la chose de telle sorte que les paroles que je prononce aujourd'hui uniquement par contrainte intérieure ne tombent pas à nouveau dans l'oreille d'un sourd, mais je vous demande de pousser l'amour, s'il existe, jusqu'à ce que l'on veille vraiment sérieusement à ce que les méthodes des quatre dernières années soient examinées, afin que nous en arrivions à nouveau - ce qui est nécessaire - à ce que la Société anthroposophique commence avant tout à montrer en elle-même ce qu'elle exige du monde extérieur. Tant que nous serons nos adversaires intérieurs, nous ne devrons pas nous étonner, puisque nous nous trouvons sur un terrain occulte, si une terrible opposition extérieure se manifeste. Si nous cherchons à nous connaître nous-mêmes, certaines choses se présenteront sous leur vrai jour.

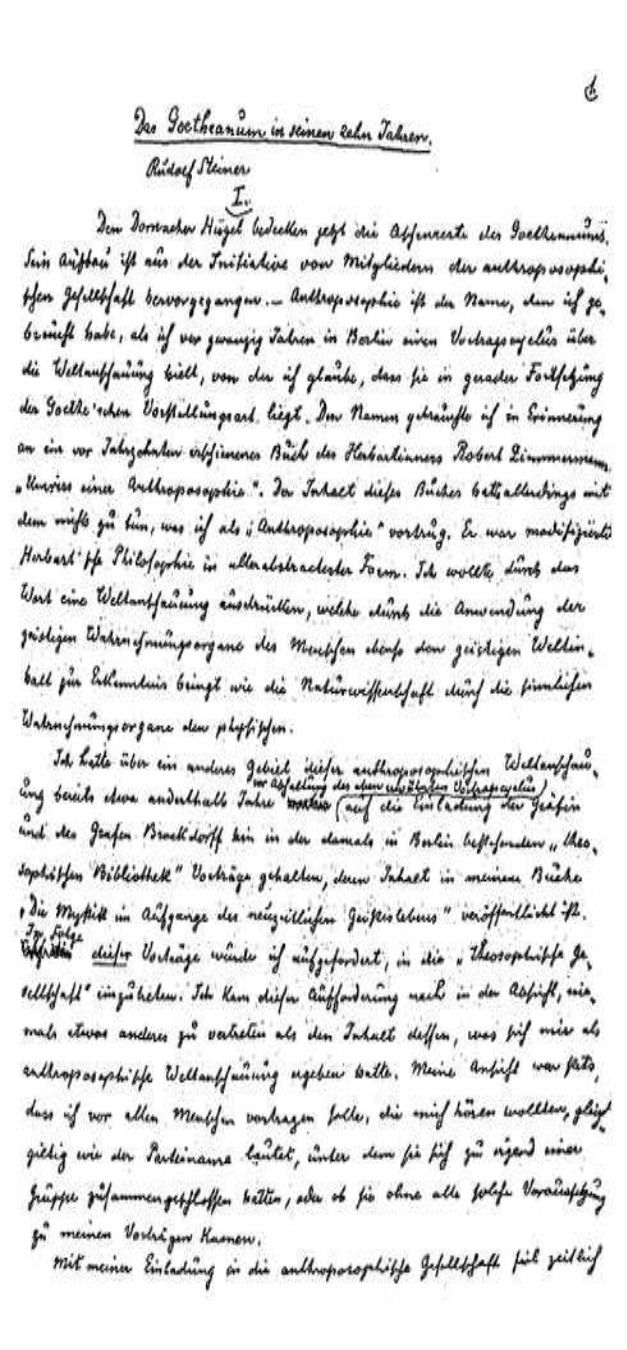
Ceci, mes chers amis, est une grande tâche, une tâche qui, face au grand malheur, devrait être accomplie le plus rapidement possible par ceux qui comptent. Car il me serait impossible de continuer à travailler sur des bases telles que celles qui ont été créées de certains côtés au cours des quatre dernières années, de telle sorte que ce ne soit pas un abus de l'amour exercé par la majeure partie de la Société anthroposophique : ce serait abuser de cet amour que de continuer à prêter main-forte à ces méthodes peu recommandables et de ne pas exiger que l'on contribue à la consolidation de la Société avant tout en examinant énergiquement, de la part de ceux qui comptent, en quoi consistent ces méthodes peu recommandables qui ont mis la Société dans cette situation - afin d'essayer ainsi, lorsque la Société elle-même sera à nouveau dans un état qui lui convienne, comment il sera possible de faire face aux oppositions. Pardonnez-moi, mes chers amis, mais il m'aurait semblé que je n'étais pas à la hauteur de l'amour que vous m'avez témoigné aujourd'hui, si je ne vous avais pas dit aujourd'hui, avec cette sincérité, ce qui me tient profondément à cœur.

PREMIÈRES DÉCLARATIONS SUR L'INCENDIE dans l'hebdomadaire "Das Goetheanum".

Dans le premier numéro après l'incendie (no 22 du 7 janvier 1923) paraissent un article d'Albert Steffen "Die Vernichtung des Goetheanum durch Feuer (La destruction du Goethéanum par le feu)" et "Zeitungsstimmen über den Brand (Voix de journaux sur l'incendie)".

Dans le numéro suivant (no 23 du 14 janvier 1923) commence le premier épisode de l'essai de Rudolf Steiner "Le Goetheanum dans ses dix ans" ; Albert Steffen écrit sur "Le Goetheanum dans l'histoire". La dernière page de ce numéro contient pour la première fois l'appel qui paraîtra dans chaque numéro tout au long de l'année 1923 :

Il est demandé de verser les dons pour la reconstruction du Goetheanum à Monsieur le Dr Rudolf Steiner (compte : Fonds pour la reconstruction du Goetheanum, Crédit Suisse de Bâle).



Das Goetheanum in seinen zehn Jahren.

Rudolf Steiner

I.

Dem Dornacher Hügel bei Basel entsteigt jetzt die Asche des Goetheanums. Sein Aufbau ist aus der Initiative von Mitgliedern der anthroposophischen Gesellschaft hervorgegangen. — Anthroposophie ist der Name, den ich gebraucht habe, als ich vor zwanzig Jahren in Berlin einen Vortragszyklus über die Weltanschauung hielt, von der ich glaube, dass sie in gerader Fortsetzung der Goethe'schen Vorstellungsart liegt. Der Name gebräuchlich ist in Erinnerung an ein vor Jahrzehnten erschienenes Buch des Herbartianers Robert Zimmermann, „Umriss einer Anthroposophie". Der Inhalt dieses Buches hat allerdings mit dem nichts zu tun, was ich als „Anthroposophie" vortrug. Es war modifizierte Herbart'sche Philosophie in allerabstraktester Form. Ich wollte durch das Wort eine Weltanschauung andeuten, welche durch die Anwendung der geistigen Wahrnehmungsorgane des Menschen ebenso dem geistigen Wesen- hafte zur Erkenntnis bringt wie die Naturwissenschaft durch die sinnlichen Wahrnehmungsorgane das physische.

Ich hatte über ein anderes Gebiet dieser anthroposophischen Weltanschauung bereits etwa anderthalb Jahre vor Abhaltung des ersten öffentlichen Vortragszyklus (auf die Einladung der Gräfin und des Grafen Brockdorff hin in der damals in Berlin bestehenden „Theosophischen Bibliothek" Vorträge gehalten, deren Inhalt in meinem Buche „Die Mystik im Aufgange der neuzeitlichen Geisteslebens" veröffentlicht ist. In Folge dieser Vorträge wurde ich aufgefordert, in die „Theosophische Gesellschaft" einzutreten. Ich kam dieser Aufforderung auch in der Absicht, nie- mals etwas anderes zu vertreten als den Inhalt dessen, was mir als anthroposophische Weltanschauung ergeben hatte. Meine Absicht war stets, dass ich vor allen Menschen vortragen solle, die mich hören wollten, gleich- gültig wie der Parteiname lautet, unter dem sie sich zu irgend einer Gruppe zusammengeschlossen hatten, oder ob sie ohne alle solche Voraussetzung zu meinen Vorträgen kamen.

Mit meiner Einladung in die anthroposophische Gesellschaft fiel zeitlich

Das Goetheanum
Internationale Wochenschrift für Anthroposophie und Dreigliederung

2. Jahrgang, No. 23 — Redaktion: Albert Steffen in Dornach — Druck und Expedition: Buchdruckerei Emil Birkhäuser & Cie., Basel, Elisabethenstr. 11 — 14. Januar 1923

Tel. 173, Dornach. Herausgeber: Verein des Goetheanum Dornach. Postcheck V 5819
Abonnements: jährlich 16 Fr., halbjährlich 8,50 Fr., vierteljährlich 4,50 Fr.
Einzelnummer 40 Cts. Erscheint jeden Samstag.
Inserate: 1/8 Seite 40 Fr., 1/4 Seite 70 Fr., 1/2 Seite 120 Fr., 1/1 Seite 200 Fr.
Die eingespaltene Nonpareillezeile 60 Cts.
Abonnements- und Inserate werden aufgegeben beim Verlag am Goetheanum Dornach.

Das Goetheanum in seinen zehn Jahren

Rudolf Steiner

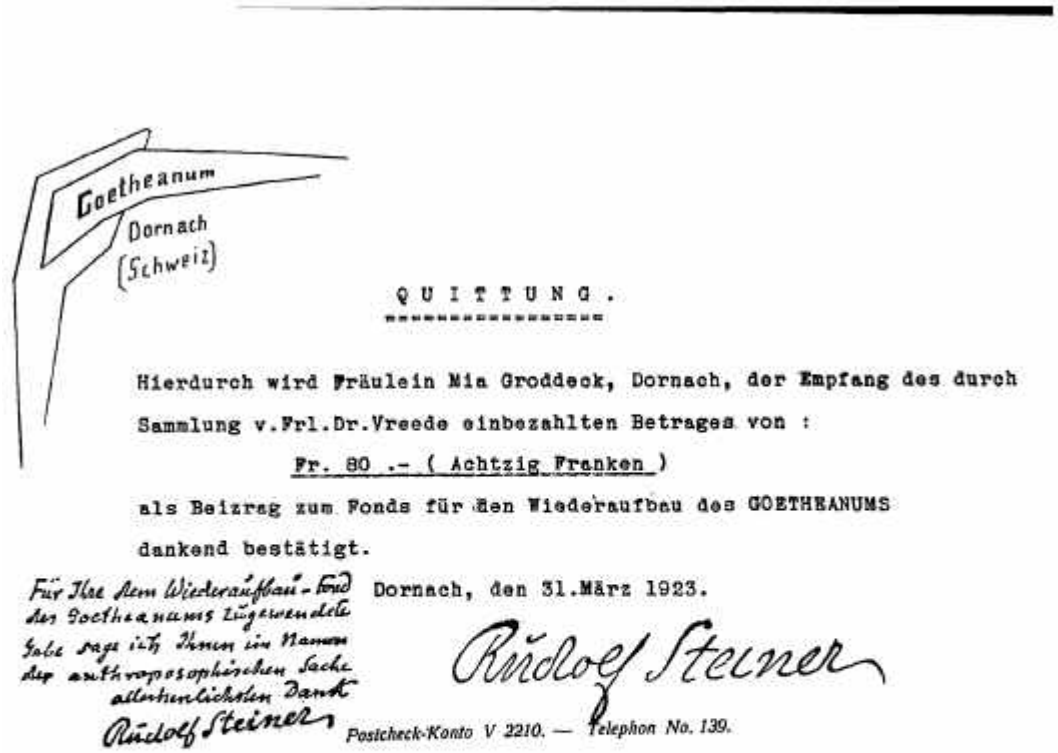
Den Dornacher Hügel bedecken jetzt die Aschenreste des Goetheanums. Sein Aufbau ist aus der Initiative von Mitgliedern der anthroposophischen Gesellschaft hervorgegangen. — Anthroposophie ist der Name, den ich gebraucht habe, als ich vor zwanzig Jahren in Berlin einen Vortragszyklus über die Weltanschauung hielt, von der ich glaube, dass sie in gerader Fortsetzung der Goetheschen Vorstellungsart liegt. Den Namen erwählte ich in Erinnerung an ein vor Jahrzehnten erschienenes Buch des Herbartianers Robert Zimmermann „Umriss einer Anthroposophie". Der Inhalt dieses Buches hat allerdings mit dem nichts zu tun, was ich als „Anthroposophie" vortrug. Er war modifizierte Herbart'sche Philosophie in allerabstraktester Form. Ich wollte durch das Wort eine Weltanschauung ausdrücken, welche durch die Anwendung der geistigen Wahrnehmungsorgane des Menschen ebenso den geistigen Weltinhalt zur Erkenntnis bringt wie die Naturwissenschaft durch die sinnlichen Wahrnehmungsorgane den physischen.

Ich hatte über ein anderes Gebiet dieser anthroposophischen Weltanschauung bereits etwa anderthalb Jahre vor Abhaltung des eben erwähnten Vortragszyklus auf die Einladung der Gräfin und des Grafen Brockdorff hin in der damals in Berlin bestehenden „theosophischen Bibliothek" Vorträge gegeben, deren Inhalt in meinem Buche „Die Mystik im Aufgange des neuzeitlichen Geisteslebens" veröffentlicht ist. Infolge dieser Vorträge wurde ich aufgefordert, in die „theosophische Gesellschaft" einzutreten. Ich kam dieser Aufforderung nach in der Absicht, niemals etwas anderes zu vertreten als den Inhalt dessen, was sich mir als anthroposophische Weltanschauung ergeben hatte. Meine Ansicht war stets, dass ich vor allen Menschen vortragen solle, die mich hören wollen, gleichgültig wie der Parteiname lautet, unter dem sie sich zu irgendeiner Gruppe zusammengeschlossen haben, oder ob sie ohne alle solche Voraussetzung zu meinen Vorträgen kamen.

Mit der Einladung an mich in die theosophische Gesellschaft fiel zeitlich zusammen, dass eine Anzahl von Mitgliedern dieser Gesellschaft eine deutsche Sektion derselben begründeten. Ich wurde aufgefordert, deren Generalsekretär zu werden. Trotz schwerer Bedenken wurde ich es. Ich änderte nichts an meiner Absicht, die anthroposophische Weltanschauung vor der Welt zu vertreten. Was ich selbst „Theosophie" nenne, geht klar aus meinem Buche „Theosophie" hervor, das ich kurze Zeit darnach geschrieben habe. *Diese* Theosophie ergibt sich als ein besonderes Gebiet der Anthroposophie.

In *denselben* Tagen, in denen die Mitglieder der theosophischen Gesellschaft die deutsche Sektion durch Reden von Annie Besant in Berlin einleiten liessen, hielt ich den Vortragszyklus über Anthroposophie, von dem ich eben gesprochen habe.

Ich wurde nun viel eingeladen, Vorträge vor Mitgliedern der theosophischen Gesellschaft zu halten. Aber es begann im Grunde schon vom Anfange dieser Tätigkeit an die Opposition gegen mich bei dem Kreise jener Mitglieder der theosophischen Gesellschaft, die in dogmatischer Art an den Lehren einiger älterer Führer dieser Gesellschaft befangen waren. Der Kreis derjenigen Persönlichkeiten, die an der anthroposophischen Weltanschauung etwas fanden, bildete sich immer mehr als ein selbständiger aus. Er wurde von jenen Führern 1913 aus der theosophischen Gesellschaft ausgeschlossen, als ich Konsequenzen, die aus den Lehren dieser Führer gezogen und von ihnen vor die Welt hingestellt worden waren, als


Goetheanum
Dornach
(Schweiz)

QUITTUNG.

Hierdurch wird Fräulein Mia Groddeck, Dornach, der Empfang des durch Sammlung v.Frl.Dr.Vreede einbezahlten Betrages von :

Fr. 80.- (Achtzig Franken)

als Beitrag zum Fonds für den Wiederaufbau des GOETHEANUMS dankend bestätigt.

Für Ihre dem Wiederaufbau-Fond des Goetheanums zugewendete Gabe sage ich Ihnen im Namen der anthroposophischen Sache allerherzlichsten Dank

Rudolf Steiner

Dornach, den 31.März 1923.

Rudolf Steiner

Postcheck-Konto V 2210. — Telephon No. 139.

Copyright Rudolf Steiner Nachlass-Verwaltung Buch:259 Seite:84

EXHORTATIONS POUR L'ÉVEIL DE LA NÉCESSAIRE CONSCIENCE SOCIALE dans les conférences de Dornach de janvier à février 1923.

Dornach, dimanche 14 janvier 1923 (paroles de conclusion de la conférence du soir) avant le premier voyage pour les négociations de consolidation à Stuttgart

... Mais toute la rhétorique selon laquelle le monde est un rêve ne peut être qu'une préparation à autre chose. À quoi ? Eh bien, au réveil, mes chers amis ! Il ne s'agit pas de reconnaître que le monde est un rêve, mais de faire quelque chose pour s'éveiller, dès que nous pressentons que le monde est un rêve ! Et l'éveil commence déjà par la saisie énergique de la pensée, par la pensée active. Et c'est là que l'on entre dans tout le reste.

Vous voyez, c'est ce que je viens de caractériser, cette impulsion de l'éveil, une impulsion nécessaire pour le présent. Certes, ce qui se présente comme anthroposophie peut être placé dans le monde. Mais si la société veut justement être une société anthroposophique, alors cette société doit signifier une réalité. L'individu qui vit dans la Société anthroposophique doit alors ressentir cette Société anthroposophique comme une réalité. Et il doit être profondément imprégné de cette volonté d'éveil et ne pas considérer, comme c'est souvent le cas, que c'est tout de suite une insulte si on lui dit : Stichl, lève-toi ! - C'est déjà nécessaire. Et c'est ce

que j'aimerais répéter encore une fois en quelques mots.

Le malheur qui nous a touchés devrait en tout premier lieu être un appel au réveil pour faire quelque chose à la Société anthroposophique afin qu'elle devienne une réalité. Cette essence réelle, c'est ce que l'on ressent depuis l'époque que j'ai caractérisée il y a quelques jours ici à la fin du cours de Noël*. Le courant vivant d'humain à humain au sein de la Société anthroposophique doit exister. Un certain manque d'amour a si souvent remplacé la confiance mutuelle dans la phase la plus récente de la Société anthroposophique, et si ce

* In GA 219.

manque d'amour continue à prévaloir, alors la Société anthroposophique devra justement se désintégrer.

Vous voyez, la construction a fait apparaître à la surface de nombreuses qualités extraordinairement belles des anthroposophes ; mais en parallèle, il aurait fallu une force vivante de la société elle-même. Nous avons cité à juste titre, à la fin de notre cours, beaucoup de belles qualités qui sont apparues pendant la construction, pendant la nuit de l'incendie. Mais ces qualités ont besoin d'être guidées, elles ont surtout besoin que tous ceux qui ont quelque chose à faire, même au sein de la société, n'apportent pas à la société ce qui est aujourd'hui la norme, mais que chacun fasse avant tout tout tout ce qu'il a à faire pour la société avec un intérêt et un intérêt personnels réels. Et cet intérêt et cette participation personnels , on doit malheureusement tout de suite le manquer là où des personnalités font l'une ou l'autre chose pour la société.

Il n'y a aucun service trop petit qui puisse être rendu à la société, c'est-à-dire aussi par un humain pour un autre humain, dans la société. Ce qui est le plus petit devient précieux parce qu'il est au service d'un plus grand. Or, c'est une chose que l'on oublie si souvent. La société doit voir avec la plus grande, la plus haute satisfaction le fait qu'un immense malheur exige l'exercice des plus belles qualités. Mais il ne faudrait pas oublier que chez beaucoup, dans les activités quotidiennes, l'assiduité et la persévérance, mais surtout l'intérêt et l'implication personnelle dans ce qui leur incombe, s'affaiblissent si facilement, et que bien des choses que l'on se propose un jour d'accomplir sont si vite oubliées. C'est pourquoi je voulais maintenant souligner toute l'ampleur de l'opposition dans laquelle se trouve l'anthroposophie par rapport au monde, parce que l'on néglige toujours l'évaluation de l'opposition.

Il faut comprendre que l'opposition existe dans une relation objective, il faut le comprendre à partir du cours objectif du monde. Mais je suis parfois étonné - et je l'ai d'ailleurs dit publiquement - du peu d'intérêt intérieur que l'on peut avoir lorsque l'opposition dégénère au point de regorger de contre-vérités objectives. Nous devons rester objectifs dans la défense positive de l'anthroposophie, lorsqu'il s'agit de choses objectives. Mais nous devons aussi être capables de comprendre que l'anthroposophie ne peut exister que dans une atmosphère de véracité ; nous devons donc aussi développer un sentiment pour ce que cela signifie lorsque tant de fausseté, de calomnie objective est opposée à ce qui s'affirme dans le domaine anthroposophique. C'est là que nous avons vraiment besoin de vie in-

térieure. Et aujourd'hui, nous avons amplement l'occasion de nous éveiller. Alors, l'impulsion de l'éveil s'étendra peut-être aussi à d'autres choses. Mais si l'on voit quelqu'un dormir alors que les flammes de la fausseté s'imposent partout, il ne faut pas s'étonner si aussi Stichl (NDT un berger du jeu des rois) continue à dormir.

Ce que j'aimerais donc caractériser en grand, ce que je caractérise aujourd'hui en petit, c'est : pensez, ressentez, méditez sur l'éveil. Certains aspirent aujourd'hui à toutes sortes d'ésotérismes en cette époque où les calomnies pleuvent par les fenêtres. Oui, mes chers amis, l'ésotérisme est là. Saisissez-le ! Mais ce qui est avant tout ésotérique au sein de toute la Société anthroposophique, c'est la volonté d'éveil. Cette volonté d'éveil doit d'abord prendre place au sein de la Société anthroposophique. Alors celle-ci sera un point de rayonnement pour l'éveil de toute la civilisation actuelle.

Dornach, vendredi 19 janvier 1923 après la conférence du soir

J'ai entendu aujourd'hui* que toutes sortes d'anecdotes superflues circulent dans la bouche des anthroposophes, qui sont, je dirais, peut-être excitées par tel ou tel sentiment à l'égard de notre grand malheur, avec la catastrophe du Goetheanum. Mais même si je n'aime pas faire cela, je voudrais à nouveau profiter de cette occasion pour attirer l'attention sur le fait que l'appartenance à la Société anthroposophique impose certaines obligations, avant tout l'obligation de ne pas devenir un point

* Au retour des premières négociations de Stuttgart.

d'attaque en colportant de telles anecdotes*.

Je dois déjà souligner ici, parce que c'est pour le bien de la chose et non pour des raisons personnelles, que toutes les choses qui sont commises de cette manière par les membres retombent sur moi et donc sur la cause du mouvement anthroposophique.

Nous devons faire preuve de la plus grande retenue dans nos accusations et, en tant qu'anthroposophes, nous devrions vraiment être capables de développer le sérieux nécessaire pour ne pas le faire, même sous forme anecdotique. Car vous pouvez vous convaincre des mauvaises choses dans lesquelles nous nous trouvons et des attaques auxquelles nous sommes exposés, en lisant ce que vous pouvez trouver aujourd'hui dans les "Basler Nachrichten (Nouvelles bâloises)".

Certes, ces choses sont les attaques les plus injustifiées que l'on puisse imaginer ; mais d'un autre côté, je peux bien demander que le sérieux qui doit exister au sein de la Société anthroposophique soit peu à peu exercé par chacun de ses membres et que l'on ne raconte pas maintenant toutes sortes d'anecdotes qui seront ensuite utilisées par les adversaires. Et c'est généralement sur moi que l'on se décharge de cette utilisation .

Je n'aime pas prêcher la morale de cette manière, mais c'est nécessaire de temps en temps. Comme je l'ai dit, j'ai encore entendu aujourd'hui que de telles anecdotes ont été prononcées par des anthroposophes. J'aimerais vous demander,

pour le bien de la cause/chose, pour la cause sacrée, de ne pas vous dispenser de ce sérieux et de ne pas colporter toutes sortes d'anecdotes. Laissez cela aux autres ! D'une certaine manière, être membre de la Société anthroposophique est maintenant déjà une fois une obligation.

* Rudolf Steiner s'est certainement élevé ici contre les suppositions qui circulent sur le ou les incendiaires.

Dornach, samedi 20 janvier 1923
Deuxième partie de la conférence du soir

... Car ce qui se présente à nous dans la science de l'esprit anthroposophique ne veut pas être accepté de la même manière que les produits de la civilisation actuelle, mais il veut être une incitation à un regarder particulier sur le monde.

Si l'on ressentait ce que je viens de vouloir caractériser, alors un regroupement d'humains dans une société telle que l'anthroposophique ferait de cette société une réalité. Car alors, tous ceux qui appartiennent à cette société anthroposophique pourraient se dire avec un certain droit : Je suis un reconnaissant envers les êtres élémentaires qui ont autrefois agi dans mon entité humaine et qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui, qui ont autrefois habité dans ma peau et qui m'ont parlé à travers mes organes. Ils ont maintenant perdu la possibilité de me parler à travers mes organes. Mais si je regarde de cette manière chaque chose du monde, comment elle est formée à partir de toute la nature, si je prends au sérieux les descriptions qui me sont données dans l'anthroposophie, alors je parle dans mon âme un langage que ces entités comprennent à nouveau. Je deviens un être reconnaissant envers ces entités spirituelles.

C'est ce que l'on entend par là : Dans la Société anthroposophique, on ne doit pas seulement parler de l'esprit en général - c'est aussi ce que fait le panthéiste -, mais dans la Société anthroposophique, on doit être conscient de pouvoir à nouveau vivre avec l'esprit. Alors, cette vie dans l'esprit s'introduirait tout naturellement dans la Société anthroposophique, aussi à nouveau avec d'autres humains. On dirait que la Société anthroposophique est là pour rendre à nos protecteurs des temps anciens ce qu'ils ont fait pour nous, et on prendrait conscience de la réalité de l'esprit qui règne au sein de la Société anthroposophique. Et parmi les anciens sentiments et les anciennes sensations qui vivent encore aujourd'hui traditionnellement parmi les humains, beaucoup disparaîtraient, et un sentiment réel d'une mission très précise de la Société anthroposophique se développerait. Et tout ce qui se forme par ailleurs ne prendrait que maintenant son véritable sens.

Certes, nous pouvons dire avec une certaine satisfaction intérieure : oui, ici, dans cette construction qui a maintenant trouvé une si triste fin, dix-sept nations ont travaillé ensemble pendant la guerre, lorsque les peuples d'Europe se sont affrontés. Mais ce qui est réel en tant que Société anthroposophique ne naît que lorsque les différentes nationalités se débarrassent de ce qui leur colle à la peau dans le cadre étroit de la nationalité et lorsque la cohésion anthroposophique devient réelle pour elles ; lorsque ce à quoi on aspire abstraitement en s'unissant dans la Société anthroposophique est ressenti comme quelque chose de réel. Mais pour cela, des préparatifs très précis sont nécessaires.

C'est un reproche justifié, dans un certain sens, que le monde extérieur fait aux anthroposophes : on parle beaucoup, dans le mouvement anthroposophique, de progrès spirituel, mais on voit peu de progrès spirituel chez les anthroposophes. Cette progression serait tout à fait possible. La lecture correcte de chaque livre donne la possibilité d'une véritable progression spirituelle. Mais pour cela, il faut que les choses dont nous avons parlé hier deviennent vraiment réelles, soient prises au sérieux : que le corps physique soit correctement constitué par la véracité, le corps éthérique par le sens de la beauté, le corps astral par le sens de la bonté.

Si nous parlons d'abord de véracité, cette véracité devrait être pour ainsi dire la grande préparation pour tous ceux qui aspirent vraiment à se regrouper dans une société anthroposophique. La véracité doit d'abord être acquise dans la vie, et la véracité doit devenir quelque chose de différent pour ceux qui veulent devenir reconnaissants envers leurs gardiens et leurs protecteurs des temps anciens, qu'elle ne l'est pour ceux qui ne savent rien et ne veulent rien savoir d'une telle relation avec les anciens gardiens et protecteurs de l'humanité.

Ces humains qui ne veulent rien savoir de tout cela peuvent bien maîtriser les faits selon leurs préjugés, ils peuvent bien dire, si quelque chose leur convient, que cela s'est passé de telle ou telle manière, ils peuvent bien dire, si cela leur convient que cet humain est de telle ou telle sorte, qu'il est de telle ou telle sorte. Mais celui qui veut développer en lui la véracité intérieure ne doit jamais aller plus loin que ce que lui disent les faits du monde extérieur. Et, à proprement parler, il devrait toujours veiller à formuler soigneusement ses paroles de telle sorte que, par rapport au monde extérieur, il ne donne que les faits constatés.

Pensez seulement une fois comment il est de coutume, dans le monde actuel, de présupposer d'une certaine manière ce qui nous plaît et de supposer que c'est ainsi. Les anthroposophes devraient prendre l'habitude d'écarter strictement tous leurs préjugés du déroulement des faits purs et de ne décrire que le déroulement des faits purs. Ainsi, les anthroposophes deviendraient d'eux-mêmes une sorte d'êtres correcteurs par rapport à ce qui est la coutume aujourd'hui.

Pensez à tout ce qui nous est rapporté aujourd'hui par les journaux. Les journaux se sentent obligés de tout rapporter, peu importe si l'on peut constater d'une manière ou d'une autre que c'est ainsi ou que ce n'est pas ainsi. Et l'on sent alors souvent, lorsque quelqu'un raconte quelque chose, que l'on ne s'efforce pas de savoir comment cela a été constaté dans les faits. On entend alors souvent le jugement suivant : "Oui, pourquoi cela ne pourrait-il pas être ainsi ? - Il est certain que si l'on aborde le monde de cette façon, en disant à propos de quelque chose qui est affirmé : "Pourquoi cela ne pourrait-il pas être ? -, on ne peut pas parvenir à une véracité intérieure. Car ce que nous éduquons en regardant le monde extérieur des sens doit être conçu, précisément entre anthroposophes, de telle sorte que l'on s'arrête strictement à la constatation de ce qui est apparu devant nous dans le monde extérieur des sens. La poursuite d'un tel objectif dans le monde civilisé d'aujourd'hui aurait toutefois une conséquence très étrange. Si, par miracle, il pouvait arriver que beaucoup d'humains soient contraints de n'imprimer dans

leurs paroles que ce qui correspond exactement aux faits, il en résulterait un mutisme généralisé. Car la plupart des paroles prononcées aujourd'hui ne correspondent justement pas aux faits constatés, mais sont issues de toutes sortes d'opinions, de toutes sortes de passions.

Or, la chose est telle que tout ce que nous ajoutons aux conditions extérieures des sens et qui ne correspond pas au pur et simple déroulement des faits -- si nous le rendons par des représentations -- éteint en nous la faculté de la connaissance supérieure.

Il est arrivé une fois que dans un collège où siégeaient des étudiants en droit, on a préparé avec précision une petite action qui a été exécutée devant une vingtaine de personnes. On a ensuite fait écrire à ces vingt personnes ce qu'elles avaient vu. Bien sûr, on savait exactement ce qui avait été fait, car chaque détail avait été répété. Vingt personnes devaient ensuite écrire cela, trois l'ont écrit à moitié correctement, dix-sept incorrectement. Et c'était dans un collège de droit, où l'on arrivait au moins à ce que trois personnes regardent correctement un fait ! Si l'on entend aujourd'hui vingt personnes se succéder pour décrire quelque chose qu'elles prétendent avoir vu, la plupart du temps, ce qu'elles décrivent ne correspond pas du tout aux faits. Je veux faire abstraction des moments extraordinaires de la vie humaine. Il est arrivé, pendant la fièvre de la guerre, que quelqu'un prenne l'étoile du soir, qui brillait à travers un nuage, pour un aviateur étranger. Certes, de telles choses peuvent se produire dans l'excitation. Mais ce sont alors des aberrations à grande échelle. Dans la vie de tous les jours, elles sont continuellement disponibles en ce qui concerne les petites choses.

Mais si l'on parle du développement de la vie anthroposophique, cela dépend du fait que ce sens des faits pénètre vraiment dans les humains, qu'ils se forment pour ainsi dire à avoir peu à peu ce sens des faits, afin que, lorsqu'ils voient les faits extérieurs dans leur réalité, ils ne peignent pas des fantômes lorsqu'ils les décrivent ensuite. Il suffit de lire les journaux aujourd'hui. Non, les fantômes sont abolis, mais ce qu'on vous raconte dans les journaux comme des nouvelles sûres, ce ne sont en réalité que des fantômes, des fantômes de la pire espèce. Et ce que les gens racontent sont souvent aussi des fantômes. Il est important que la chose la plus élémentaire, pour ainsi dire, pour s'élever dans les mondes supérieurs soit ceci : que l'on s'approprie d'abord le pur sens des faits pour le monde sensible. Ce n'est qu'ainsi que l'on parvient à ce que j'ai caractérisé hier comme étant la véracité.

Et on ne parvient pas à un véritable sentiment de beauté, que j'ai essayé de décrire hier dans sa vivacité, autrement qu'en commençant par regarder quelque chose dans les choses, c'est-à-dire en regardant l'oiseau pour savoir pourquoi il a un bec, en regardant le poisson pour savoir pourquoi il a ce petit bec particulier vers l'avant, dans lequel se cache une mâchoire délicate, et ainsi de suite. Apprendre vraiment à vivre avec les choses, c'est ce qui donne le sens de la beauté.

Et une vérité spirituelle ne peut absolument pas être atteinte sans un certain degré de bonté, de sens de la bonté. Car l'humain doit être capable de s'intéresser à l'autre, d'avoir de l'affection pour lui : ce que j'ai caractérisé hier en disant que la

morale ne commence que lorsque l'on développe dans son corps astral les rides de l'inquiétude d'autrui comme une ride astrale de l'inquiétude. C'est là que commence la morale, sinon la morale ne sera qu'une imitation de prescriptions ou d'habitudes conventionnelles. Ce que j'ai décrit comme acte moral dans ma "Philosophie de la liberté" est lié à cette expérience vécue dans le propre corps astral de la ride de souci ou des rides qui se forment par le sourire de l'autre, et ainsi de suite. Sans cette immersion de l'âme de l'un dans l'être de l'autre, le sens de la vie réelle de la spiritualité ne peut pas se former.

C'est pourquoi ce serait une base particulièrement bonne pour la formation de la spiritualité s'il existait une Société anthroposophique qui soit une réalité, où chacun se confronte à l'autre de telle sorte qu'il vive réellement en lui l'humain dévoué à l'anthroposophie en même temps que lui ; si les sentiments et les émotions humaines actuelles n'étaient pas introduits dans la Société anthroposophique. Si la Société anthroposophique était vraiment une nouvelle formation dans laquelle la toute première chose à faire est : l'autre est justement co-anthroposophe, alors la Société anthroposophique serait créée comme une réalité. Il serait alors impossible, par exemple, qu'à l'intérieur de cette société apparaissent à nouveau des formations de cliques et autres, qu'apparaisse même souvent la tentation que l'antipathie des humàins soit portée à un degré encore plus élevé parce que leur nez a poussé d'une manière ou d'une autre - ce qui est d'ailleurs la coutume dans la vie extérieure aujourd'hui. Les relations entre les humains pourraient alors être fondées sur ce qu'ils vivent spirituellement les uns avec les autres. Mais cela devrait commencer par une véritable formation du sens de la véracité vis-à-vis des faits, ce qui, au fond, est identique à l'exactitude, à la responsabilité et au soin de la reproduction exacte et précise de ce que l'on communique à un autre ou de ce que l'on dit absolument.

Ce sens de la véracité est une chose. Et le sens de la présence de chaque être dans le monde entier, le sens de l'eau avec le poisson, de l'air avec l'oiseau, qui se transmet ensuite au sens de la compréhension de l'autre humain, devrait être la deuxième chose. Et le sens de la bonté, de cette expérience commune de tout ce qui intéresse l'autre, de tout ce qui vit dans l'âme de l'autre, devrait être le troisième. La Société anthroposophique deviendrait alors un lieu où l'on s'efforcerait de développer progressivement la corporéité physique, la corporéité éthérée et la corporéité astrale conformément à leurs objectifs et à leur essence. On ferait alors un début de ce que je dois caractériser encore et toujours par le fait que je dis : La Société anthroposophique ne devrait pas être quelque chose qui donne des cartes sur lesquelles sont inscrits des noms et où l'on est simplement inscrit, où l'on a un numéro quelconque sur sa carte de membre, mais la Société anthroposophique devrait être quelque chose qui est réellement imprégné d'une spiritualité commune, d'une spiritualité qui a au moins la prédisposition à devenir de plus en plus forte, de plus en plus nombreuse que les autres spiritualités, de sorte qu'il devienne finalement plus important pour l'humain de se sentir dans la spiritualité anthroposophique que dans la spiritualité russe, anglaise ou allemande. Ce n'est qu'alors que ce qui est le commun est là.

Aujourd'hui, le moment historique n'est pas encore considéré comme un essen-

tiel. Mais il incombe aux humains des temps modernes d'avoir le sentiment de vivre dans l'histoire et de savoir qu'il faut maintenant prendre au sérieux le principe chrétien de l'humanité universelle, car sinon la terre perd son but et sa signification intérieure. On peut d'abord partir du fait qu'il y avait autrefois des êtres spirituels élémentaires qui ont soigné notre humanité et dont nous devrions nous souvenir avec gratitude ; que ces êtres ont perdu leur lien avec l'humain au cours des derniers siècles dans le monde civilisé d'Europe et d'Amérique ; que l'humain doit à nouveau apprendre la gratitude envers le monde spirituel. Ce n'est qu'alors que l'on parviendra à des conditions sociales correctes sur la Terre, si l'on développe pour les êtres du monde spirituel la forte gratitude et le fort amour qui peuvent exister lorsque l'on apprend à connaître réellement ces entités comme quelque chose de concret. Alors, le sentiment d'un humain à l'autre deviendra tout autre que celui qui s'est formé dans des contextes plus anciens, à travers les époques qui se sont écoulées au cours des derniers siècles, jusqu'aux conditions plus récentes où l'humain ressent plus ou moins chaque autre humain comme un étranger et n'accorde d'importance qu'à lui-même avant toute chose, bien qu'il ne se connaisse pas du tout, bien qu'il ne puisse en fait que se dire, même s'il ne se l'avoue évidemment pas à lui-même : Ah, c'est en fait moi que j'aime le plus. - On peut demander : "Alors, qu'est-ce que tu aimes le plus ? - Oui, il faut que le naturaliste ou le médecin m'explique ce que j'aime le plus au monde ! - Mais l'humain ne vit inconsciemment qu'en lui-même.

C'est le contraire de ce que peut donner une société anthroposophique. Il faut d'abord reconnaître que l'humain doit sortir de lui-même, que l'humain, au moins pour une part, doit s'intéresser aux autres avec leurs particularités autant qu'il s'intéresse à ses propres particularités. Si ce n'est pas le cas, une société anthroposophique ne peut pas exister. On peut admettre des membres, on peut établir des règles, qui peuvent exister un certain temps, mais ce n'est pas une réalité. Les réalités ne naissent pas du fait que l'on admet des membres et que ces membres ont maintenant des cartes qui font d'eux des anthroposophes. Les réalités ne naissent jamais de ce que l'on écrit ou imprime, mais elles naissent de ce qui vit. Et ce qui est écrit ou imprimé ne peut être qu'une expression de la vie. Si c'est une expression de la vie, il y a une réalité. Mais si l'écrit et l'imprimé ne sont que des écrits et des imprimés dont la signification est établie de manière conventionnelle, alors il s'agit d'un cadavre. Car au moment où j'écris quelque chose, je mue mes pensées. Vous savez ce que signifie "muer" ; quand l'oiseau perd ses plumes, c'est là que le mort est rejeté. C'est ce genre de mue qui se produit lorsque j'écris quelque chose. Aujourd'hui, les gens n'aspirent plus qu'à muer leurs pensées : ils veulent tout transformer en écritures. Mais il serait terriblement difficile pour un tel oiseau, une fois qu'il a mué, de muer à nouveau. Si quelqu'un voulait faire en sorte qu'un canari qui vient de muer se mue à nouveau, il devrait copier les plumes. Oui, mais c'est comme ça aujourd'hui ! Parce que les gens veulent tout avoir dans le produit d'une mue morte, nous n'avons plus affaire qu'à des réalités imitées, et non plus à des réalités réelles. Et la plupart du temps, ce sont des réalités imitées que les humains donnent de leur personne. C'est à désespérer quand on mesure cela à ce qu'est une vraie réalité ; quand on voit comment les humains ne parlent plus du tout. Ce n'est plus l'humain qui parle ; c'est Monsieur le conseiller d'État

ou Monsieur l'avocat qui parle, ce sont des catégories abstraites. C'est la demoiselle qui parle, ou le Hollandais, ou le Russe. Mais ce à quoi nous devons aspirer, c'est à ce que ce ne soit pas Monsieur le conseiller à la Cour, Monsieur le conseiller d'État, le Russe, l'Allemand, le Français ou l'Anglais qui parle, mais à ce que ce soit l'humain qui parle. Mais l'humain doit d'abord être réellement là. Mais il ne devient pas humain s'il ne connaît que lui-même. Car c'est là le propre : De même que l'on ne peut pas respirer l'air que l'on produit soi-même, de même on ne peut pas vivre l'humain que l'on ne remplit que soi-même en soi, que l'on ressent en soi. Respirez l'air que vous produisez vous-même en vous. Vous ne le pouvez pas. Mais vous ne pouvez pas non plus vivre en réalité l'humain que vous produisez vous-même en vous. Vous devez vivre dans la vie sociale à travers ce que sont les autres humains, ce que vous vivez avec les autres humains. C'est cela la véritable humanité, la véritable vie humaine. Vouloir vivre ce que l'on ne produit qu'en soi-même signifierait la même chose que si l'on voulait se décider, au lieu d'absorber l'air extérieur, à respirer dans un récipient pour respirer à nouveau le même air que celui que l'on a produit soi-même comme air à respirer. On mourrait alors très vite, car le physique est plus impitoyable que le spirituel. Et si l'on ne respire continuellement que ce que l'on vit soi-même en tant qu'être humain, on meurt aussi, mais on ne sait pas que l'on est mort psychiquement ou du moins spirituellement.

Il s'agit donc du fait que c'est seulement à travers la Société ou le Mouvement anthroposophique que s'accomplit réellement ce que j'ai caractérisé l'autre jour par les paroles de la pièce de Noël : " Stichl, lève-toi !" Je l'ai caractérisé dans l'une des dernières conférences : cette vie anthroposophique doit être un éveil, un réveil. Mais en même temps, elle doit être un évitement permanent de la mort de l'âme, un appel permanent à la vivacité de la vie psychique. De cette manière, la Société anthroposophique deviendrait d'elle-même une réalité par la force intérieure de la vie spirituelle et psychique/d'âme.

Dornach, dimanche 21 janvier 1923 -
Paroles de conclusion de la conférence du soir avant le voyage pour les deuxièmes négociations de consolidation à Stuttgart

... Mais si l'on veut en arriver à a levée des péchés, l'humain doit d'abord s'éduquer à la véracité dans le monde des sens et ensuite porter cette éducation, cette accoutumance dans le monde spirituel. Alors, il pourra aussi être vrai dans le monde spirituel. Sinon, il racontera aux gens les histoires les plus incroyables sur le monde spirituel. S'il s'est habitué à l'imprécision, au manque de véracité et à l'inexactitude dans le monde physique, il ne racontera que des contre-vérités sur le monde spirituel.

Si l'on conçoit ainsi l'idéal dont la Société anthroposophique peut prendre conscience en tant que réalité, et si l'on fait valoir ce qui provient d'une telle conscience, alors la croyance que la Société anthroposophique peut être une secte doit disparaître, même chez le plus mal intentionné. Maintenant, il va de soi que les adversaires diront toutes sortes de choses qui ne sont pas vraies. Mais il ne

peut nous être indifférent de savoir si ce que disent les adversaires est vrai ou faux, tant que nous y donnons lieu.

Or, par l'essence même de la chose, la Société anthroposophique s'est profondément dégagée du sectarisme dans lequel elle était certainement prisonnière au début, en particulier tant qu'elle était liée à la Société théosophique. Seulement, de nombreux membres ne l'ont pas encore remarqué aujourd'hui et aiment le sectarisme. Et c'est ainsi que même des membres anthroposophes plus âgés, qui voulaient presque se briser lors de la transformation de la Société anthroposophique d'une société sectaire en quelque chose qui est conscient de sa mission mondiale, ont fait un saut à l'époque la plus récente. Dans quelle mesure ? Oui, vous voyez : le mouvement pour le renouveau religieux peut être aussi éloigné de tout sectarisme, s'il suit son essence ; mais ce mouvement pour le renouveau religieux a d'abord donné à un certain nombre d'anthroposophes, même plus anciens, l'occasion de se dire : oui, dans la Société anthroposophique, l'essence sectaire est de plus en plus éradiquée, mais ici nous pouvons à nouveau la cultiver ! - Et c'est ainsi que le mouvement de renouveau religieux est souvent transformé par les anthroposophes en un sectarisme des plus sauvages, ce qu'il n'avait vraiment pas besoin d'être.

On voit donc comment - si la Société anthroposophique veut devenir une réalité - le courage de s'élever à nouveau dans le monde spirituel doit être cultivé positivement. Alors, l'art et la religion germeront déjà dans la Société anthroposophique. Même si nos formes artistiques nous ont été retirées dans un premier temps, elles vivent dans l'essence même du mouvement anthroposophique et doivent être retrouvées encore et encore.

De même, le véritable approfondissement religieux vit en ceux qui retrouvent le chemin vers le monde spirituel, qui prennent au sérieux la levée des péchés. Mais ce que nous devons éliminer en nous-mêmes, c'est la tendance au sectarisme, car elle est toujours égoïste. Il veut toujours éviter la difficulté de pénétrer dans la réalité de l'esprit, pour se contenter d'une délectation mystique qui est au fond une volupté égoïste. Et tout ce qui est dit sur le fait que la Société anthroposophique est devenue beaucoup trop intellectualiste repose en fait sur le fait que ceux qui parlent ainsi veulent justement éviter l'expérience conséquente d'un contenu spirituel et veulent bien plus la volupté égoïste de se vautrer dans une indétermination mystique et nébuleuse. Le désintéressement est nécessaire à la véritable anthroposophie. C'est un simple égoïsme de l'âme si les membres anthroposophes eux-mêmes s'opposent à cette véritable anthroposophie et les poussent à s'engager dans un sectarisme qui ne vise qu'à satisfaire la volupté de l'âme, qui est de part en part quelque chose d'égoïste.

Voilà les choses que nous devons garder à l'esprit en ce qui concerne notre mission. Ainsi, rien ne sera perdu de la chaleur, du sens artistique et de l'intimité religieuse des aspirations anthroposophiques. Mais on évitera ce qui doit être évité : la tendance sectaire. Et ce penchant sectaire a apporté bien des choses qui dissolvent la société, même s'il est souvent venu par le détour du cliquisme pur. Mais le cliquisme n'est apparu au sein du mouvement anthroposophique qu'en raison

de sa parenté - il s'agit toutefois d'une parenté lointaine - avec le penchant sectaire. Nous devons revenir à cultiver une certaine conscience du monde, afin que seuls les adversaires qui veulent délibérément dire des choses fausses puissent encore appeler la Société anthroposophique une secte. Nous devons en arriver à pouvoir rejeter sévèrement le caractère sectaire du mouvement anthroposophique. Mais nous devons le rejeter de telle sorte que, si quelque chose apparaît qui n'est pas lui-même conçu de manière sectaire, comme le mouvement de renouveau religieux, il ne soit pas immédiatement saisi, parce qu'il est plus facile de le façonner dans un sens sectaire que la Société anthroposophique elle-même.

Ce sont des choses auxquelles nous devons réfléchir aujourd'hui. Nous devons aujourd'hui comprendre, à partir de l'essence la plus intime de l'anthroposophie, dans quelle mesure l'anthroposophie peut donner à l'humain une conscience du monde, et non une conscience sectaire. C'est pourquoi, ces jours-ci, je devais justement parler de ces tâches plus étroites de la Société anthroposophique.

Dornach, samedi 3 février 1923
Conclusion de la conférence du soir

Quand on lit un livre anthroposophique, on doit y entrer avec tout son être, et comme on est inconscient dans le sommeil, qu'on n'a donc pas de pensées - mais la volonté persiste - on doit y entrer avec la volonté. Si vous voulez ce qui se trouve dans les mots d'un véritable livre anthroposophique, vous devenez directement clairvoyant, au moins par la pensée, grâce à cette volonté. Et voyez, cette volonté doit encore entrer dans ceux qui représentent notre anthroposophie ! Si cette volonté pénètre comme un éclair dans ceux qui représentent notre anthroposophie, alors l'anthroposophie pourra être représentée de manière correcte devant le monde. Pour cela, il ne faut pas d'artifices magiques, mais une volonté énergique qui ne se contente pas d'écrire des morceaux de vie dans un livre pendant la journée. Aujourd'hui, les gens ne lisent d'ailleurs même plus d'œuvres avec ce morceau de vie incomplet, mais aujourd'hui, en lisant les journaux, il suffit de consacrer quelques minutes d'activité quotidienne pour s'approprier ce que l'on a là. On n'a même pas besoin de toute la journée de veille. Mais si l'on se plonge de tout son être dans un livre issu de l'anthroposophie, il devient vivant en nous.

Mais c'est ce qui devrait être pris en compte, notamment par ceux qui doivent être des personnalités dirigeantes au sein de la Société anthroposophique. Car cela nuit énormément à la Société anthroposophique si l'on dit que l'anthroposophie n'est pas faite pour ceux qui la pratiquent : Oui, l'anthroposophie est proclamée par des personnes qui ne peuvent pas la défendre. - Nous devons justement en arriver à passer de la simple expérience intellectuelle passive des vérités anthroposophiques à l'absorption de tout notre être dans ces vérités anthroposophiques. Alors, ce qu'est la proclamation anthroposophique ne se présentera pas sous la forme d'un discours lambda qui se contente de dire : "On nous assure du côté spirituel-scientifique", mais on pourra alors proclamer la vérité anthroposophique comme sa propre expérience, au moins dans un premier temps pour ce qui est le plus proche de l'humain, par exemple pour le domaine médical, pour le domaine

physiologique, pour le domaine biologique, pour le domaine des sciences extérieures ou de la vie sociale extérieure. Même si les domaines des hiérarchies supérieures ne sont pas accessibles à ce premier niveau de clairvoyance, ce qui se trouve dans notre environnement immédiat en tant qu'esprit peut ainsi être réellement l'objet de l'état d'âme humain du présent. Et c'est de la volonté, dans le sens le plus large, que dépend l'apparition, dans notre Société anthroposophique, d'humains qui peuvent apporter un témoignage - un témoignage valable, parce qu'il est ressenti directement, comme une source vivante de vérité - et qui peuvent apporter un témoignage valable et vivant de la vérité intérieure de l'anthroposophie.

Cela est aussi pendant à ce qui est nécessaire à la Société anthroposophique : qu'en son sein doivent apparaître des personnalités qui, si je veux me servir de l'expression paradoxale, ont la bonne volonté pour la volonté. Aujourd'hui, on appelle volonté n'importe quel désir ; mais un désir n'est pas une volonté. Certains voudraient que quelque chose réussisse de telle ou telle manière. Ce n'est pas de la volonté. La volonté est une force active. Celle-ci fait aujourd'hui largement défaut. Elle manque à l'humain d'aujourd'hui. Mais elle ne doit pas faire défaut au sein de la Société anthroposophique. L'enthousiasme calme doit pouvoir s'ancrer dans une volonté forte. Cela fait aussi partie des conditions de vie de la Société anthroposophique. Eh bien, je continuerai à parler de ces choses demain.

Parce que les choses ne sont pas comme elles devraient l'être au sein de la Société anthroposophique, il faut maintenant faire beaucoup de choses, et je suis obligé de faire encore une fois un court voyage à Stuttgart. C'est pourquoi je dois encore une fois demander à pouvoir faire la conférence de demain à 11 heures, afin que toutes les autres répétitions, préparations et autres nécessaires puissent être reportées au soir. Ainsi, demain, nous pourrons avoir ma conférence à 11 heures du matin et la représentation d'eurythmie à 5 heures de l'après-midi. Mais elle sera vraiment telle que, même si elle n'est pas aussi nouvelle qu'il y a huit jours, nous pourrons là aussi dire : Les anthroposophes devraient pouvoir faire preuve de suffisamment d'enthousiasme pour gravir deux fois la montagne. Je ne voudrais donc pas que cela serve d'excuse pour ne pas assister à la représentation d'eurythmie, parce qu'il faut monter deux fois. Mais il est justement dans les imperfections de la Société anthroposophique que nous ayons besoin de venir deux fois demain : à 11 heures pour la conférence et à 5 heures pour la représentation d'eurythmie.

Dornach, dimanche 4 février 1923
Deuxième partie de la conférence

C'est tout à fait étrange de voir les idées qui naissent justement à partir des livres anthroposophiques. Je comprends ces idées, je ne les contredis pas souvent, car elles ont leur valeur pour l'individu ; mais prenons par exemple la "science secrète". Des gens sont venus, qui pensent pouvoir faire quelque chose pour cette "science secrète" de ma part, s'ils peignent toute la "science secrète", afin qu'elle se présente en images devant les gens. Ce désir est né. Des échantillons en ont même été livrés. Je n'ai rien contre ; si ces échantillons sont bons, on peut même les admirer, c'est tout de même assez beau de faire de telles choses. Mais de quel

désir naissent-elles ? Elles proviennent du désir d'enlever l'essentiel de ce qui est développé dans la "science secrète" et de placer devant les humains des images qui sont à nouveau des planches. Car ce qui importe, c'est - à l'instar de notre langue et de ce qu'est devenue l'horrible écriture, cette horrible écriture ou même le fait de faire imprimer - de prendre cela tel qu'il est, de ne pas se rebeller contre ce que la civilisation a apporté, et de le prendre de telle sorte que le lecteur puisse le surmonter immédiatement, qu'il sorte tout de suite et se fasse lui-même toutes les images qui sont entrées dans l'horrible encre, qu'il se les crée donc lui-même. Plus chacun crée ces images de manière individuelle, mieux c'est. Si quelqu'un d'autre l'anticipe, il lui bouche à son tour le monde. Je ne veux pas faire une philippique contre l'élaboration picturale de ce qui est représenté en imagination dans la "science secrète", bien sûr que non, mais je voudrais seulement attirer l'attention sur ce qui est au fond nécessaire pour chacun en tant que prise en compte vécue de cette chose.

Ces choses doivent être comprises aujourd'hui de la bonne manière. Il faut justement en arriver à prendre l'anthroposophie non seulement comme quelque chose où l'on s'immerge de la même manière que l'on s'immerge dans d'autres choses, mais il faut la prendre comme quelque chose qui présuppose un changement de pensée et de sensibilité, qui présuppose que l'humain se fait différent de ce qu'il était auparavant. On ne peut donc pas, lorsque par exemple un chapitre astronomique est présenté à partir de l'anthroposophie, prendre ce chapitre astronomique et le comparer à l'astronomie ordinaire et commencer à prouver et à réfuter dans un sens et dans l'autre. Cela n'a aucun sens, mais il faut être clair : le chapitre astronomique issu de l'anthroposophie n'est compréhensible que lorsqu'il y a eu un changement de pensée et de sensibilité. Si donc une réfutation d'un chapitre anthroposophique quelconque paraît aujourd'hui quelque part et qu'il y a ensuite une défense écrite avec les mêmes moyens que la réfutation, alors rien n'est fait, en fait vraiment rien, car on parle de part et d'autre avec la même manière de penser. Ce n'est pas du tout cela qui compte, mais il faut que l'anthroposophie soit portée par une vie nouvelle. Et c'est tout à fait nécessaire aujourd'hui.

Il est urgent, dans cette phase de la Société anthroposophique, de parler précisément de ces choses, car elles commencent à être mal comprises de la manière la plus profonde. Dans ce but, permettez-moi de faire aujourd'hui quelques rétrospectives sur la façon et la manière dont la Société anthroposophique est devenue. Voyez-vous, elle n'est pas devenue ce qu'elle cherchait, mais ce qui résultait des conditions de vie ; elle est devenue ce qu'elle était au début de notre siècle, dans une certaine relation lâche et extérieure avec la Société Théosophique. Cette Société Théosophique s'est toujours efforcée d'introduire dans le présent d'anciens principes d'initiation. Le destin a voulu que l'on parle d'abord d'anthroposophie au sein des cercles théosophiques. J'en ai souvent expliqué les raisons, et je ne veux pas les répéter aujourd'hui. Je les ai déjà évoquées dans le premier article que j'ai écrit dans la série "Le Goetheanum au cours de ses dix années" [dans GA 36].

Mais l'anthroposophie devait alors s'extraire, en tant qu'entité indépendante, de la conception moderne du spirituel qui, je dirais, penchait plutôt vers la théoso-

phie, vers la résurgence d'anciennes méthodes d'initiation. L'incompatibilité grotesque de ces anciennes méthodes d'initiation avec les exigences de la civilisation moderne s'est particulièrement manifestée lorsque, vers les années 1907, 1908, 1909, 1910, ce mouvement spirituel à caractère théosophique s'est attaqué au problème du Christ. Ce mouvement théosophique a alors produit l'absurdité d'un Christ Jésus incarné dans un enfant humain présent. Et toutes les autres absurdités que le mouvement théosophique a produites s'y sont rattachées. Dès le début, l'anthroposophie, contrairement à la théosophie, devait conduire à une conception correcte du mystère du Golgotha. C'est pourquoi, dans la première période de la vie anthroposophique, c'est l'explication des Évangiles qui a été privilégiée, l'introduction à une conception correcte du mystère du Golgotha. Et au moment où, par rapport au mystère du Golgotha, l'autre mouvement spirituel tombait dans les pires absurdités, le mouvement anthroposophique se rapprochait de plus en plus d'une véritable conception réelle du mystère du Golgotha et suivait son chemin avec cette conception du mystère du Golgotha, tandis que le mouvement théosophique ne pouvait plus lui être associé.

Ce fut la première phase de la quête anthroposophique. Il y avait une impulsion significative et cohérente pour relier de manière juste le mouvement anthroposophique au mystère du Golgotha. Et on peut dire qu'au moment où mes Mystères ont pu être écrits, cette phase est arrivée à une sorte de conclusion provisoire. Que le mouvement anthroposophique doive être lié à une compréhension correcte du mystère du Golgotha, c'était à l'époque une conviction générale parmi les anthroposophes. Et l'élan que le mouvement anthroposophique a eu à cette époque jusque vers 1908, 1909 et ainsi de suite, cet élan est venu du fait qu'une compréhension correcte du mystère du Golgotha a été conquise d'une manière spirituelle plus récente, que tout a été orienté de telle sorte que le mystère du Golgotha puisse se trouver au centre de la compréhension. C'est ce qui a donné son caractère à la Société anthroposophique de l'époque.

Mais les choses qui se trouvent dans la vie réelle extérieure traversent une histoire, et quelque chose qui doit être plein de vie intérieure, comme la Société anthroposophique, traverse une histoire plus rapidement que les autres.

Une phase importante, par exemple dans le mouvement anthroposophique, alors que l'anthroposophie était déjà complètement autonome par rapport à la théosophie, a été celle où j'ai tenu à Prague le cycle de conférences sur la "physiologie occulte" et où de plus en plus, je dirais, la connaissance du monde a pu être conquise par le savoir anthroposophique. On a ainsi pu montrer au monde : Cette anthroposophie n'est pas quelque chose qui flotte mystiquement dans les nuages, mais elle s'empare réellement de la conscience moderne. Elle compte sur l'émergence du développement de l'âme de conscience. Elle s'aventure dans des domaines dont la compréhension n'est possible qu'avec la spiritualité, mais qui sont les domaines de l'environnement mondial humain.

Et c'est ainsi qu'après que le mystère du Golgotha ait été en quelque sorte, je dirais, consolidé au sein du mouvement anthroposophique, un mouvement scientifique qui n'était possible qu'en prenant le mystère du Golgotha totalement au sé-

rieux a fait ses premiers pas.

C'était difficile à retenir à l'époque où tout allait mal en Europe, quand la guerre mondiale a éclaté. Nous étions dans la deuxième phase du mouvement anthroposophique. Nous avions en quelque sorte dépassé le moment où nous avions témoigné de notre volonté d'être fermement liés au mystère du Golgotha. Nous venions d'entreprendre l'extension de l'impulsion anthroposophique dans les différents domaines de la civilisation mondiale. Et maintenant vint l'époque où, en Europe, les humains furent séparés les uns des autres dans une si grande mesure, l'époque où la méfiance et la haine prirent le dessus. Un temps est venu où tout ce qui ne doit pas vivre au sein d'une communauté anthroposophique, si elle doit développer sa juste impulsion de vie, a vécu. Et, d'une certaine manière, on a vraiment réussi à faire perdurer la Société anthroposophique malgré les difficultés qui existaient alors.

Considérons les difficultés qui existaient. Une grande difficulté résidait dans le fait que la fondation originelle de l'anthroposophie était partie de l'Europe centrale allemande, que nous avions ici notre Goetheanum dans une région neutre, et que, je dirais, toute collaboration entre des personnes appartenant aux régions européennes les plus diverses était considérée de nombreux côtés avec une énorme méfiance. À l'époque, toute action d'échange, tout voyage d'un bout à l'autre de l'Europe représentait une énorme difficulté. Mais les difficultés ont été surmontées à l'époque parce qu'elles ont été traitées - mes chers amis, il faut le dire - parce qu'elles ont été traitées dans l'esprit anthroposophique. Je sais que plus d'un membre du mouvement anthroposophique a critiqué certaines choses, les a même mal acceptées, parce qu'on ne voyait pas toujours tout de suite ce qu'il fallait entreprendre face aux jugements qui divisaient le monde, afin d'assurer la cohésion telle qu'elle ne peut exister que dans l'esprit anthroposophique ! Et c'est ainsi que nous avons pu guider le mouvement anthroposophique au-delà des difficultés qui se sont présentées pendant la période de crise européenne, que nous avons pu le maintenir pur d'une certaine manière. Les humains qui étaient prédisposées à la méfiance à cette époque ont souvent pu être amenées à faire confiance, à se dire, en tant que personnes extérieures, que l'anthroposophie, on peut la considérer comme on veut, mais que ce n'est pas quelque chose dont on doit se méfier, même si elle collabore avec les nations les plus diverses.

Jusqu'au temps de la guerre - même si certains l'ont mal compris, même si certains se sont associés à ce qui commençait alors à diviser les humains en Europe, et même s'ils ont critiqué certaines choses à partir d'une certaine fureur nationale -, elle a pu être un instrument de paix, ce qui a été fait à partir de l'esprit de l'anthroposophie -, le navire anthroposophique a pu, si je puis dire, être dirigé à travers les grandes difficultés qui existaient, et le travail a pu être poursuivi successivement au Goetheanum.

On pourrait dire que cette deuxième phase, dans laquelle l'anthroposophie n'était plus un embryon, comme elle l'était jusqu'en 1908 ou 1909, cette deuxième phase a duré jusqu'en 1915, 1916. Bien sûr, ses répercussions sont restées nombreuses.

Mais ensuite commença une période où l'enfant devait naturellement devenir ma-

ture : la troisième phase du mouvement anthroposophique, qui commença vers 1916. Oui, mes chers amis, qu'est-ce que c'est que cette époque ? C'est l'époque où toutes sortes de personnalités du mouvement anthroposophique, qui s'était considérablement agrandi jusqu'alors, ont eu des idées, des idées qui se sont ensuite développées de manière particulièrement forte dans l'après-guerre.

C'est déjà dans la nature d'un tel mouvement que les différentes personnalités qui le composent doivent recevoir des idées, car un tel mouvement doit devenir mûr en lui-même. S'il s'élargit, des personnalités dirigeantes doivent progressivement émerger en son sein. Et il était alors juste que des personnalités individuelles reçoivent de telles idées. Mais ce qui était nécessaire, c'était que ces personnalités s'en tiennent à ces idées avec une volonté de fer, que ces idées ne soient pas simplement lancées, deviennent programmatiques et soient ensuite abandonnées, mais que ces personnalités s'en tiennent à ces idées avec une volonté de fer.

Les idées qui ont voulu se réaliser jusqu'à aujourd'hui ont toutes été bonnes. Ce qui n'a pas été bon et qui doit être changé, c'est le comportement des personnalités à cet égard : Il s'agit justement de gagner en persévérance dans la poursuite des idées. Un nouvel élément est nécessairement apparu.

Prenons la première phase du mouvement anthroposophique. Lorsque l'anthroposophie était encore un embryon, les gens pouvaient s'approcher de l'anthroposophie et n'avaient qu'à l'accueillir. Dans la première phase, il ne s'agissait que d'accueillir, de s'associer au mouvement, d'accueillir ce qui était proposé.

Dans la deuxième phase, il était nécessaire que l'accueil se mêle un peu à une compréhension ; que, par exemple, des gens du monde viennent, qui connaissaient vraiment ce monde extérieur, qui le connaissaient en tant que scientifiques, qui le connaissaient en tant que praticiens ; qui pouvaient donc acquérir un jugement selon lequel ce qui leur était apporté par l'anthroposophie avait aussi une valeur pour la science et la pratique de la vie. Mais on n'avait pas encore besoin d'être soi-même actif, il suffisait d'accueillir l'anthroposophie avec un jugement sain sur le monde extérieur. Dans la première phase de l'anthroposophie, il suffisait d'être un homme au cœur chaud et au bon sens, et on pouvait dire oui à l'anthroposophie. Certes, cela doit exister à travers toutes les phases du mouvement anthroposophique, que de telles personnes au cœur chaud et au bon sens accueillent l'anthroposophie. Mais il faut aussi qu'il y ait toujours quelques personnes qui connaissent l'autre monde en profondeur et qui, du point de vue de l'autre monde, puissent juger, précisément de manière scientifique ou en tant que praticien, ce qui est apporté sur terre par l'anthroposophie depuis les mondes spirituels.

Maintenant, quand la troisième phase est arrivée, on avait besoin d'humains actifs, d'humains qui travaillaient avec leur volonté, mais avec une volonté persévérante, sur les choses qui naissaient en eux comme des idées. Tout comme on ne peut pas se faire d'illusion sur le fait qu'un enfant qui a atteint l'âge de 16 ans en a encore 12, on ne pouvait pas non plus se faire d'illusion sur le fait que la Société anthroposophique pouvait encore être en 1919 ce qu'elle était en 1907. Il était dans la nature des choses que chaque volonté soit satisfaite. Mais il a aussi tou-

jours été souligné qu'un tel vouloir n'a sa juste justification que si l'on s'y tient, si l'on s'y tient avec une volonté persévérante. Or, cela a souvent fait défaut. Je ne dis pas cela comme une critique, mais comme une indication de ce qui doit venir. Mais j'ai souvent attiré l'attention sur ce qui doit venir dans certains cas. Il n'y a qu'un seul cas où mon attention a été satisfaite par les dirigeants ! C'était lorsque j'ai remarqué qu'il était nécessaire d'intervenir dans un certain domaine, et que notre ami Leinhas s'est alors chargé de cette intervention. Ce n'est que dans ce cas que l'on a tenu compte, ces derniers temps, de ce que j'ai décrit à maintes reprises comme une nécessité dans un domaine ou dans un autre - je dis maintenant expressément : comme une nécessité de la troisième phase du mouvement anthroposophique. Car au fond, je n'avais pas besoin de m'engager particulièrement pour ce qui était les impulsions de la première phase et de la deuxième phase. Elles se poursuivaient. On pouvait tranquillement les laisser au karma spirituel. Il en était autrement de ce qui, grâce aux idées de certaines personnalités, s'était formé comme un bien en soi, mais qui ne pouvait continuer à être bon que si la volonté persévérante des différentes personnalités intervenait vraiment dans les choses. Mais elles ne doivent pas se dérouler comme elles l'ont souvent fait ces derniers temps.

Je veux souligner un exemple. Supposons que parmi les nombreuses choses qui sont nées d'idées, il y ait eu ce que l'on appelle l'Union des universités/la Fédération universitaire. Oui, mes chers amis, cette Fédération universitaire devait soit renfermer une volonté sérieuse qui ne s'est jamais démentie, soit être un enfant mort-né. C'est quelque chose que j'ai déjà dit expressément lors de sa fondation.

Quel est l'intérêt d'une telle déclaration, mes chers amis ? C'est seulement pour attirer l'attention des gens : Vous devez savoir que si vous vous relâchez dans votre volonté, tout ira de travers. Qu'est devenue l'Union des universités ? En Allemagne, elle est devenue quelque chose qui n'irrite que les représentants de l'ancien, qui en font des ennemis, parce qu'il n'y avait justement pas de volonté énergique derrière. En Suisse, l'Union des universités n'a jamais vraiment vu le jour ; c'est pourquoi il n'a pas été possible d'insuffler un vouloir pénétrant tel que celui qui a donné son caractère aux premières manifestations au sein de notre défunt Goetheanum : les conférences universitaires. Comme il n'y a pas de force de frappe derrière elles, elles sont restées au fond tout à fait inefficaces. Mais elles ont fait des ennemis. Et c'est en cela qu'a consisté une grande partie de la troisième phase de notre mouvement anthroposophique : en suscitant des inimitiés, des oppositions qui ne sont pas nécessaires lorsqu'il y a une volonté énergique derrière la chose. Bien sûr, il y a des inimitiés, mais elles sont inefficaces si elles ne sont pas justifiées d'une certaine manière. Et il faut toujours se dire que, même si les inimitiés sont nombreuses, elles ne doivent même pas avoir l'air d'être justifiées, aussi véhémentes soient-elles.

J'ai toujours attiré l'attention sur le fait qu'il en était ainsi, y compris ici, mais voyons ce qu'il en est advenu. Il n'est pas vrai qu'il est naturel que la jeunesse s'approche du mouvement qui naît de la germination de l'évolution de l'âme de conscience. Il faut se réjouir que la jeunesse s'approche. Mais quelle est aujourd'hui la position de la jeunesse par rapport à ce qu'est la Société anthroposo-

phique ? La jeunesse a aujourd'hui une telle attitude qu'elle dit : on ne peut pas prendre cela au sérieux. - Je ne veux pas discuter maintenant de la question de savoir si ce jugement est justifié ou non, mais il est là, et il faut compter avec les faits dans la vie.

Je voudrais vous donner un seul témoignage extérieur et réel de cette réalité. Il y a quelque temps, un cercle de jeunes gens s'est réuni à Stuttgart pour s'engager vraiment de tout cœur dans le mouvement anthroposophique. Les gens avaient le meilleur sens du devoir envers le mouvement anthroposophique. J'étais occupé ici, je ne pouvais pas être présent le premier jour après que les gens se soient réunis à Stuttgart, et c'est pourquoi j'ai exprimé à l'un des membres du Comité central le souhait qu'il me représente d'abord le premier soir par une conférence. Il y est allé et leur a fait la proposition. Ils m'ont dit : "Merci beaucoup, nous ne voulons avoir aucun exposé de vous".

Eh bien, mes chers amis, vous pouvez dire : c'était grossier. - Je veux bien que vous disiez cela, mais ce n'est pas valable si vous dites cela. Le fait est que les gens étaient convaincus dès le départ : Il n'y a pas de compréhension possible ; il ne nous dit pas quelque chose qui touche nos cœurs. - Et j'ai trouvé à Stuttgart la situation suivante : la jeunesse était rassemblée et la direction anthroposophique précédente n'avait aucun contact avec elle. Les gens étaient complètement livrés à eux-mêmes, et c'est vraiment avec un cœur chaleureux qu'ils s'approchaient du mouvement anthroposophique.

Une telle manière de se comporter avec les autres était tout à fait possible dans la première et la deuxième phase du mouvement anthroposophique ; dans la troisième phase, ce n'était plus possible, parce que dans la troisième phase, cela commençait à dépendre de l'individu dans le mouvement anthroposophique. Et comme je l'ai dit, tout cela n'est pas dit pour raccommoder le témoin de quelqu'un, tout cela n'est pas dit pour former une critique ; tout cela est dit parce que cela m'a causé une souffrance infinie, parce que j'ai vu que les personnalités qui voulaient prendre le gouvernail ici ou là dans la Société anthroposophique ne voulaient pas tout à fait agir selon l'esprit anthroposophique. Et je l'ai toujours assuré, c'est une souffrance indicible que j'ai dû endurer du fait que l'on pouvait constater : Cette troisième phase du mouvement anthroposophique ne veut pas avancer comme elle le devrait, parce qu'il y a trop de pures idées et qu'il manque la volonté énergique qui les sous-tend.

Il y a un certain lien avec le destin qui fait que, lorsque le grand malheur nous a frappés ici avec le Goetheanum, il est devenu particulièrement évident que le dommage de l'anthroposophie réside en fait dans le fait de ne pas agir, de ne pas vouloir attaquer. Et c'est ainsi que nous avons été entraînés dans les conflits qui existent aujourd'hui au sein de la Société anthroposophique, et qui ne devraient mener à rien d'autre qu'à une guérison d'autant plus puissante. Mais pour cela, il faut d'abord reconnaître honnêtement ce qui est nécessaire. Pour cela, il est avant tout nécessaire de ne pas se faire d'illusions sur les faits qui ont peu à peu conduit à une sorte d'impasse. Ce serait une illusion si nous voyions le dommage dans

autre chose que dans le fait que certaines personnalités ne se tiennent pas à la barre. Mais aujourd'hui, la Société anthroposophique ne supporte plus les illusions. Elle ne supporte pas non plus qu'une simple critique stérile soit exercée à l'encontre du passé, mais elle ne supporte que l'indication effective de ce qui est nécessaire. Et c'est reconnaître que le désir n'est pas une volonté, que l'on ne peut pas dire que j'ai la meilleure volonté, si cette meilleure volonté s'avère dans trois semaines ne pas être une volonté du tout, mais que l'on s'est alors assis sur sa chaise et que l'on a été ce que l'on est sur cette chaise, mais que l'on n'a eu que la bonne volonté passive. Mais la bonne volonté passive est une contradictio in adjecto. La volonté n'est une bonne volonté que si elle est active. Le mouvement anthroposophique, dans sa troisième phase, ne supporte pas que l'on prenne des résolutions : Nous nous mettons à disposition. C'est la pire des méconnaissances quand on prend de telles résolutions, la pire des méconnaissances des véritables tâches.

Ce dont il s'agit, c'est de l'intervention de chacun à la place qui est la sienne, et de ne pas s'arrêter au désir, mais de développer la volonté. Il pourrait sembler, mes chers amis, que je veuille aujourd'hui brosser un tableau morose de ce qui se trouve au sein du mouvement anthroposophique. Je ne le veux pas. Mais d'un autre côté, je ne dois justement pas éveiller d'illusions, ou plutôt ne pas contribuer à éveiller des illusions. Car il s'agit d'avancer seulement si nous saisissons une conscience telle qu'elle a été caractérisée.

Mais voyez, mes chers amis, je dis seulement que la deuxième phase du mouvement anthroposophique a apporté la nécessité de s'étendre au-delà du monde extérieur. J'ai également dit que ceux qui avaient appris du monde dans la science ou la pratique devaient s'approcher pour porter un jugement. - Au cours de la troisième phase, de nombreuses personnalités ont estimé qu'il fallait agir : Oui, maintenant nous devons faire quelque chose, maintenant nous devons commencer à faire quelque chose ! - Ils ont aussi pris des résolutions. Mais l'activité n'y réside pas.

Dans la troisième phase, nous avons - enfin, je ne veux pas dire combien - des chercheurs dans les domaines scientifiques les plus divers parmi nous. Je ne veux même pas dire combien ! Si je vous faisais le compte, vous feriez les gros yeux. Ces chercheurs sont, selon eux, animés de la meilleure volonté. À mon avis, ils sont extrêmement compétents. Ici aussi, je suis d'avis que les capacités ne manquent pas. Au contraire, ces dernières années, nous avons même, par une merveilleuse sélection, réuni les personnes les plus compétentes, ici et à Stuttgart. L'excuse du manque de capacités n'est pas valable ; c'est la volonté qui fait défaut. Et dès que l'on parle de cette volonté, les choses les plus étranges se produisent.

Nous avons vu, lors du cours de science de la nature ici, qu'une conférence avait été annoncée par l'un de nos chercheurs. Il n'est pas venu ! Comme par hasard, il est venu quelques heures plus tard. Oui, mes chers amis, s'il n'y a pas le sentiment de l'obligation au sein de la Société anthroposophique, cela ne va pas. Et si l'on veut toucher les choses, elles nous glissent curieusement des mains ; elles nous glissent vraiment des mains. Car je voulais justement, par exemple, aborder ce

"problème", dirais-je, qu'est devenu pour moi le fait qu'un de nos chercheurs s'absente simplement, qu'il sèche sa conférence - je voulais l'aborder comme il se doit, et je me suis entendu répondre qu'il ne savait même pas vraiment comment il était arrivé au programme de Dornach ! - Oui, mes chers amis, lorsque les problèmes vous glissent ainsi des mains, c'est qu'il n'y a vraiment pas de volonté énergique et cohérente.

Or, c'est ce dont nous avons tout de suite besoin. Nous n'avons pas besoin que toutes sortes de désirs et toutes sortes de ce que l'on appelle souvent la bonne volonté s'effondrent, mais nous avons besoin d'un vouloir fidèle au devoir. Toutes les choses peuvent prospérer si les humains les prennent en main de la bonne manière. Car ce qui ne porte pas en soi la possibilité de sa prospérité n'est pas entrepris, même au sein du mouvement anthroposophique. Mais nous avons besoin de la volonté, de la volonté vraiment bonne, c'est-à-dire forte, des personnalités qui y participent. Nous ne supportons pas les chaises curules, mais nous avons besoin de personnalités actives.

Mes chers amis, ce n'est pas moi qui ai provoqué la situation dans laquelle je dois m'exprimer, mais ce sont les personnalités elles-mêmes qui se sont mises à disposition pour faire tout ce qui est possible. Cela est venu d'ailleurs. C'est pourquoi il s'agit aujourd'hui d'aiguiser les responsabilités dans une large mesure, de les cultiver et de les exiger.

C'est ce que je voulais vous dire, car nous n'avons pas encore terminé nos voyages actuels à Stuttgart. Je dois y retourner demain. La prochaine conférence aura lieu vendredi prochain. Cet après-midi, une représentation d'eurythmie aura lieu ici à 17 heures. Je vous prie encore une fois de ne pas hésiter à faire le deuxième trajet ; les préparatifs du voyage ont rendu nécessaire que cette conférence ne suive pas la représentation d'eurythmie, mais qu'elle soit justement donnée le matin.

TROIS RAPPORTS À DORNACH SUR L'ÉTAT DES NÉGOCIATIONS DE STUTTGART*.

Dornach, vendredi 9 février 1923
Conclusion de la conférence du soir

Demain, mes chers amis, je poursuivrai ces réflexions. Aujourd'hui, je voudrais tout d'abord, pour terminer, vous dire quelques mots de communication sur l'état des négociations à Stuttgart. Ces négociations sont en effet liées à ce que vous avez pu remarquer comme une sorte de crise au sein de la Société anthroposophique.

C'est maintenant le moment où la Société anthroposophique, dans ses personnalités dirigeantes, doit décider si elle a une viabilité ou non. Vous avez entendu ici différentes choses sur les conditions de vie de la Société anthroposophique. Aujourd'hui, je voudrais seulement dire ceci en quelques mots : ce mouvement anthroposophique est parti d'Europe centrale. Mais il suscite l'intérêt des cercles internationaux les plus larges. Et l'anthroposophie elle-même s'est développée à travers les trois phases dont je vous ai parlé ici la dernière fois. La Société anthro-

posophique n'a pas entièrement suivi ce développement de l'anthroposophie, et aujourd'hui il y a un abîme entre ce qui agit dans la Société anthroposophique et ce qui vit dans l'anthroposophie déjà accessible aujourd'hui. Cet abîme doit être comblé. Et puisque le mouvement anthroposophique est parti de l'Europe centrale - c'est un fait -, c'est d'abord en Europe centrale que les conditions doivent être réglées. Ensuite, lorsqu'elles seront ordonnées en Europe centrale, il faudra immédiatement penser à l'organisation des sociétés anthroposophiques internationales, qui auront alors leur centre ici ou ailleurs. Mais il faut d'abord sortir de l'indétermination dans laquelle se trouve aujourd'hui la Société anthroposophique, là où cette société a pris son point de départ. C'est pour cette raison qu'il a fallu travailler d'abord à Stuttgart à la consolidation de la Société anthroposophique.

* Pour les négociations elles-mêmes, voir la partie III, pages 201 et suivantes.

Les négociations ont été extrêmement difficiles. C'est pour les raisons que j'ai évoquées ici le 6 janvier que cette crise s'est produite, et l'affaire se présente ainsi - je tiens à le rappeler ici : C'est le 10 décembre que j'ai donné une sorte de mandat à l'un des membres du comité central, Monsieur Uehli. J'ai dit alors : il y a longtemps que l'on remarque que la Société anthroposophique a besoin d'une consolidation, et je ne peux me promettre quelque chose que si le Comité central de Stuttgart, complété par des personnalités faisant autorité à Stuttgart, me fait part la prochaine fois, lors de ma présence à Stuttgart, de ses propositions sur la manière dont il voudrait commencer par la consolidation ; sinon, si le Comité central ne parvient pas à des idées sur la consolidation, je devrais m'adresser moi-même à chaque membre individuel. Cette alternative est la seule possible. -

Vous voyez aussi, mes chers amis, que la situation est telle que ce qui a été présenté comme une nécessité pour la consolidation de la société a été dit le 10 décembre ; cela n'a donc encore rien à voir avec l'accident de l'incendie. Après l'incendie, après cette terrible catastrophe qui a brisé nos cœurs, il faut cependant dire que si une reconstruction doit avoir lieu, une Société anthroposophique forte est nécessaire, car sans elle, une reconstruction ne serait pas possible.

Il faut donc simplement qu'il y ait une consolidation, une consolidation interne, une volonté claire de la Société anthroposophique.

Cela a donné lieu à des négociations assez difficiles ces dernières semaines, d'abord à Stuttgart. J'ai dit : c'est là qu'elles doivent d'abord avoir lieu, ensuite elles pourront être sur le plan international. Eh bien, je devrais vous raconter un livre, un gros livre, si je voulais vous raconter tout ce qui a été négocié ces dernières semaines. Mais en fait, cela n'a donné aucun résultat jusqu'à hier. Et avant-hier, j'ai fait la proposition qu'après que les choses soient devenues ainsi, une sorte de comité devrait s'occuper de rédiger une circulaire dans laquelle les grandes questions qui touchent aujourd'hui la Société et le Mouvement anthroposophiques seraient vraiment présentées aux membres ; que dans une telle circulaire, on demanderait de convoquer à Stuttgart une assemblée des délégués, d'abord pour les branches allemandes et autrichiennes, afin de pouvoir travailler à cette consolidation [voir p. 268].

Ce comité, dont l'efficacité n'est d'abord prévue que jusqu'à l'assemblée des délé-

gués qui doit avoir lieu fin février, les 25, 26 et 27 février, est un comité provisoire. Jusqu'à cette assemblée des délégués, il doit avoir la position dirigeante dans la Société anthroposophique d'Europe centrale. Dans ce comité se trouvent le Dr Unger, représentant de l'ancien Comité central, et M. Leinhas, représentant du "Kommenden Tag" ; puis des personnalités de Stuttgart, tout à fait en fonction des circonstances : le Dr Rittelmeyer, M. von Grone, M. Wolfgang Wachsmuth, le Dr Palmer, le Dr Kolisko ; parmi d'autres encore, M. Werbeck de Hambourg et, pour la "Philosophisch-Anthroposophischer Verlag", Mlle Mücke. C'est donc à ce comité que sont confiés les travaux préparatoires à la consolidation. Tout d'abord, après que tout le reste soit resté sans résultat, un projet d'appel à l'Assemblée des délégués a été élaboré hier, qui va maintenant être achevé et sera envoyé au début de la semaine prochaine, dans lequel doivent vraiment figurer les questions vitales actuelles de la Société anthroposophique. C'est donc ce que je dois encore annoncer en premier lieu.

En effet, ce qui a été négocié là a été accompagné d'une insatisfaction dans les cercles les plus larges. Après que nous ayons terminé hier les négociations sur le projet d'appel - à 12h2 je crois - il m'a été possible de m'entretenir avec les membres de notre mouvement de jeunesse académique, qui sont particulièrement inquiets, de sorte que j'espère qu'au cours des jours où je suis ici à Dornach, la jeunesse négociera avec la vieillesse de manière appropriée. Je l'ai exprimé avant-hier en disant : j'espère qu'à présent, en tenant compte du nouveau comité, les jeunes seront acceptés parmi les vieux par les vieux parmi les jeunes.

Il devait déjà y avoir quelque chose de ce genre, car on exige partout un nouvel élément de vie frais. Cela doit venir. La jeunesse frappe aux portes. Elle y a pleinement droit ; elle doit être comprise. Mais la vieillesse ne peut pas être sciée, elle doit agir ; c'est d'elle qu'est venu le fondement de la Société anthroposophique. Il faut trouver le plus rapidement possible un mode qui conduise à une Société anthroposophique forte, sinon nous ne pourrons pas continuer à travailler.

C'est ce que je voulais encore vous communiquer aujourd'hui pour que vous soyez informés de ces choses. L'ancien Comité central a cessé d'exister et c'est ce comité qui gère les affaires jusqu'à fin février.

Dornach, vendredi 16 février 1923
Conclusion de la conférence du soir sur le "problème du tailleur" de la Société anthroposophique

Demain, j'aborderai le sujet sous un autre angle, celui de la manière dont doit être poursuivi le développement de ce que Nietzsche a rencontré, afin que la moralité puisse être comprise de la bonne manière dans la vie humaine et être mise en accord avec la connaissance de notre temps. Ce sont justement de telles questions que doivent se poser les membres de la Société anthroposophique. Que l'on ait un sens et une compréhension pour de telles questions, cela fait partie de la Société anthroposophique. Et celle-ci est actuellement en train de réfléchir sur elle-même.

* Voir à ce sujet la conférence de Stuttgart, 23 janvier 1923, dans GA 257.

Fin février, je veux encore ajouter qu'une assemblée de délégués aura lieu à Stutt-

gart - si les conditions de circulation le permettent encore -, au cours de laquelle on discutera tout d'abord du sort de la Société anthroposophique allemande, afin que les conditions de vie de la Société anthroposophique puissent ensuite être discutées dans un cercle plus large. Ces choses doivent être prises très au sérieux aujourd'hui. Car c'est justement lors de ma présence à Stuttgart que j'ai ressenti à quel point ceux qui veulent faire quelque chose au sein de la Société anthroposophique doivent avant tout tenir compte du fait que l'anthroposophie est devenue, au cours des trois stades que je vous ai décrits ici récemment, quelque chose qui a dépassé ce que la Société anthroposophique veut souvent rester.

Dans les premiers stades de l'évolution de la société anthroposophique, on ne s'est pas préoccupé de savoir comment, plus tard, sous l'influence d'un Goetheanum et d'autres choses, les humains des environs les plus éloignés prendraient part à l'anthroposophie, dans le sens de l'opposition et dans le sens de l'adhésion. La société doit grandir avec la croissance de l'anthroposophie. Et c'est ainsi que le prochain problème qui doit occuper les esprits de la Société anthroposophique à Stuttgart fin février - pardonnez-moi, mes chers amis, de l'exprimer d'une manière imagée - est un problème de tailleur. C'est en effet le problème soulevé par le fait que l'anthroposophie est aujourd'hui quelque chose en face duquel la Société anthroposophique représente des vêtements dont l'anthroposophie est sortie. Les manches du costume ne descendent pas jusqu'aux mains, ni même jusqu'aux coudes, sans parler des vêtements de jambes. Maintenant, il faut vraiment résoudre le problème des tailleurs en faisant appel à tout son esprit : Comment faire de la Société anthroposophique de l'anthroposophie les vêtements adéquats ? Ce sera le grand problème de Stuttgart fin février. Et c'est ce à quoi il est fait allusion dans une certaine mesure dans l'appel qui a été envoyé maintenant.

Ce qui m'a fortement contrarié, c'est notamment le fait qu'il n'y a pas assez de ce que j'ai indiqué à la fin de mon dernier exposé ici la semaine dernière. J'ai dit : certes, chaque individu ne peut pas devenir médecin au sens anthroposophique, mais il peut y avoir une compréhension pour ce qui, à partir de l'anthroposophie, se produit dans la médecine de manière fécondante dans la plus large mesure possible, il peut y avoir une compréhension, il peut y avoir un intérêt. Cet intérêt doit exister dans le cercle le plus large des membres de la Société anthroposophique pour tout ce qui se passe au sein de l'anthroposophie. Alors, on réussira aussi à résoudre le problème de tailleur. Mais il doit être résolu, sinon il faut envisager d'autres moyens, car les adversaires sont pleins d'intérêt et extraordinairement attentifs à tout, et leurs méthodes consistent notamment à être de bons propagateurs de la vision anthroposophique du monde. Oh, si les membres de la Société anthroposophique étaient d'aussi bons propagateurs de la vision du monde anthroposophique que les adversaires, tout irait très bien !

Les opposants arrachent toutes sortes de choses aux écrits, les interprètent de la manière la plus absurde possible et les diffusent avec un intérêt frénétique. L'anthroposophie est donc très connue - mais sous forme de caricature - de la part des opposants. En revanche, il n'y a pas eu jusqu'à présent d'équivalent en ce qui concerne la véritable forme de l'anthroposophie. C'est déjà le cas. Mais c'est ce qui est devenu une crise et qui doit absolument être résolu. Pour l'avenir immédiat,

nous avons besoin d'une Société anthroposophique forte et non d'une Société faible.

Je vous ai cité l'autre jour les noms du comité provisoire qui dirigera provisoirement les affaires en Allemagne jusqu'à la tenue de l'assemblée des délégués. La dernière fois que nous étions à Stuttgart, quelques personnalités se sont déclarées prêtes à faire entendre leur voix lors de l'assemblée des délégués et ont ainsi éveillé l'espoir, chez ceux qui ont la Société anthroposophique à cœur, que la force portante de l'anthroposophie soit présentée au monde de manière vraiment pressante dans les directions les plus diverses. Mais il faut déjà que les conférenciers qui se sont déclarés prêts rassemblent toutes leurs forces et éveillent en eux tout leur intérêt, afin qu'ils puissent remplir leur mission. Nous voulons voir !

Dornach, jeudi 22 février 1923

Conclusions de la conférence du soir sur le renouvellement des trois grands idéaux de l'humanité : art, science et religion

... Considérés ainsi, les trois grands idéaux de l'humanité revivifiés naissent devant l'âme de l'anthroposophe : l'idéal religieux, l'idéal artistique, l'idéal de connaissance. Grâce aux formes du Goetheanum, l'anthroposophe devrait se sentir enthousiaste à l'idée de vivre cette nouvelle formation des grands et nobles idéaux humains. Nous devons maintenant l'inscrire silencieusement dans nos âmes. Mais nous devons en tirer de l'enthousiasme. Et si nous nous enthousiasmons pour ce qui nous élève de cette manière vers le divin-spirituel à travers les trois idéaux, alors l'idéal terrestre le plus élevé deviendra pour nous. Quand il est dit dans l'Évangile : Aime ton prochain comme toi-même et Dieu par-dessus tout -, il faut dire d'un autre côté : Celui qui considère le divin-spirituel tel qu'il doit être considéré par l'humain moderne dans le sens des trois idéaux transposés dans le présent, apprend à aimer le divin-spirituel, car il sent qu'il ne peut pas être humain s'il ne se donne pas à ces trois idéaux avec tout l'amour possible. Mais alors, il se sent aussi uni à ceux qui peuvent envoyer cet amour vers le haut de la même manière. Il apprend à aimer le Divin-spirituel par-dessus tout -- et ensuite son prochain comme lui-même, par amour du Divin. Et la rancune n'apparaît pas.

Mais c'est ce qui peut unir les différents membres de la Société anthroposophique en un tout. C'est ce dont nous avons besoin dans le présent. Nous venons de vivre la phase de la Société anthroposophique qui a laissé l'anthroposophie se répandre dans les différentes branches de la vie : dans la pédagogie et la didactique, dans d'autres formes de vie pratique, dans l'art, etc. Nous avons besoin aujourd'hui d'un regroupement. Nous avons d'excellents enseignants Waldorf, d'excellents acteurs dans d'autres domaines. Nous avons besoin aujourd'hui que tous ceux qui donnent le meilleur d'eux-mêmes à leurs différents postes trouvent le chemin pour que les sources de la vie anthroposophique coulent à nouveau. C'est ce dont nous avons besoin aujourd'hui.

Et c'est parce que nous en avons besoin, parce que nous avons besoin que les personnalités anthroposophiques de premier plan témoignent de la conscience qu'une revitalisation de la Société anthroposophique est actuellement nécessaire,

que cette assemblée se réunira à Stuttgart dans les prochains jours, et que l'on doit, si l'on veut être honnête avec la Société anthroposophique, avoir les plus grands espoirs possibles pour ce qui se passera ces prochains jours à Stuttgart. Car ce n'est que lorsque les personnalités qui s'y exprimeront trouveront des accents pour ceci ou cela, qui résonneront d'un véritable enthousiasme actif pour les trois grands idéaux, qui sont en même temps des idéaux s'écoulant dans l'amour, que l'on pourra espérer que la force et le contenu des paroles qui y seront prononcées en seront la garantie que la société anthroposophique atteint son but. Car caqui vient là au jour, devra en tout cas alors venir au jours dans de plus larges cercles.

Pour moi-même il se donnera, ce que j'aurai à faire selon l'issue de cette conférence de Stuttgart. Je l'attends avec impatience. Je vous demande, dans la mesure où vous n'y allez peut-être pas, d'en être avec des pensées fortes. Car il s'agit de participer à un moment important, de s'engager activement sur un terrain sain pour les grands idéaux nécessaires à l'humanité d'aujourd'hui, ces grands idéaux dont nous parle non pas une écriture humaine arbitraire, mais l'écriture qui nous parle aussi clairement de toute l'évolution, du sens de toute l'évolution de l'humanité terrestre elle-même, que le soleil du jour parle à l'humain éveillé. Si nous voulons susciter ainsi l'enthousiasme dans nos âmes, l'enthousiasme se transformera en actes. Et nous avons besoin d'actions.

[25-28 février 1923 : Assemblée des délégués à Stuttgart. Voir page 359 et suivantes].

DISCOURS LORS D'UNE RÉUNION DE LA FÉDÉRATION POUR UNE LIBRE VIE DE L'ESPRIT

Stuttgart, jeudi 1er mars 1923

[Le jour suivant la réunion des délégués, Rudolf Steiner était encore à Stuttgart et participait à une séance du "Bund für Freies Geistesleben (Fédération pour une libre vie de l'esprit)". Le texte suivant de son intervention nous a été transmis par le Dr Karl Heyer, à qui "le Dr Carl Unger a remis en mars 1923 un document faisant remarquer qu'il s'agissait d'explications que Rudolf Steiner avait données (peu de temps auparavant) sur le Bund für Freies Geistesleben lors d'une réunion à Stuttgart, et que le Dr Unger les avait retranscrites librement. (Cette réunion devait être celle du 1er mars 1923)"].

Si la "Fedération pour une libre vie de l'esprit" doit recevoir des tâches, ce ne peut être qu'en tenant compte de la réalité. Déjà lors de la constitution*, j'ai attiré l'attention sur ce qui est important. Jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, cette union a existé et [elle] était composée de personnes qui, en tant qu'esprits libres, se distinguaient de la vie spirituelle philistine. La différence entre les anciens et les jeunes, telle qu'elle se dessine aujourd'hui, est superficielle. Autrefois, il existait une autorité naturelle issue de la quatrième culture post-atlantique, mais dès l'époque de Goethe, l'humain entrait dans la philistrosité dans son âge. Goethe lui-même, à son âge, était bien sûr toujours l'humain de génie, mais accessoirement aussi le gros conseiller secret au double menton. Nous sommes maintenant entrés dans l'ère de la liberté, cela s'exprime dans la jeunesse. Goethe décrit par exemple dans ses "Unterhaltungen deutscher Ausgewanderter" (Conversations d'émigrés allemands) une telle alliance, qui était instinctivement présente. Des personnes is-

sues des sphères les plus diverses s'y entretiennent sur un terrain neutre et totalement libre ; un spirite en fait également partie. De telles personnes se sont toujours distinguées des cercles intellectuels philistins, comme par exemple les théologiens, les juristes, les médecins et ce qui est issu de la quatrième faculté. Une telle alliance doit être développée de manière consciente. À l'époque du Congrès de Vienne [il s'agit du Congrès international du mouvement anthroposophique de juin 1922 à Vienne], une soi-disant alliance culturelle a été fondée par sept personnes, bien sûr de manière erronée, il y avait aussi un jésuite. Mais il s'agit d'une

* En juillet 1922, nous n'avons pas de procès-verbal.

affaire d'homme du monde. Dans le premier numéro de sa revue, cette union culturelle décrit l'idée de la triarticulation, certes de manière cachée, mais de manière tout à fait pertinente. Il y est question des industriels banaus d'un côté, des bolcheviks de l'autre. Entre les deux, il y a une certaine couche sociale qui se sait solidaire : des nobles déclassés qui ont de l'éducation, des gens qui ont par ailleurs de l'éducation, mais qui sont en marge du développement, ils vont se constituer au niveau international et se reconnaître partout. C'est sur une base aussi réelle que doit se fonder la "Fédération pour la vie spirituelle libre", mais en toute conscience. C'est là que les humains spirituels auront aussi droit de cité. Les gens sont certainement là. Je ne crois pas aux relations existantes. Les choses doivent se faire naturellement. Les conférences sont utiles si l'on peut exploiter le succès latent. On trouve les gens si on les laisse s'approcher de soi et si on ne les repousse pas. Il s'agit de personnes d'un type d'esprit particulier, de personnes qui ont en fait besoin d'accéder à un élément spirituel en dehors du moule dans lequel elles ont été placées par leur formation. Dans la société européenne en décomposition, on trouve ces humains partout. Ils ont besoin d'être en communauté sur le plan spirituel avec ceux qui aspirent à la même chose. C'est parmi eux que se forment les personnes intéressées par une école supérieure libre. C'est dans le domaine artistique que ce sera le plus facile. L'idée d'une université libre en Europe centrale pourrait susciter le plus grand intérêt en Amérique, notamment sur le plan financier, mais nous avons également besoin de professeurs, car nous ne pouvons pas toujours charger les mêmes personnes de tout.

MÉMORANDUM POUR LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE LIBRE POUR SON ORIENTATION

rédigé entre le 7 et le 11 mars 1923

[Lors d'un entretien entre Rudolf Steiner et le comité directeur de la Société pour la Jeunesse Anthroposophique créée lors de la réunion des délégués en février 1923, Rudolf Steiner a annoncé (d'après Ernst Lehrs, un représentant des jeunes, dans son livre de souvenirs "Gelebte Erwartung (Attente vécue)", p. 215 et suivantes) "que nous devions être une société indépendante avec notre propre admission de membres en utilisant les mêmes cartes de membres (insignifiantes par rapport aux certificats qu'il a créés plus tard) que l'ancienne société. Il indiqua en outre qu'il nous mettrait en possession d'un mémorandum pour la propre orientation de notre comité, dans lequel nous trouverions des informations fondamentales sur la structure interne de notre société et sur le soin de la vie en son sein. Cela se

produisit peu de temps après par la remise de son manuscrit à Maikowski[l - entre-temps, nous autres étions partis vers nos différents lieux de travail -, en lui communiquant que notre Société devait désormais s'appeler Société anthroposophique libre"].

1) En ce qui concerne la constitution extérieure de la Société anthroposophique libre, il faudrait travailler à ce que cette société corresponde au "projet de statuts [**]. Il est ainsi possible d'unir en une société des humains qui s'y sentent individuellement tout à fait libres, sans que la société soit continuellement menacée de dissolution. Celui qui comprend le "projet" de façon vivante dans le bon sens, doit trouver tout cela accompli dans celui-ci.

2) Il est tout d'abord nécessaire de regrouper toutes les personnalités qui sont déjà membres de la Société anthroposophique et dont le comité formé est d'avis qu'elles partaient des points de vue qui devaient, de manière justifiée, provoquer la séparation en deux groupes de l'ensemble de la Société. Un simple mécontentement à l'égard de l'ancienne direction ne peut pas suffire, mais seulement l'orientation positive vers un but anthroposophique dont on doit supposer qu'il ne peut pas être atteint par l'ancienne direction.

[*] D'après l'inscription dans le carnet de Rudolf Steiner le 11 mars.

[**] Il s'agit des statuts de l'ancienne Société anthroposophique en vigueur à l'époque, voir indications dessous.

3) C'est d'abord dans ce cercle ainsi formé de la Société anthroposophique libre que doivent être nommées des personnalités de confiance qui seront reconnues par le Comité. On ne devrait nommer comme personnalités de confiance que celles qui ont un intérêt à donner de l'anthroposophie à la civilisation actuelle. Aux personnalités déjà présentes dans la Société anthroposophique s'ajouteront alors celles qui seront admises. Mais c'est précisément chez ces dernières qu'il faut veiller à ce qu'elles aient fait du positif de l'anthroposophie l'orientation fondamentale de leur propre vie. On ne devrait pas nommer comme personnalités de confiance des personnes qui ont *seulement* un intérêt général pour la société, sans une intense influence anthroposophique, même si elles sont admises dans la Société avec l'idée qu'elles deviendront de véritables anthroposophes.

4) Pour l'admission elle-même, une adhésion à la vision anthroposophique du monde *devrait* être déterminante jusqu'à un certain point. Mais pour l'admission dans la Société anthroposophique libre générale, il faut d'abord faire preuve de largeur d'esprit. La rigueur ne devrait intervenir que lors de la formation des communautés plus restreintes.

5) La Société anthroposophique libre devrait devenir un instrument de diffusion de l'anthroposophie dans le monde. C'est d'elle que devraient sortir les conférences et autres activités de diffusion, c'est d'elle aussi que devraient être formés les instituts et autres.

6) Une autre est la Société anthroposophique libre générale, une autre les communautés de vie à former en son sein. Celles-ci - qu'elles soient exotériques ou ésotériques - devraient rassembler les personnes qui se sentent intérieurement unies et qui veulent vivre l'esprit en commun. A côté de telles communautés de vie, il est tout à fait possible que la vie en branche se développe dans le sens du "projet". Les branches seraient alors des groupes de la Société anthroposophique libre en géné-

ral. Mais il se pourrait bien que les membres de la Société anthroposophique libre entrent dans les branches de la Société anthroposophique et y fassent un travail commun avec les membres de cette dernière.

7) Le travail dans les communautés de vie sera celui qui s'achève à *l'intérieur* de celles-ci. Il est orienté vers le perfectionnement spirituel des unis. Ce qu'un membre d'une telle communauté de vie entreprend vers l'extérieur, il le fait en tant que représentant de la Société anthroposophique libre générale. Il va de soi qu'une telle communauté de vie peut alors atteindre une certaine efficacité extérieure ; mais il reste souhaitable que ses membres individuels se présentent alors comme des représentants de la Société anthroposophique libre générale. Cela ne doit naturellement pas justifier une gestion bureaucratique de l'activité d'une association, mais peut tout à fait être un fait de conscience libre des individus.

8. A partir de chacun des deux comités, celui de la Société anthroposophique et celui de la Société anthroposophique libre, il faudrait créer un comité de confiance. Ces deux comités seraient chargés de régler les affaires communes de la Société anthroposophique universelle.

9) *Toutes* les institutions de la Société anthroposophique universelle devraient être incluses dans le cercle d'intérêts de la Société anthroposophique *et* de la Société anthroposophique libre. Cela peut très bien se passer si l'on crée une administration centrale qui gère les affaires de l'ensemble de la Société sur mandat des deux comités (par l'intermédiaire de leurs comités de confiance). La division en deux groupes de la société ne devrait absolument pas conduire à ce qu'une institution anthroposophique - en particulier une institution qui existe déjà - soit considérée comme une affaire d'un seul groupe.

Des quotes-parts - à déterminer par les comités - des cotisations des membres devraient être versées à la caisse centrale, afin que les affaires de l'ensemble de la société puissent être financées en conséquence.

10) Il devrait *être compris* l'opinion selon laquelle les deux groupes ne se sont formés que sur la base du fait qu'il existe déjà parmi les membres deux sections bien distinctes, qui veulent certes toutes deux *la même* anthroposophie, mais qui veulent la *vivre* de manière différente. Si cela est bien compris, la séparation relative ne peut pas conduire à une division, mais à une harmonie qui ne serait pas possible sans séparation.

11) La Société anthroposophique libre ne devrait en aucune manière tenter de détruire les forces *historiques* de développement de la Société anthroposophique. Celui qui veut avoir la liberté pour lui-même devrait laisser la liberté de l'autre intacte. Le fait qu'il y ait des imperfections dans l'ancienne Société anthroposophique ne devrait pas conduire au commandement *de celle-ci*, mais à former une Société anthroposophique libre correspondant à l'opinion des personnalités qui font autorité, et qui évite ces imperfections.

12) Grâce à la séparation, toutes les conditions sont réunies pour que la jeunesse en particulier se sente bien dans la Société anthroposophique libre. Car les communautés de vie pourront être des groupes libres d'humains qui se comprennent ;

et cela pourra constituer la base pour que personne ne se sente limité dans sa liberté, même dans la Société anthroposophique libre générale.

Extrait d'une lettre de Rudolf Steiner à Marie Steiner

Dornach, le 15 mars 1923

... L'incendie du Goetheanum a récemment fait l'objet d'une longue négociation au parlement cantonal de Soleure en raison de l'assurance. L'anthrop.[osophie] a été violemment attaquée par le clergé ; mais il y avait aussi d'un autre côté des défenseurs qui se sont même engagés très courageusement pour le Goetheanum. - Mais je voudrais te faire part d'une partie du rapport : Affolter, conseiller d'Etat : "Une autre construction n'aurait pu être imposée que par un règlement de construction de Dornach. Récemment, le bruit a couru que les anthroposophes voulaient à nouveau construire, et on a de nouveau entendu des rumeurs selon lesquelles ils sous-traiteraient tous les travaux à l'étranger. Rien de tout cela n'est vrai. Mais toutes sortes de rumeurs sont répandues. Dans le Johannesbau, il n'y avait pas de coulisses, pas de rideaux, pas de construction de scène. Ils n'ont pas besoin de tout cela pour leurs mouvements d'eurythmie (hilarité, car Affolter essaie de démontrer ces mouvements avec les bras)".

Alors, que demander de plus : Eurythmie au Conseil cantonal de Soleure ! Et Walliser a dit : "Les trois quarts de la population de Dornach et du Schwarzbubenland sont du côté des anthroposophes". Et Ekkinger a dit : "Steiner et les autres anthroposophes se sont comportés de manière noble et correcte. Nous ne vivons plus à l'époque du bûcher des sorcières, nous avons la liberté d'esprit". Là, le rapport enregistre : (Bravos). - Dans l'ensemble, le débat a été très vif.

SUR LA CATASTROPHE DE L'INCENDIE DANS DES CONFÉRENCES PUBLIQUES DANS DES VILLES SUISSES EN AVRIL 1923

[L'incendie et la question de la reconstruction du Goetheanum ayant été relayés par la presse publique, Rudolf Steiner s'exprima publiquement le 5 avril à Berne, le 9 à Bâle, le 10 à Zurich, le 11 à Winterthur, le 12 à Saint-Gall sur le thème "Que voulait le Goetheanum et que doit faire l'anthroposophie ?". Il introduisit la conférence de Berne (non publiée à ce jour) par les mots suivants :]

Berne, le 5 avril 1923

Le terrible incendie de la nuit de décembre dernier a détruit une enveloppe extérieure de la quête anthroposophique. Cet événement, si douloureux pour beaucoup de ceux qui s'étaient attachés à ce bâtiment, le Goetheanum de Dornach, peut peut-être me donner l'occasion de rattacher aujourd'hui ces réflexions au Goetheanum de Dornach. J'ai eu l'occasion de faire de nombreuses réflexions de ce genre depuis ce lieu, et celle d'aujourd'hui ne doit être qu'une de ces réflexions, faite dans le même style que les autres, et il ne doit y avoir qu'un lien avec le Goetheanum. Ce Goetheanum a certainement eu beaucoup de personnes qui, ayant perçu le vouloir qui devait émaner de lui, le vénéraient et l'aimaient extraordinairement. Mais on peut dire que la grande majorité des visiteurs, des nombreux visi-

teurs qui se sont succédé au fil des ans, n'ont rien pu faire de particulier de ce Goetheanum.

Il y avait beaucoup d'humains que le nom même de Goetheanum agaçait. Et puis il y en avait beaucoup qui regardaient les formes de ce bâtiment du Goetheanum, composé de deux coupoles, et qui les trouvaient tout simplement étranges, qui les considéraient peut-être simplement comme l'expression d'une quête fantastique. Il y avait ensuite des humains qui, suite à l'une ou l'autre diffusion, croyaient que toutes sortes de hantises, peut-être spirites, étaient exercées dans ce Goetheanum, que le Goetheanum avait été construit pour représenter quelque mystique floue, peut-être même, comme certains l'exprimaient, pour servir la superstition la plus aveugle, et ainsi de suite.

Et pourtant, on pourrait presque s'étonner de la distance qui sépare ce que l'on croit actuellement de ceci ou de cela des faits réels, car ce Goetheanum n'a certainement pas servi à tout ce que je viens d'exprimer. Et s'il y a aujourd'hui des combattants de toutes ces tendances plus ou moins rétrogrades ou superstitieuses, ceux qui voulaient ce qui a été réellement voulu dans le sens de la construction du Goetheanum, ils font certainement partie de ces combattants.

Mais je ne veux pas parler aujourd'hui de l'aspect négatif, je veux parler de ce que le Goetheanum a voulu et de ce que l'anthroposophie, dont il devait être le lieu, doit en fait être pour l'humanité actuelle.

Le choix du nom Goetheanum au fil du temps répondait au fond au besoin du cœur d'un certain nombre d'admirateurs du Goetheanum et de l'anthroposophie. C'est d'abord le nom d'un des personnages de mes Drames-Mystères, Johannes Thomasius - non pas l'évangéliste Jean, mais le nom d'un des personnages de mes Drames-Mystères -, qui a été choisi pour ce bâtiment sur la colline de Dornach, et il a donc été appelé Johannesbau.

Cela a naturellement donné lieu à de nombreux malentendus, comme on peut facilement le comprendre, et j'ai donc dû répéter à maintes reprises que, pour moi, ce bâtiment de Dornach était un Goetheanum. Pourquoi ? Je peux dire que cela fait plus de 40 ans que je m'occupe de ce qui est fondé dans la connaissance, dans l'art, dans la vision du monde de Goethe. Et celui qui, avec un sens impartial, se plonge dans l'aspiration de Goethe à la connaissance, dans l'art de Goethe, dans l'aspiration de Goethe à la vision du monde, celui qui vit en eux, ne recevra pas seulement l'incitation à contempler extérieurement ce que Goethe a voulu, mais Goethe, si l'on s'engage vraiment avec lui et avec l'ensemble de son aspiration, agira comme une impulsion vivante. On peut imprégner l'âme de ce qu'il a voulu comme d'un sang vital spirituel. Et c'est de cette imprégnation de ce que je suis convaincu que Goethe a voulu, conformément à son époque, pour certaines parties de la vision humaine, c'est de cette expérience de ce que l'on pourrait appeler le goethéanisme, que naît l'anthroposophie.

Certes, celui qui prend la vision du monde de Goethe, la volonté artistique de Goethe et les considère de l'extérieur, ne sera pas en mesure d'extraire de Goethe, avec une quelconque logique ou, disons, avec un quelconque goût artistique ordinaire, ce qui se trouve dans l'anthroposophie. Mais il y a, je dirais, une logique de

la pensée - et il y a une logique de la vie. Celui qui fait sienne la logique de la vie peut s'immerger dans quelque chose comme ce que Goethe a révélé au monde, de sorte que cela devienne vivant en lui, que cela continue à croître et à se développer. Et c'est dans ce sens d'une logique vivante que je ressens comment l'anthroposophie émerge sans contradiction du goethéanisme, aussi peu qu'on l'admet aujourd'hui. Et parce que l'anthroposophie doit fondamentalement sa naissance à Goethe, c'était un besoin émotionnel évident d'appeler Goetheanum le lieu où l'anthroposophie, pour ainsi dire la descendante de la vision du monde de Goethe, a été cultivée.

Il ne s'agit pas du tout de prétendre représenter avec une quelconque perfection ce qu'est le goethéanisme, mais je voudrais plutôt dire que ce Goetheanum voulait être une sorte de lieu d'hommage pour ce que Goethe a donné au monde. Il ne devait en aucun cas servir à la renommée, à la représentation de l'esprit de Goethe, mais plutôt à l'expression de la gratitude pour ce qui a été reçu des aspirations mondiales de Goethe. Et celui qui ressent cette attribution de nom dans le sens de l'expression d'un sentiment de gratitude ne sera probablement plus irrité par le nom.

Mais si je dois aller plus loin, Mesdames et Messieurs, et vous montrer ce que le Goetheanum a voulu, je dois poursuivre aujourd'hui les réflexions que j'ai eu l'occasion de faire à plusieurs reprises dans cette salle et vous dire ce que doit être l'anthroposophie.

L'anthroposophie doit cependant trouver la réponse, dans la mesure où l'humain peut la trouver, aux questions les plus élevées de l'existence humaine, aux questions qui sont liées à la détermination de l'humain et à la dignité humaine au sens le plus élevé du terme. Si l'humain ne s'étourdit pas sur sa vie psychique proprement dite, alors la question de l'éternité de l'âme surgit toujours et à nouveau, alors la question surgit : L'âme humaine est-elle un être libre ou non ? Puis surgit la question : Dans quelle mesure l'âme humaine repose-t-elle et l'âme humaine agit-elle dans ce que l'on peut appeler un ordre mondial divin ?

Sur ces questions, que l'on appelle souvent les questions ultimes de l'existence, notre science actuelle, qui a accompli des choses indiciblement grandioses dans les domaines extérieurs de la vie, est devenue assez pusillanime ; car cette science extérieure ne veut même reconnaître comme science réelle, véritable, que ce qui peut être vu par les sens, ce qui peut être combiné par l'activité intellectuelle humaine à partir des perceptions sensorielles, et elle rejette ce qui va au-delà des sens. Mais elle rejette aussi toute réponse aux questions plus profondes de l'existence humaine que nous venons d'évoquer. Car sans une entrée de la connaissance dans le domaine suprasensible, l'humain ne peut même pas tenter d'atteindre une réponse humaine possible à cette question.

Or, l'anthroposophie ne veut pas, dans la mesure où cela est possible pour l'humain, donner les réponses à ces questions dans une simple doctrine de foi, l'anthroposophie ne veut pas non plus donner les réponses à ces questions par un mysticisme obscur, mais l'anthroposophie veut aller aussi loin que possible dans ces réponses, de la même manière que les sciences actuelles y aspirent. Seule-

ment, l'anthroposophie est consciente du fait que ce que l'humain appelle connaissance doit être compris d'une toute autre manière que ce qui est souvent fait aujourd'hui par les autorités les plus compétentes, si l'on veut voir cette question sous son vrai jour.

[Ces paroles d'introduction ont été suivies de la conférence proprement dite, qui est contenue dans sa version bâloise dans le volume "Was wollte das Goetheanum und was soll die Anthroposophie ? (Que voulait le Goethéanum et que doit l'anthroposophie?)", GA 84. Elle se termine comme suit :]

Bâle, le 9 avril 1923

... L'anthroposophie veut servir le présent, afin de servir de manière adéquate ce dont les humains ont besoin à partir de ce présent pour l'avenir le plus proche. Ce que l'anthroposophie veut être de manière invisible pour les âmes humaines, comme une enveloppe, comme un foyer, c'est ce que le Goetheanum a voulu être pour l'œil. Si le Goetheanum n'avait été qu'une construction symbolique, la douleur de sa perte ne serait pas si grande, car on pourrait toujours évoquer la chose dans le souvenir. Mais le Goetheanum n'était pas un simple souvenir. Le Goetheanum était quelque chose qui, comme toute œuvre d'art, voulait se présenter directement à la vue, directement au monde des sens, qui voulait annoncer l'Esprit au monde des sens. C'est pourquoi, avec l'incendie du Goetheanum, tout ce que le Goetheanum a voulu être a été perdu. Mais il a peut-être montré que l'anthroposophie ne veut pas être une théorie unilatérale, qu'elle ne veut pas être une simple connaissance, mais qu'elle peut et doit être un contenu de vie dans tous les sens du terme. C'est pourquoi elle a dû construire sa maison dans un style propre.

Le Goetheanum voulait mettre l'esprit devant l'œil, que l'anthroposophie met devant l'âme. Et l'anthroposophie doit mettre devant l'âme humaine ce que cette âme exige en réalité, en raison du besoin le plus intime des temps modernes, pour une contemplation, une connaissance, une saisie artistique du monde spirituel, ce que les âmes exigent parce qu'elles sentent de plus en plus que ce n'est qu'en vivant la pleine détermination de l'humain qu'elles peuvent ressentir la pleine dignité humaine.

Le Goetheanum pouvait brûler. Une catastrophe du destin l'a emporté. La douleur de ceux qui l'aimaient ne peut être décrite en raison de sa grandeur. Ce qui devait être créé pour l'œil sensible à partir des mêmes sources que l'anthroposophie, et qui veut servir l'humanité à travers elle, devait être façonné à partir de matière physique. Et de même que le corps humain lui-même est, selon ma description d'aujourd'hui, l'image et l'effet sensoriels du spirituel éternel, mais qu'il tombe ensuite avec la mort, de sorte que le spirituel se développe sous d'autres formes, de même - permettez-moi de clore maintenant la réflexion en comparant, pour ainsi dire, le malheur de Dornach avec ce qui se passe aussi ailleurs dans le cours du monde - de même, ce qui devait être façonné dans la matière pour être présenté à l'œil pouvait être consumé par les flammes physiques. Mais ce que doit être l'anthroposophie est construit à partir de l'esprit ; seules les flammes de l'esprit peuvent s'en emparer. De même que l'esprit-âme humain l'emporte sur le corps lorsque celui-ci est détruit par la mort, de même l'anthroposophie se sent-

elle vivante, bien qu'elle ait perdu son foyer de Dornach, le Goetheanum. Et l'on peut dire que les flammes physiques ont pu détruire ce qui, pour l'œil, devait être construit à partir de la matière physique extérieure ; ce qui doit exister en tant qu'anthroposophie pour le développement de l'humanité est construit à partir de l'esprit et n'est pas consumé, ni tué par les flammes de la vie spirituelle. Les flammes de la vie spirituelle ne sont pas des flammes qui consument, ce sont des flammes qui renforcent, ce sont des flammes qui donnent la vie. Et la vie qui doit se manifester par l'anthroposophie en tant que vie de connaissance du monde supérieur doit être durcie par les flammes de l'enthousiasme humain, psychique et spirituel le plus élevé. Alors, l'anthroposophie continuera à se transformer.

Celui qui vit ainsi dans le spirituel ne ressent certes pas moins la douleur de l'entrée dans le terrestre, mais il sait aussi que l'élévation au-dessus de tout cela réside dans le fait que l'on sait que c'est précisément par la connaissance de l'esprit que l'on parvient à la conviction : L'esprit triomphera toujours de la matière et se transformera toujours à nouveau en matière.

[A propos de ces explications, on trouve dans l'un des carnets de Rudolf Steiner la maxime suivante :]

Il voulait dans la matière des sens

Le Goetheanum de l'éternel

Parler à l'œil dans des formes

Les flammes pouvaient consumer la matière. L'anthroposophie doit être

De l'esprit, sa construction

Faire parler l'âme.

Les flammes de l'esprit

Elles la renforceront.

JOURNÉES DE TRAVAIL À PRAGUE

du 27 au 30 avril 1923

Rapport du Dr Otto Palmer

Extrait du n° 6 des "Mitteilungen. Publié par le comité directeur de la Société anthroposophique en Allemagne", Stuttgart en juillet 1923.

Pour celui qui a eu la chance de séjourner à Prague du 27 au 30 avril de cette année, au milieu de ses amis tchèques et allemands, ces journées resteront inoubliables dans plusieurs directions. Il faut laisser la ville de Prague agir sur soi et ressentir quelque chose de ce qui traverse ses murs en tant que courants spirituels occultes pour comprendre l'impression que produisirent là-bas deux conférences publiques et deux conférences internes du Dr

Steiner, ainsi que l'accueil tout à fait favorable réservé à la démonstration d'eurythmie au Théâtre allemand devant une salle comble. Un journal n'a rien trouvé de mieux à faire que de critiquer d'emblée l'eurythmie de la manière la plus grossière qui soit, tandis que d'autres journaux ont reconnu sans réserve la nouveauté de l'art eurythmique et lui ont promis un avenir heureux.

En ce qui concerne les conférences du Dr Steiner lui-même, l'une a eu lieu dans la salle de l'Urania, qui pouvait accueillir environ 850 personnes, tandis que l'autre s'est déroulée dans la salle de la Bourse des produits, où se trouvaient entre 1200 et 1500 auditeurs, qui n'ont pas manqué d'applaudir chaleureusement à la fin. Alors que le Dr Steiner a parlé dans la première conférence publique des méthodes de recherche spirituelles- scientifiques en général et a introduit les auditeurs dans l'anthroposophie et ses intentions pour notre époque, il a parlé dans la deuxième conférence de la connaissance de l'humain et de l'éducation de l'humain et a développé devant les auditeurs les problèmes de développement de l'humain à partir des expériences pratiques de l'école Waldorf de Stuttgart. Dans les deux conférences, qui eurent lieu en commun pour les branches tchèque et allemande et qui se trouvaient entre les deux conférences publiques, ce qui avait été dit dans les conférences publiques fut approfondi dans toutes les directions. Ce qui n'était habituellement pas possible à Prague, à savoir une collaboration entre les branches tchèque et allemande, le Dr Steiner l'a réalisé et ses paroles ont contribué à faire naître une harmonie qui, selon les membres locaux, n'avait pas l'habitude de régner. Nos amis pragois, tchèques et allemands, ont rivalisé d'ingéniosité pour faire de ce congrès un événement impressionnant et beau et pour présenter aux membres étrangers les beautés de la ville et ses monuments historiques, même en dehors du cadre des entreprises anthroposophiques.

PAROLES DE BIENVENUE POUR LES MEMBRES À PRAGUE

Prague, samedi 28 avril 1923

Des paroles si chaleureuses viennent d'être prononcées qu'il ne peut naturellement que paraître sobre de dire maintenant que c'est pour moi une grande et profonde satisfaction de pouvoir à nouveau, après quelques années, séjourner parmi vous. Vous savez comment nous nous sommes intimement rapprochés ici à Prague sur le terrain anthroposophique, et comme nous savons que le travail spirituel dans le contexte du monde est un véritable travail, nous pouvons dire que nous avons vraiment travaillé spirituellement ensemble ici. Les paroles très aimables qui ont été prononcées ici concernaient aussi une sorte de jugement de valeur sur mon travail. Eh bien, mes chers amis, vous pouvez croire que, d'une part, je suis extrêmement reconnaissant, mais que, d'autre part, je ne peux évidemment pas porter moi-même un tel jugement sur mon travail, mais que c'est le cœur et l'esprit de mes chers amis anthroposophes qui doivent décider de la manière dont ce travail sera jugé. Mais je n'en dirai pas moins mes remerciements les plus sincères, parce que tout ce qui a été dit a été baigné dans un amour chaleureux, et que cet amour chaleureux est vraiment le nôtre. Que serions-nous, nous les anthroposophes, si cet amour n'était pas parmi nous ?

On a aussi rappelé le douloureux événement de la nuit de la Saint-Sylvestre de l'année dernière. Il ne m'appartient pas encore aujourd'hui de juger cet événe-

ment douloureux dans toute son ampleur. Mais l'opposition qui s'est manifestée à la suite de ce douloureux événement peut être décrite par les mots que le professeur Hauffen a utilisés ici. En effet, notre ami le poète suisse Albert Steffen a été saisi, lorsqu'il a perçu les accusations les plus basses qui ont été lancées contre notre volonté de prononcer quelques mots, même pas trop durs, contre l'opposition : on lui a reproché toutes sortes de choses. Il a rappelé qu'il avait parmi ses réalisations littéraires un travail qui caractérisait la crudité ; ce qu'il a avancé n'a pas été avancé contre une vision du monde, mais contre la crudité. Je ne veux pas vous parler aujourd'hui de la crudité, qui a souvent atteint le grotesque, car nous sommes réunis pour quelque chose de mieux. Mais je veux vous faire part de deux choses. Un journal qui s'en prend tout particulièrement à ce qui a été cultivé à Dornach a écrit : "Eh bien, on connaît toutes les choses qui ont été faites au "Grutluanum". - On n'en connaissait même pas le nom ! Un autre journal a écrit : "L'absurdité est allée si loin que les anthroposophes ont prié en masse pendant l'incendie pour que le feu cesse".

Il est difficile de faire face à des adversaires aussi bien organisés que les nôtres. J'en veux pour preuve l'incident suivant, qui s'est produit après une conférence que j'ai donnée dans une ville suisse. Après la conférence, j'ai parlé à une personnalité qui n'avait jamais été en relation avec nous auparavant. Mais deux jours plus tard, cette personne a reçu les brochures les plus sales, ce qui montre bien l'organisation minutieuse de l'opposition, pour laquelle aucun moyen n'est trop mauvais. Je ne citerai pas d'autres exemples.

En revanche, une coopération d'une rare dévotion a été mise en œuvre, et c'est précisément lors de ce désastre que l'amour et la dévotion - on ne peut que le dire - se sont manifestés de la plus belle manière dans la tentative de maîtriser les flammes. Cela n'a pas pu réussir ; l'incendie était d'une telle nature qu'il n'était pas envisageable de le maîtriser. Et ce qui a été construit en dix ans, vraiment par des forces appartenant aux nations les plus diverses, a été victime des flammes cette nuit. Et il est vrai que la terrible flamme qui a brûlé là doit se faire sentir chez tous ceux qui sont liés à notre cause. Et vous pouvez déjà croire que, depuis lors, il est impossible de parler d'anthroposophie sans que cette perte ne vous apparaisse.

Ce qui est de nature physique peut être consumé par des flammes. Mais ces flammes que j'aime voir chez ceux qui sont enthousiastes, ces flammes sont d'autres flammes ; elles ne détruisent pas, mais elles enflamment -- grâce à elles, ce à quoi nous aspirons par notre travail se révélera indestructible.

BREF RAPPORT SUR LES "JOURNÉES DE TRAVAIL DE PRAGUE".

Dornach, samedi 5 mai 1923 au début de la conférence du soir

Mes chers amis ! Je veux seulement faire un bref rapport sur le voyage de Prague. Il s'est déroulé de telle sorte que j'ai dû tenir deux conférences publiques à Prague et deux conférences de branche. Les conférences publiques ont été extrêmement bien fréquentées. La première a eu lieu à l'institut scientifique "Urania" de la ville. La représentation d'eurythmie a eu lieu le dimanche en matinée, devant le très

grand théâtre allemand de Prague, qui affichait complet.

À cette occasion, il s'est vraiment avéré à quel point le désir d'une vie spirituelle, d'une nouvelle construction de la vie spirituelle est profond partout, et qu'il ne s'agirait que de trouver les chemins vers les nombreuses personnes qui cherchent aujourd'hui un tel accès à une nouvelle construction de la vie spirituelle. Ceux-ci sont vraiment, comme on peut le constater par l'expérience en de telles occasions, vraiment très nombreux aujourd'hui dans le monde - et probablement dans toutes les nations.

Malheureusement, en raison de son indisposition, Madame Steiner n'a pas pu se charger elle-même de la récitation cette fois-ci et ne pourra pas non plus le faire lors de la représentation d'eurythmie qui suivra celle de Prague et de Stuttgart à Breslau, Nuremberg, Heidenheim et ainsi de suite.

* Il n'existe pas de procès-verbal des négociations sur les questions de société qui ont eu lieu. La fondation d'une société nationale tchèque n'eut lieu qu'un an plus tard, le 30 mars 1924, en présence de Rudolf Steiner, comme il ressort de sa lettre à Edith Maryon à Dornach du 1er avril 1924 (GA 263/1)dans laquelle on peut lire : "Le dimanche [30 mars] fut presque entièrement occupé du matin au soir par l'assemblée au cours de laquelle la société nationale tchèque a été formée". Il n'existe pas non plus de procès-verbal de cette assemblée.

DEMANDE AUX MEMBRES DE NE PAS COMPLIQUER LEUR TRAVAIL AUX GARDIENS DU GOETHEANUM

Dornach, lundi 7 mai 1923 - Conclusion de la conférence du soir

> "Les paroles finales de la conférence pour les membres, qui se rapportent au service de gardiennage de ceux qui, depuis l'incendie, ont assumé la charge de veiller sur le lieu de travail qui nous est resté, apparaissent comme une curiosité si on les considère rétrospectivement, mais elles sont peut-être néanmoins significatives de toutes les choses auxquelles le Dr Steiner a dû apporter son soin". (Marie Steiner)

Maintenant, permettez-moi d'exprimer encore une demande, qui consiste à prier nos amis de respecter quand même un peu les nécessités de la Société anthroposophique dans les détails. Nous avons en effet la possibilité, du fait que quelqu'un vient de nous en ouvrir une, d'avoir ici des personnalités dévouées qui veillent sur ce qui reste de notre construction. Cette surveillance, sous ses différentes formes, est vraiment un travail dévoué, et vous devez comprendre, mes chers amis, qu'il faut faciliter au maximum le travail de la garde, qu'il ne faut pas lui rendre la tâche trop difficile. Il est nécessaire, si l'on veut vraiment assurer une surveillance adéquate, que des amis anthroposophes ne puissent ou ne veuillent pas, par exemple, entrer dans la salle de menuiserie à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et s'en prévaloir ensuite : Je suis un vieux membre, je peux aller n'importe où.

Il est nécessaire, non pas pour introduire des mesures draconiennes, mais simplement pour créer des possibilités de vie, que l'on ne soit pas servilement obéissant, mais que l'on se soumette raisonnablement à ce qui est justement considéré comme nécessaire par les personnes qui veillent. Si, par exemple, deux manifestations se succèdent et qu'il est nécessaire de laisser sortir ceux qui ont assisté à

l'une d'elles avant de laisser entrer les autres, il n'est pas bon que ceux qui ne peuvent pas entrer tout de suite se mettent à faire des histoires ! Je ne dis pas des choses que j'invente, mais qui se sont produites. Et c'est pourquoi, mes chers amis, je vous demande de rendre réelle la Société anthroposophique, même dans les petites choses. Il ne peut pas en être ainsi, comme le veut l'opinion générale, que la Société anthroposophique consiste en ce que tout se mélange et que chacun veut ce qui lui passe par la tête, et que l'on veut imposer cela en se référant à la "philosophie de la liberté" ! Et ainsi de suite. Il est arrivé à Berlin, n'est-ce pas, que le président donne la parole à quelqu'un, mais pendant qu'il parlait, un autre parlait aussi, et on menaçait de faire parler plusieurs personnes à la suite, même "en même temps" ! Alors le président a dit : Ce n'est pas possible, mes amis, que tous parlent en même temps ! - Ils ont alors dit : Nous avons tout de même la "philosophie de la liberté", nous devons donc tous avoir la possibilité de parler en même temps ! -

Il est déjà nécessaire que la raison règne parmi nous. C'est pourquoi je vous demande de ne pas rendre leur tâche trop difficile aux personnalités qui veillent, mais de la leur faciliter. Nous sommes là pour la fraternité et non pour faire des histoires. Je le dis vraiment en toute sincérité, je voudrais le faire comme une demande -- mais il est déjà nécessaire que je fasse une telle demande.

DES MOTS SUR L'ACCIDENT D'INCENDIE AU DÉBUT DES CONFÉRENCES DES MEMBRES EN NORVÈGE

Kristiania (Oslo), 16 mai 1923

J'aimerais répondre aux paroles cordiales de M. Ingerö en vous donnant l'assurance que cela me procure la plus grande satisfaction de pouvoir à nouveau vous parler plus longuement d'affaires anthroposophiques dans de telles conférences internes. Il se trouve que j'ai eu la chance de pouvoir développer à plusieurs reprises, ici en Norvège, des vérités anthroposophiques décisives dans le cadre de cycles. C'est là que j'ai pu parler du cycle qui est toujours devant mon âme, celui des âmes de peuple européennes, et c'est là que j'ai pu parler de bien d'autres choses anthroposophiques. Cela est dû aux conditions particulières qui sont données par le fait que la Norvège, comme j'ai eu l'occasion de le caractériser à maintes reprises lors d'occasions précédentes, se trouve en quelque sorte à un point remarquable de l'évolution de la civilisation européenne et qu'il y a donc là un potentiel de développement pour l'humanité.

Je peux maintenant ajouter un autre mot à ces paroles de profonde satisfaction. C'est que, lorsque je parle d'anthroposophie aux vieux amis anthroposophes, il y a toujours en arrière-plan le triste événement de la nuit de la Saint-Sylvestre 1922-1923. Beaucoup de nos amis norvégiens ont vu le Goetheanum, oui, des amis norvégiens ont travaillé avec dévouement à ce Goetheanum pendant les dix années où nous avons travaillé. Et enfin, je peux me souvenir avec la plus grande satisfaction du fait que ce sont précisément des amis norvégiens qui nous ont apporté leur aide matérielle de la manière la plus abondante, précisément à l'époque où nous en avions le plus besoin pour la construction du Goetheanum qui nous a mal-

heureusement été retiré. L'activité sacrificielle des amis norvégiens dans ce domaine restera profondément gravée dans l'histoire du Goetheanum, car spirituellement, ce qui a été construit dans ce Goetheanum reste lié à l'histoire de l'évolution anthroposophique. Et ceux qui ont fait de si grands sacrifices, comme certains de nos amis norvégiens, auront ainsi inscrit quelque chose d'important - nous pouvons le dire - dans les annales de l'histoire de l'évolution spirituelle liée au Goetheanum.

Je voudrais dire qu'en arrière-plan, il y a la terrible flamme que nous avons vue consumer notre Goetheanum dans la nuit de la Saint-Sylvestre, en une nuit, ce qui a été acquis par un long travail. Et seul le fait que l'anthroposophie elle-même est une source indestructible peut consoler de ce terrible et douloureux événement, de sorte qu'elle doit s'imposer dans l'évolution de l'humanité, même si ce monument extérieur et ce symbole ont tout d'abord disparu de la surface de la terre et ne pourront être reconstruits que de façon sommaire, même dans les conditions les plus favorables. C'est donc en un certain sens une note de nostalgie qui doit maintenant imprégner nos réflexions, dans la mesure où nous devons envoyer nos sentiments vers cet événement douloureux.

MOTS SUR L'INCENDIE ET SITUATION SOCIALE lors d'une conférence donnée sur le chemin du retour de Norvège à Dornach

Berlin, le 23 mai 1923 Introduction et conclusion

Ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, comme tout ce que j'ai eu à dire sur l'anthroposophie ces derniers temps, devra être dit avec un certain sous-entendu, provoqué par l'événement douloureux qui a frappé notre cause et notre société la veille du Nouvel An : Le Goetheanum de Dornach n'existe plus à l'heure actuelle. Il a été consumé par les flammes lors de la dernière nuit de la Saint-Sylvestre. Et tous ceux qui, en une seule nuit, ont vu s'écrouler le long travail de dix ans accompli par tant de nos amis, qui ont accompli ce travail avec dévouement, tous ceux qui, grâce à ce travail et à ce que le Goetheanum représentait pour nous, ont beaucoup aimé ce Goetheanum, tous ceux-là doivent être impressionnés par le fait que nous n'avons plus ce signe extérieur d'activité anthroposophique. Car même si - ce qui devrait être le cas - une construction quelconque pour notre cause devait à nouveau être érigée au même endroit, il va de soi que l'ancien Goetheanum ne pourra plus être sous l'influence des circonstances difficiles de l'époque. Ainsi, en arrière-plan de tout ce que j'ai à dire depuis ces jours-là, il y a le terrible brasier des flammes qui est intervenu d'une manière si déchirante dans le développement de toute notre cause. Nous devons d'autant plus nous consacrer à la saisie des forces intérieures et des essences intérieures du mouvement anthroposophique et de ce qui est lié à lui pour l'ensemble de l'évolution de l'humanité que ce signe extérieur a disparu. Permettez-moi donc de commencer par une sorte de réflexion sur l'essence de l'humain. J'en ai fait beaucoup parmi vous et j'aimerais en faire une autre aujourd'hui, en partant d'un certain point de vue.

L'exposé proprement dit a suivi et s'est conclu par ces mots :

Ce par quoi j'ai commencé, je peux peut-être aussi le conclure par quelques mots.

J'ai dû depuis longtemps attirer l'attention sur le fait que, partant d'une page maçonnique très subalterne, puis répétée dans toutes sortes d'ouvrages astrologiques, reprise depuis longtemps par tous les opposants, la phrase a été lancée dans le monde : les étincelles de feu spirituelles ont suffisamment pénétré dans le Goetheanum à Dornach ; le temps viendra où l'étincelle de feu physique pénétrera dans ce Goetheanum. - Les gens l'ont écrit pendant deux ans. C'est ainsi qu'est reçu aujourd'hui dans le monde ce qui est réellement puisé dans l'esprit ! En revanche, il doit y avoir des humains qui peuvent prendre totalement au sérieux le fait de se mettre dans l'esprit. On ne peut pas devenir sérieux en parlant seulement de l'Esprit, mais en parlant de l'Esprit qui peut réellement répandre l'Esprit parmi nous les humains. Ce serait une telle diffusion de l'Esprit si nous devenions créateurs par l'Esprit, comme les temps anciens devenaient créateurs par l'Esprit. J'ai souvent eu l'occasion de parler parmi vous de la fête de Noël et de la fête de Pâques, c'est-à-dire de fêtes anciennes. C'est beau de faire ressortir l'esprit des anciennes fêtes du cours des temps. Mais j'aimerais que l'on ne comprenne pas seulement quand l'anthroposophie fait remonter à la surface ce que la sagesse ancienne a pensé, mais que l'on puisse aussi comprendre ce qui nous parle comme une invitation de l'esprit de notre présent immédiat. Il ne suffit pas de considérer les évangiles comme une simple expression du christianisme, car le Christ a dit : "Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps terrestres". Il est là ! Si nous comprenons son esprit, ses paroles, alors nous pouvons parler chaque jour à partir de cet esprit. Ce qui a rendu les anciens créateurs à partir d'une sagesse universelle, ce qui a fait que nous pouvons encore aujourd'hui dévoiler le sens profond des fêtes, cela vit pourtant parmi nous. Nous voulons être des humains entiers. Mais alors, nous devons aussi pouvoir créer spirituellement en tant qu'êtres humains entiers. Alors nous ne devons pas seulement pouvoir réfléchir au sens des anciennes fêtes, mais nous devons nous-mêmes être socialement créatifs en devenant des créateurs de fêtes à partir du cours de l'année.*

* Il a été question de la création d'une fête de la Saint-Michel à partir de l'Esprit.

Cela demande plus aux gens que d'expliquer les fêtes traditionnelles. Mais c'est aussi une véritable anthroposophie, une anthroposophie supérieure. Et la Société anthroposophique ne peut être testée qu'à l'aune de sa compréhension non seulement de l'anthroposophie morte, qui traite du passé, mais aussi de l'anthroposophie vivante. Celle-ci pourra aussi être une somme d'étincelles de feu ! Mais ces étincelles de feu seront dans un temple qui n'est pas fait de matériaux extérieurs. Les flammes physiques consument les temples qui sont faits de matériaux extérieurs. Les flammes de l'enthousiasme spirituel authentique, de la vie spirituelle authentique, qui doivent pénétrer le temple parce qu'elles doivent l'illuminer avec ce qui brille dans l'esprit, ces flammes ne peuvent pas détruire le temple, elles ne peuvent que rendre ce temple toujours plus glorieux. Pensons à ce qu'est l'anthroposophie vivante, comme à la flamme de feu qui nous conduira toujours plus loin, comme l'esprit vivant de l'anthroposophie lui-même, qui doit nous conduire au progrès de l'humanité et à la reconstruction de ce qui est actuellement en si net déclin.

Voilà ce que je voulais vous dire, mes chers amis, lors de ma présence à Berlin

cette fois-ci, parce qu'il est bon que nous discutions maintenant de choses aussi sérieuses, précisément parce que nous pouvons si rarement être ensemble. J'espère qu'il en résultera àussi une très bonne entente en pensée. Car l'anthroposophie doit agir dans l'esprit, et pas seulement dans l'espace physique. Et ainsi cela aimerait être prononcé comme salut, afin que nous aimerions resrer ensemble en esprit, même si nous devons à nouveau être séparés physiquement pendant un certain temps.

BREF RAPPORT SUR LE VOYAGE EN NORVÈGE

Dornach, dimanche 27 mai 1923 au début de la conférence du soir

J'aimerais brièvement rapporter que le voyage nordique que je viens d'accomplir s'est déroulé, je crois, de manière tout à fait satisfaisante. Il m'a été possible de tenir 13 conférences en Norvège en l'espace de huit jours, ce qui a permis d'aborder une bonne partie de l'anthroposophie. Je crois que nos amis en Norvège sont actuellement de bons travailleurs et que nous pouvons nous pouvons regarder vers là avec une certaine satisfaction.

Deux de ces conférences étaient publiques, les autres étaient des conférences privées pour les membres et les amis des membres, donc pour un cercle restreint de membres et aussi de non-membres, qui étaient toutefois invités personnellement.

En ce qui concerne les faits, j'aimerais encore faire remarquer que pendant ma présence en Norvège, la Société anthroposophique norvégienne s'est formée* et qu'elle existe maintenant de la même manière que la Société anthroposophique suisse. Elle a désigné Monsieur Ingerö comme secrétaire général et va élaborer ses futurs statuts. Lors de l'assemblée générale qui s'est tenue en ma présence, elle a exprimé sa volonté de s'associer à la Société internationale, éventuellement avec son siège à Dornach, si celle-ci venait à voir le jour. Si nous fondons ensuite l'une après l'autre les différentes sociétés affiliées sur le modèle de la société suisse, il sera alors possible de constituer l'ensemble de la société d'une manière qui tienne compte des conditions actuelles. Je voudrais mentionner cela en particulier parce qu'il est peut-être important, pour une nouvelle assemblée générale de la Société anthroposophique suisse qui se tiendra prochainement,** d'envisager le fait, entre-temps accompli, des [sociétés de pays fondées pour une] société anthroposophique générale/universelle.

* Voir page 469. ** Voir page 512

LETTRE OUVERTE DE RUDOLF STEINER CONCERNANT SA DÉMISSION DU POSTE DE PRÉSIDENT DU CONSEIL DE SURVEILLANCE DU "JOUR QUI VIENT SA ".

parue dans l'hebdomadaire allemand "Anthroposophie", n° 48 du 31 mai, et dans l'hebdomadaire suisse "Das Goetheanum" du 17 juin 1923. Aussi envoyée sous forme de circulaire.

Aux membres de la Société anthroposophique et de la Société anthroposophique libre en Allemagne

Mes chers amis !

Le développement et l'accueil des aspirations anthroposophiques dans le présent rendent nécessaire une modification de ma manière de travailler. D'une part, l'anthroposophie s'est révélée être un besoin de l'âme d'un nombre toujours plus grand de personnes ; d'autre part, elle se voit de plus en plus confrontée à des malentendus et à des jugements erronés de la part de beaucoup.

Cela exige que je réponde aux exigences accrues de cultiver le besoin anthroposophique plus que cela n'a pu être le cas depuis que des institutions pratiques de diverses sortes se sont formées par les objectifs des amis de notre cause. Ces institutions sont nées, de manière tout à fait justifiée, des intentions de ces amis sur la base du mouvement anthroposophique. Et il était aussi compréhensible que chez ces amis, lorsqu'ils aspiraient à la réalisation de telles idées pratiques, naisse le désir de me voir moi-même dans l'administration des institutions correspondantes. - J'ai accédé à ce désir, bien que je fusse conscient que cette concession à une obligation naturelle m'éloignerait trop, pour un certain temps, de ma véritable tâche, à savoir le soin du centre du travail anthroposophique.

Pour un délai relativement court, je devais répondre aux souhaits des amis. Mais de même, je dois maintenant me placer du point de vue que je ne peux continuer à agir qu'à l'intérieur de ce centre de la vie anthroposophique avec ses répercussions artistiques et pédagogiques. Je dois appartenir entièrement à l'anthroposophie en tant que telle, ainsi qu'à ses efforts artistiques, scolaires et autres, et aux institutions telles que le "Kommender Tag" (Jour à venir), etc. Dans l'intérêt de la cause anthroposophique, je dois me retirer de tout ce qui concerne l'administration de ces institutions. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera possible que je travaille aussi intensément que nécessaire dans cette cause, compte tenu de ses propres exigences et de l'opposition qui grandit rapidement.

Ce sont les raisons qui me poussent à démissionner du poste de président du conseil de surveillance du "Jour qui vient". Je prie les amis de la cause anthroposophique de ne pas interpréter cela comme un changement dans le travail intense, pertinent et idéal du " Jour qui vient". Ce travail est en de bonnes mains ; et je vous prie de ne pas lui retirer votre confiance. Je suis convaincu que tout ira mieux si je remets moi-même ce travail, même formellement, entre les mains de ceux qui le font bien, et si je me consacre à la tâche que le destin m'a confiée. Ce que je peux donner comme impulsions spirituelles à l'Institut clinique et thérapeutique, aux éditions du Jour qui vient, aux instituts de recherche, aux revues, etc. leur parviendra mieux lorsque je serai détaché de l'administration proprement dite. En pratique, rien d'essentiel ne changera au sein de celle-ci, car j'ai déjà été contraint ces derniers temps, en raison des conditions exposées, d'évoluer vers la situation décrite comme nécessaire pour l'avenir. Ce n'est donc que la situation de fait qui est officiellement établie.

J'espère donc que ma démission du conseil de surveillance du " Jour qui vient " sera perçue comme une manifestation de confiance de ma part envers sa direction et qu'elle le sera aussi auprès des membres des sociétés anthroposophiques. Elle doit renforcer la confiance et non l'affaiblir. S'il y avait des raisons de l'affaiblir, je

devrais rester. Mais la situation est telle que je ne suis plus nécessaire à la direction compétente et prudente et que je suis donc obligé de revenir à la cause anthroposophique au sens étroit.

Je vous prie de considérer ceci comme la justification de la démarche nécessaire actuelle.

Rudolf Steiner

DISCOURS LORS DE LA DIXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE L'ASSOCIATION DU GOETHEANUM*.

Dornach, dimanche 17 juin 1923

Mes chers amis ! Il m'appartiendra aussi de vous parler aujourd'hui d'une manière différente et sur des bases différentes de ce que j'ai pu faire au cours des années passées lors de ces assemblées. Car nous sommes toujours sous l'impression du départ de notre cher bâtiment anthroposophique, le Goetheanum. Il n'est pas nécessaire que je souligne encore et encore ce que cela signifie réellement. Les belles paroles du président [Dr E. Grosheintz] vous l'ont fait comprendre aujourd'hui, et je suis convaincu que ces paroles ont été prononcées par l'âme de chacun d'entre vous. Il est vrai qu'un malheur dépassant une certaine mesure ne peut se manifester qu'en langage muet et que les mots ne suffisent vraiment pas à exprimer ce qui a été perdu pour nous avec le Goetheanum.

Dans les conférences que j'ai dû tenir à l'occasion de l'assemblée générale de la Société anthroposophique suisse et de l'assemblée générale de l'Association du Goetheanum, dans l'intervalle entre les deux assemblées et à la suite de celles-ci, j'ai eu à parler de tout ce qu'il m'incombait de dire en ce temps.

Au fond, une grande partie de ce que j'ai à dire en ce moment est justement liée au grand coup du sort qui nous a touchés. Il ne faut pas non plus méconnaître à quel point ce coup du sort a montré qu'il existe un sentiment commun au sein des membres de la Société anthroposophique dans une mesure chaleureuse.

Seulement, mes chers amis, ce qui s'est exprimé, je dirais, d'une manière évidente pour nous à l'époque où nous étions sous l'impression immédiate de l'incendie du Goetheanum, que nous ne voulions absolument pas abandonner la continuité du travail de notre vie spirituelle, cela doit

Voir le procès-verbal de l'assemblée générale dans la troisième partie, page 547.

toujours nous animer. Et il est particulièrement important que nous sachions nous comporter dans le sens de ce que j'ai dit hier : travailler à partir du centre du spirituel et ne pas se laisser troubler par les impressions les plus douloureuses, mais aussi par les impressions exaltantes du monde extérieur, dans ce travail et cet état d'esprit proprement intérieurs, issus du centre. C'est de cela que dépend la véritable perspective du mouvement anthroposophique. Elle ne dépend pas du nombre et de la nature des coups du sort qui viennent de l'extérieur. Ceux-ci doivent être acceptés avec l'état d'esprit qui découle naturellement de la conception anthroposophique de la vie. Mais que, malgré tous les coups du sort, même

les plus favorables, l'énergie intérieure ne faiblisse pas dans l'élaboration du centre de la vie spirituelle, c'est de cela que dépend ce qui doit et peut être atteint par le mouvement anthroposophique.

Mais ce qui est nécessaire à un tel travail, nous devons nous le rappeler sans cesse, et tout particulièrement en cette période si grave pour nous.

J'aimerais seulement faire remarquer que dans un mouvement spirituel tel que le mouvement anthroposophique, il faut vraiment prendre au sérieux le fait que le succès et l'échec ne signifient rien au fond, que seul compte ce qui provient de la force intérieure et des impulsions intérieures de la chose elle-même. Mais cela dépend beaucoup de la conscience de ceux qui sont réunis dans la Société anthroposophique.

Il faut tenir compte de ce qui suit : les convictions, les impulsions de conscience ne se réalisent pas du jour au lendemain. On ne peut pas dire aujourd'hui quels sont les succès des impulsions de conscience et des convictions d'avant-hier. Si on le faisait, on entrerait dans une toute autre voie que celle de l'anthroposophie. Par exemple, si l'on prenait les choses de cette manière extérieure, on pourrait dire : Nous comptons sur notre bonne chance. - Mais ensuite, si cette chance n'est pas là comme on se l'imagine, on pourrait aussi dire : nous perdons le courage, l'énergie.

J'aurais pu m'imaginer qu'à l'époque où ce terrible malheur nous a touchés, il y aurait eu des âmes, même parmi les anthroposophes, qui auraient dit : "Oui, pourquoi les bonnes puissances spirituelles ne nous ont-elles pas protégées dans ce cas ? Peut-on croire à la force de frappe d'un mouvement qui est ainsi abandonné par les bons esprits ?

Une telle pensée se rattache justement à l'extérieur, ne se rattache pas à ce qui vient imperturbablement de l'extérieur, simplement du centre intérieur de la chose. Si l'on veut prendre au sérieux le fait que les sentiments, les pensées, notamment les impulsions de la conscience, sont des réalités, alors il faut croire en elles-mêmes, en ces impulsions de la conscience, en ces pensées, en ces sensations, non pas aux aides qu'elles peuvent recevoir de l'extérieur, mais à leur propre force. Il faut alors être sûr que ce que l'on puise dans de telles impulsions parviendra à son but juste, au but qui lui est prescrit dans le monde spirituel, en dépit de tout échec apparent extérieur, même si un jour les circonstances extérieures devaient l'anéantir complètement dans le monde extérieur.

Celui qui peut jamais croire qu'un spirituel bien voulu peut être complètement détruit par quelque chose dans le monde extérieur, même si l'anéantissement est là dans la Maya extérieure, celui-là ne croit pas en réalité à la force d'impact des impulsions spirituelles, à la force d'impact de l'énergie spirituelle. On doit encore pouvoir dire, au moment où tout ce qui est extérieur s'écroule, que le succès est assuré pour ce qui est voulu de l'intérieur. Mais on ne peut alors parler de succès que dans le sens où l'on entend ce qui est dans le sens des impulsions intérieures, des pensées, des intentions de la conscience elle-même. Les choses qui se déroulent dans le monde extérieur se déroulent en général d'une manière qui n'est souvent explicable qu'après des décennies, peut-être même plus longtemps. Et juger le gouvernement du monde spirituel, si je puis dire, d'après les constellations

du moment, serait faire preuve de pusillanimité à l'égard de ce monde spirituel. Le monde spirituel doit se donner sa propre force et sa propre puissance. Or, dans le monde terrestre, il n'y a rien d'autre que les esprits humains dans lesquels cette force d'impact peut avoir un foyer, trouver une compréhension ; aucune institution, aussi belle ou laide soit-elle, ne peut en quelque sorte prouver ou réfuter ce qui est réellement voulu par l'esprit.

Celui qui veut prouver ou réfuter la vérité ou la fausseté du spirituel à partir de l'extérieur se trouve sur un faux chemin, car il ne se tient pas à l'intérieur du centre des impulsions spirituelles, mais à l'extérieur. Pour l'appréciation de ce qui entre en ligne de compte, c'est uniquement et exclusivement le fond de l'âme humaine qui est déterminant, jamais un quelconque contexte extérieur.

Mais d'un autre côté, cela implique que les humains qui veulent être porteurs d'un tel mouvement spirituel doivent justement en arriver à aspirer de plus en plus à cette force intérieure et à comprendre ce que cela signifie réellement de travailler à partir du centre intérieur d'un mouvement spirituel.

C'est précisément à ce moment-là qu'il me semble urgent que nous prenions pleinement conscience de la difficulté de cette tâche et du fait qu'elle ne peut pas être suffisamment remplie par ce que l'on exprime souvent en disant : j'ai l'esprit anthroposophique, j'ai la volonté anthroposophique.

Et là, je voudrais en venir à un mot que j'ai prononcé plus d'une fois depuis l'incendie du Goetheanum et dont je souhaiterais qu'il trouve effectivement une compréhension vraiment approfondie ; je l'ai souvent prononcé : Le premier Goetheanum, la forme du premier Goetheanum, ce foyer de l'anthroposophie, en tant qu'édifice tel qu'il était là, ne peut pas être érigé de nouveau, ne peut pas être érigé de nouveau.

Lorsqu'un tel mot, signifié par l'esprit, est prononcé, on doit le ressentir comme une réalité, on doit poser comme condition qu'on puisse le regarder sous les angles les plus divers, comme on peut regarder les réalités sous les angles les plus divers, qu'on ne peut souvent obtenir la vision juste d'un tel mot qu'à partir d'un certain point de départ de la perspective. Car une telle parole a d'abord été prononcée à partir d'un engagement spirituel. Et au moment où la parole est prononcée par obligation spirituelle, on n'a absolument pas besoin de porter sur ses mains physiques toutes les raisons, les soi-disant raisons, qui existent pour une telle parole.

Aujourd'hui, en cette heure, il m'incombe moins de parler des circonstances extérieures que d'aborder en particulier un point lié à l'impulsion intérieure de cette parole : le premier Goetheanum ne peut pas être érigé de nouveau. Et vous me permettrez déjà d'en parler avec le plus grand sérieux, car seul ce sérieux peut donner aux amis la position correcte face à la tâche de reconstruction.

Vous voyez, nous pouvons aujourd'hui enregistrer un fait extérieur. Ce fait extérieur, c'est que les enquêtes juridiques qui ont suivi l'incendie du Goetheanum sont maintenant terminées ; on peut dire qu'elles sont tellement terminées que les autorités ont pu prendre la décision de nous verser la somme assurée de trois

millions et quelques centaines de milliers de francs. Le paiement a été effectué. Ces trois millions sont là, et c'est un fait qui peut être enregistré aujourd'hui. Depuis le 15 juin, nous avons donc ces trois millions.

Maintenant, mes chers amis, il pourrait s'avérer que des âmes respirent joyeusement devant le fait que nous avons maintenant ces trois millions pour la construction et qu'il nous reste tout au plus trois autres millions à trouver grâce à la volonté de sacrifice des amis. On pourrait caractériser le fait ainsi. On pourrait maintenant enregistrer ce 15 juin comme un événement extraordinairement joyeux dans le développement du mouvement anthroposophique.

Mes chers amis ! Ce n'est pas le cas. Et si je dois aujourd'hui éclairer la chose devant vous d'un point de vue tout à fait conforme à la vie anthroposophique, je dois encore parler autrement. Pour moi, par exemple, ce fait, qui est peut-être qualifié ici ou là d'extraordinairement joyeux, est extraordinairement douloureux, extraordinairement triste. Et parmi les sentiments de souffrance que j'ai éprouvés depuis l'incendie du Goetheanum, il y a tout particulièrement celui qui m'a fait me dire : ce qui s'est passé maintenant doit être fait, doit être fait de la manière la meilleure et la plus énergique, doit être fait nécessairement ; mais il faut faire quelque chose qui n'a rien à voir avec le centre du mouvement anthroposophique, qui est tout à fait en dehors du centre de l'action de ce mouvement.

L'affirmation : le premier Goetheanum ne peut pas de nouveau être représenté/exécuté - n'a pas seulement un arrière-plan esthétique, pas seulement un arrière-plan opportuniste, pas seulement un arrière-plan extérieur et historique, mais aussi un arrière-plan anthroposophique et moral. Et laissez-moi vous dire quelques mots sur cet arrière-plan moral anthroposophique.

Regardons en arrière, en 1913, 1914, et demandons-nous : sur quelles bases la décision de construire et la mise en route de la construction du Goetheanum ont-elles été prises à l'époque ? - Ce qui a été fait à l'époque et par la suite jusqu'au 31 décembre 1922, respectivement jusqu'au 1er janvier 1923, reposait sur le fait que chaque franc investi dans le Goetheanum provenait de la volonté de sacrifice de ceux qui se réclamaient d'une manière ou d'une autre du mouvement anthroposophique. Le Goetheanum a été construit sur la base d'une compréhension intérieure. Chaque franc est né d'une compréhension intérieure de la cause.

Mes chers amis, ce qui suit est la vérité, la vérité réelle, parce que la réalité correspond à l'intérieur de la chose : Au moment où la dernière conférence a été donnée au Goetheanum, nous avions un foyer pour l'anthroposophie, construit avec les offrandes, avec les centimes de ceux qui étaient dans la cause avec leur compréhension la plus intime. Du haut de la colline de Dornach brillait un édifice dont chaque centimètre cube de bois, chaque centimètre cube de pierre était imprégné de volonté anthroposophique, de volonté de sacrifice anthroposophique. Cette substance morale était intégrée dans le premier Goetheanum.

Mes chers amis, nous allons maintenant commencer à construire avec trois millions de francs, dont beaucoup proviennent des poches de ceux qui non seulement n'ont pas d'intérêt intérieur pour le Goetheanum, mais qui ont intérêt à ce que ce Goetheanum ne soit pas. Et lorsque le Goetheanum redescendra de la colline de

Dornach, ce n'est pas seulement la volonté de sacrifice anthroposophique qui y sera incorporée, mais aussi ce qui est courant dans la structure du monde actuel en dehors de l'anthroposophie.

Alors, mes chers amis, du point de vue spirituel intérieur, il y aura une toute autre construction. Il y aura très certainement des gens qui accompagneront ce qui sortira de leurs poches et sera construit dans le Goetheanum, non seulement sans sympathie profonde, mais peut-être même avec une sorte de malédiction.

Je l'ai souvent dit : au sein d'un mouvement tel que le mouvement anthroposophique, il s'agit d'être éveillé, de ne pas dormir. Ce que je viens de vous dire, on ne se le dit pas quand on dort, mais quand on est éveillé. Pour nous, des mots comme bénédiction d'une chose, lien entre la bénédiction et les belles qualités de l'esprit humain ne doivent pas être des phrases, pour nous, ils doivent être des faits. Et c'est pourquoi la première construction du Goethe-anum s'est faite avec le sentiment intérieur que l'on faisait quelque chose qui, à partir de ses justes causes, prenait le chemin vers l'avant de telle sorte que ce chemin était celui des causes elles-mêmes.

Maintenant, nous construisons le Goetheanum dans une direction qui est tragique. Un Goetheanum construit de manière tragique est autre chose que le Goetheanum que nous avons pu entreprendre en 1913, 1914.

On reproche souvent à l'anthroposophie d'être trop intellectuelle. Non, elle conduit, par ce qui réside dans ses impulsions réelles, aux sentiments les plus profonds de l'humanité.

On pouvait commencer à construire avec un cœur joyeux en 1913 ; si l'on commence aujourd'hui, il est presque nécessaire de le faire avec des larmes. Je vous donne ainsi une telle description, qui provient du centre intérieur d'une pensée spirituelle ; et une telle pensée se distingue tout à fait essentiellement de la pensée qui tire ses impulsions des faits extérieurs.

Une pensée qui se rattache aux faits extérieurs ne prononcerait probablement pas les mots que je viens de prononcer.

Mes chers amis, j'ai souvent parlé, comme cela semble peut-être injustifié à beaucoup d'entre vous, de l'existence d'une opposition interne au sein de la Société anthroposophique à ce que j'ai parfois à défendre depuis le centre de l'anthroposophie ; aujourd'hui, je ne voudrais pas caractériser à nouveau cette opposition ; mais je voudrais seulement poser la question : Est-ce que le sentiment que je viens d'exprimer a été présent partout au cours des derniers mois, depuis l'incendie du Goetheanum ? - S'il y en a eu un autre, c'est qu'il était un exemple d'opposition intérieure.

C'était un sentiment sur lequel on n'aurait plus dû compter, après que le mouvement anthroposophique a traversé les trois périodes de son existence.

Lorsque, le premier jour après l'incendie, nous nous sommes tenus ici, sur la colline de Dornach, courbés par la douleur, alors que les flammes vacillaient encore à l'extérieur, certains anthroposophes se sont rassemblés autour du bâtiment encore en feu. L'un ou l'autre a dit quelque chose. Finalement, je n'ai pas du tout te-

nu compte de ce que quelqu'un a dit, car le contenu des paroles n'est qu'un symptôme du fond spirituel proprement dit ; mais je voudrais dire que ce qui a été dit ce premier jour après l'éclatement du terrible malheur était différent à deux égards. Les anthroposophes ont prononcé la parole, par exemple : Maintenant nous n'avons plus le Goetheanum, maintenant nous voulons le construire dans nos cœurs. - C'était un sentiment élémentaire, qui avait déjà quelque chose à voir avec le centre du mouvement. Mais il y avait d'autres voix qui parlaient ainsi : Le Goetheanum est pourtant assuré ; pourra-t-on le reconstruire avec la somme assurée ?

Mes chers amis, je ne veux évidemment pas vous inciter à une mépratique sur aucun point de la vie. Je n'ai rien contre le fait que ces choses soient considérées comme aussi pratiques que possible. Mais tout dépend des intentions. Cela dépend si l'on remarque la différence entre ce qui existait auparavant et ce qui doit nécessairement être construit maintenant. Car dans le domaine anthroposophique, personne ne peut dire : "Ah, peu importe les convictions, si seulement le Goetheanum est reconstruit".

Les convictions et les impulsions de pensée, notamment les impulsions de conscience, n'agissent pas du jour au lendemain, mais elles évoluent dans le courant du monde spirituel et ne doivent pas être jugées d'après les simples faits extérieurs, qui ne sont pour elles que des symptômes et non une réalité immédiate.

Jusqu'à présent, j'ai essayé, dans tout ce qui devait se passer après l'incendie, d'organiser notre action à partir du centre de la cause, dans la mesure où cela était possible sous l'influence des faits nécessaires. C'est pourquoi j'ai rassuré les amis qui, dès les premiers jours, ont considéré comme le plus nécessaire de nous faire bénéficier de toutes les aides possibles pour préserver nos intérêts, par exemple pendant les négociations, en raison de l'assurance. J'ai essayé autant que possible d'éloigner de notre action tout ce qui ne provenait pas du noyau du mouvement anthroposophique lui-même.

Je savais que je prenais ainsi une responsabilité vis-à-vis des amis. Car si le 15 juin avait eu une issue plus grave, on aurait bien sûr dit : Si vous aviez pris les bons avocats à l'époque, les choses auraient été différentes. - Mais on doit assumer de telles responsabilités lorsqu'il s'agit des devoirs supérieurs du centre de l'activité anthroposophique. Il faut les prendre au sérieux.

Et on ne les prend plus au sérieux si, dans le cas concret, on ne reste pas, dans la mesure du possible, à l'intérieur du centre désigné. On décrit immédiatement son impuissance lorsque, sur certaines questions, on se déclare incapable de mener soi-même les affaires qui sont les siennes à partir du centre des impulsions anthroposophiques.

Bien sûr, nous ne pouvons jamais nous proposer aujourd'hui de faire ce qui devrait être, je dirais, le plus radical - utiliser les trois millions à quelque fin charitable et construire le Goetheanum uniquement grâce à la volonté de sacrifice des amis.

Comme je l'ai dit, ne me considérez pas comme un humain qui veut vous four-

voyer à la mépratique. Mais il ne s'agit pas pour moi maintenant d'envisager simplement les actes extérieurs ; il s'agit pour moi de prononcer une fois, de prononcer tout à fait ouvertement les mots qui devraient être parmi nous pour former les esprits. Si nous les rendons efficaces, alors, dans un sens plus noble, ils auront les bons résultats.

Ceux qui disent : "Nous devons donc utiliser les trois millions à des fins caritatives et attendre que le bâtiment puisse être construit par volonté de sacrifice" auraient bien sûr tort. - Ils confondraient à nouveau ce qui doit être fait avec ce qui correspond à des intentions égoïstes et ambitieuses. L'énergie et la force ne consistent pas à choisir le chemin le plus confortable, même si le chemin le plus confortable peut être décrit comme étant extraordinairement moral au sens égoïste du terme ; mais l'énergie consiste à se jeter dans la tragédie, si je puis dire, même si le chemin doit être tragique. Mais cela ne doit pas se faire en dormant, il faut se jeter dans la tragédie avec conscience et savoir que l'on se trouve dans un domaine où l'on ne peut pas faire ce qui est purement anthroposophique ; il faut savoir que ce que l'on doit faire, bien que ce ne soit pas anthroposophique, doit être compensé d'un autre côté par une anthroposophie d'autant plus forte. Lorsque l'on pèse quelque chose, on ne retire pas du plateau de la balance ce qui est trop lourd pour les poids de l'autre côté, mais on y ajoute les poids de l'autre côté.

Nous en aurons aussi besoin. Nous devrons contrebalancer ce dans quoi nous sommes tragiquement entraînés, comme quelque chose qui doit se faire en grande partie, peut-être pour moitié, de manière non anthroposophique, par une anthroposophie d'autant plus forte. Je peux dire que pour moi aussi, il aurait peut-être été plus confortable de dire : je ne tends la main à la construction du Goetheanum que si les trois millions de la somme assurée sont utilisés à des fins caritatives et si le fonds de construction est à nouveau entièrement créé par des dons. - Cela aurait été plus confortable, car cela aurait causé moins de douleur. Il ne faut pas non plus craindre la douleur, mes chers amis, si l'on veut travailler dans le domaine de la réalité. Mais il ne faut pas non plus vouloir dormir avec la douleur. Il ne faut pas se contenter de se dire sans cesse : Nous faisons ce qui est le plus beau, ce qui est le meilleur. - On ne peut pas faire cela dans le monde terrestre. Et encore moins dans le présent. C'est pourquoi il est impossible de baisser la tête et de dire : "Je n'ai plus de courage du tout". Lorsqu'il semble que les dieux disparaissent, qu'ils ne sont pas là, que l'humanité est abandonnée par eux, la sagesse des dieux consiste à donner aux hommes l'impulsion de les chercher à nouveau dans les lieux où ils se sont cachés, et non de se plaindre de leur disparition et de leur inaction. Vouloir que la terre ne soit qu'un doux lit de repos et ne la trouver divine que lorsqu'elle se montre telle qu'elle correspond toujours à ce que l'on voudrait qu'elle soit, cela ne peut jamais constituer l'état d'esprit d'un mouvement spirituel, car ce n'est pas de la force, c'est de l'absence de force.

Et ce n'est pas par manque de force que nous présenterons le Goetheanum tragiquement coloré, mais seulement avec un développement de la force, avec la conscience que là où les dieux semblent s'être retirés, ils doivent à plus forte raison être recherchés par nous en leur lieu, où ils sont apparemment cachés.

Mes chers amis, j'ai voulu développer des idées de construction. Et comme il est assez difficile de parler entre les lignes, j'ai aujourd'hui inséré certaines choses dans les lignes elles-mêmes, je voudrais dire avec une certaine clarté. Mais ce que j'ai mis dans ces lignes est vraiment nécessaire si nous voulons développer dans les prochains temps la bonne disposition d'esprit pour la reconstruction du Goetheanum et pour d'autres choses encore. Il ne servirait à rien de nous bercer dans telle ou telle illusion, mais uniquement de nous confronter sans voile à la vérité, en l'occurrence la vérité intérieure qui découle de l'aspect moral de l'anthroposophie.

Mais alors, si cela peut se faire, alors se produirait ce qui devrait se produire, à savoir que la Société anthroposophique serait, au milieu des événements mondiaux actuels, un lieu où l'on ne se laisserait pas aller aux illusions dans lesquelles tout le monde vit aujourd'hui. Car pour beaucoup de choses qui se passent dans le présent, vous pouvez mettre à jour les illusions. Depuis 1914, les humaine s vivent dans l'illusion avec une certaine volupté, parce qu'ils ne sont pas assez courageux intérieurement pour s'avouer les vérités. Si l'on pouvait parvenir à ce que la Société anthroposophique, que l'Association du Goetheanum développe une force d'âme vigilante au milieu d'un monde qui entretient des illusions, alors la situation tragique dans laquelle nous nous trouvons actuellement et face à laquelle nous ne devons pas nous bercer d'illusions, serait dotée de ce qui est inscrit dans toute véritable tragédie.

Étudiez les tragédiens de tous les temps. Vous verrez que le tragique réside dans le fait que tout ce qui est extérieur semble s'effondrer et que c'est seulement à l'intérieur que se trouve la force qui permet de dépasser la catastrophe.

Lorsque cela se produit dans l'art, certaines personnes aiment le regarder, même si aujourd'hui elles ne sont plus nombreuses, car les tragédies ne sont plus très populaires. Mais si cela doit se produire dans la réalité, alors il faut que les choses se passent comme je les ai caractérisées. Il faut alors qu'il se passe quelque chose qui permette à la Société anthroposophique et à l'Association du Goetheanum de se distinguer, dans leur esprit intérieur fondé sur le spirituel, comme une formation d'îlot au sein d'un monde construit sur des illusions. Alors, ce qui est une force réelle peut rayonner dans le monde construit sur des illusions.

Mes chers amis, si nous prenons les mots que j'ai dû vous prononcer de la bonne manière, alors il y aura beaucoup d'intention, beaucoup d'anticipation, beaucoup d'aspiration à un autre état que celui dans lequel nous sommes, dans notre ressenti. Alors, nous ne serons pas aveuglés par beaucoup de satisfaction, et surtout pas par beaucoup d'autosatisfaction ; nous chasserons de nous les pensées de satisfaction et d'autosatisfaction et nous éveillerons en nous les pensées qui peuvent naître d'une vision purement spirituelle des choses. Nous aurons alors de véritables pensées constructives issues de l'esprit.

Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui, avec le plus grand sérieux, mais aussi, je crois, en toute objectivité. Et je remercie le comité directeur de l'Association du Goetheanum de m'avoir donné l'occasion de prononcer, précisément dans le cadre de cette manifestation, ces paroles sur ce qui est si étroitement lié au destin

du Goetheanum, du Goetheanum passé et éventuellement du Goetheanum à venir.

EXTRAIT DE L'HOMMAGE RENDU À LA MORT DE HERMANN LINDE deuxième président de l'Association du Goetheanum

Dornach, le 29 juin 1923

... Et lorsque l'idée de construire un bâtiment propre au mouvement anthroposophique vint à certaines âmes, il fut à nouveau évident d'appeler Hermann Linde dans le cercle de ceux qui voulaient avant tout consacrer leur travail à la construction et à la direction de ce bâtiment, car on savait que c'était là que l'on trouvait la volonté de se sacrifier, là que l'on trouvait la propension au travail, là que l'on trouvait avant tout ce dont on avait le plus besoin : l'esprit de conciliation, d'amour, d'équilibre des contraires.

Et c'est ainsi qu'Hermann Linde entra dans la petite communauté de ceux qui, en tant que comité, dirigeaient tout ce qui était lié d'abord à l'intention de Munich, puis à la réalité ici à Dornach : ériger un édifice pour la cause anthroposophique. Et il fut aussi l'un des premiers dans les rangs de ceux qui prirent en charge le travail de cette construction. Il était tellement imprégné d'un amour intérieur pour la cause qu'il a lié toute son existence, dans les dernières années, à cette construction.

Et j'aimerais à nouveau répéter un mot que j'ai prononcé ce matin : Lorsque je repense aux heures où je rencontrais Hermann Linde, travaillant dans notre salle de la coupole qui n'existe plus, travaillant en harmonie avec notre chère amie, son épouse, lorsque je discutais avec lui des affaires les plus diverses liées à la direction de la construction et à la fonction qu'il occupait au sein de cette direction, Il y avait dans tout cela, d'une part, la révélation de sa volonté illimitée de sacrifice, de l'engagement illimité de son talent artistique dans ce qui allait être construit, et d'autre part, cet esprit de conciliation, d'équilibre des contraires, qui était toujours prêt à donner un conseil plutôt qu'à critiquer. .. .

Nombreux sont ceux qui ignorent l'ampleur des soucis qui ont pesé sur les personnalités dirigeantes au cours des dernières années de la construction de Dornach. Aujourd'hui, il est évident de souligner qu'Hermann Linde était l'un de ceux qui ont porté ces soucis de la plus belle manière, mais qu'Hermann Linde était aussi l'un de ceux qui suivaient avec un intérêt large tout ce qui se passait ici, et qui auraient aimé voir certaines choses se développer de manière plus fructueuse qu'elles n'ont pu le faire jusqu'à présent, précisément en équilibrant les contradictions...

Et enfin, Hermann Linde a dû subir avec nous la douleur qui a affecté notre travail et le sien. Il a dû faire partie de ceux qui ont vu en peu de temps ce qui avait été construit par amour et dévouement tomber en ruine. Et il est vraiment vrai, au sens le plus profond du terme, que ce que j'ai dû dire ce matin lui a brisé le cœur pour son existence sur terre. Cette impression, vécue la nuit du Nouvel An et qui a été une mort pour beaucoup de choses qui sont notre cause, a été profondément brûlante dans l'âme de Hermann Linde. Et le peu de temps qu'il lui a été donné de

passer sur terre après l'incendie du Goetheanum a été entièrement marqué par cette impression.

RÉUNION AVEC LE CERCLE DES TRENTE*

Stuttgart, le 4 juillet 1923

Depuis l'assemblée des délégués*, le Dr Steiner a participé aujourd'hui pour la première fois à la réunion.

L'appel du Dr Rittelmeyer à une collecte pour le Goetheanum fut d'abord discuté. Le Dr Steiner l'a déconseillé, car cela entraînerait un flux d'argent vers l'étranger, ce qui est interdit par les lois actuelles. Il proposa en revanche de laisser l'impulsion se concrétiser en créant par exemple un "Fonds de fondation du Goetheanum" [voir p. 167].

Une fois l'affaire ainsi réglée, Adolf Arenson constata avec une grande satisfaction qu'il avait dit exactement la même chose que le Dr Steiner lors de la réunion d'il y a deux jours, presque dans les mêmes termes, mais qu'on n'avait pas voulu l'écouter, alors que le même conseil du Dr Steiner était maintenant accepté sans autre. Il aimerait tout de même y voir un symptôme. Rittelmeyer rétorqua que c'était tout de même autre chose de vouloir simplement laisser tomber une affaire sous la table ou d'en faire quelque chose de mieux en réfléchissant et en tenant conseil, comme vient de le faire le Dr Steiner. Les propos d'Arenson ont seulement été ressentis que comme paralysants.

Celui-ci s'y s'en défendit et la discussion alla bon train à ce sujet, en revenant sur l'avant-dernière réunion chez le Dr Unger, qui avait déjà à l'époque, avec Benkendörfer, émis des objections contre le premier appel de Rittelmeyer à ce sacrifice, qui devait être un acte spirituel et auquel il donnerait son anneau d'alliance.

* Pour les procès-verbaux des réunions de début janvier jusqu'à l'assemblée des délégués, voir la partie III, pages 201 et suivantes.

** L'assemblée des délégués de Stuttgart fin février, voir partie III.

RÉUNION DU CERCLE DES TRENTE (sans Rudolf Steiner)

Stuttgart, 10 juillet 1923

(Dans la bibliothèque de l'Institut de recherche, en préparation de la réunion du lendemain, à laquelle le Dr Steiner a confirmé sa présence).

Au début, il a été constaté que, même selon l'avis du Dr Steiner, ce n'était pas la tâche du cercle de discuter des questions, comme cela avait été fait lors de la séance du 2 juillet et prévu pour la participation ultérieure du Dr Steiner aux séances, qui se résument à la manière dont on doit se préparer à l'apparition du Christ éthérique, comment on doit tenir compte des morts de la société, quels idéaux de quelle époque culturelle (la 5e ou la 6e) doivent être représentés dans l'attitude fondamentale de la société. Tout cela est une affaire d'études intimes. En revanche, dans notre cercle, les représentants des institutions sont réunis pour ef-

fectuer un travail pratique. Les discussions théoriques doivent cesser et nous devons enfin passer à un travail réel.

Différentes questions ont ensuite été abordées. Il fut question de l'intention des étudiants (Maikowski, Rosenthal et autres) de construire sur le terrain de l'école Waldorf une maison qui servirait en même temps de salle de réunion pour la Société anthroposophique libre, à l'aide des fonds mis à disposition lors de l'assemblée des délégués pour une école supérieure. Comme Leinhas, qui gère ce fonds, n'était pas présent, il n'a pas été possible de déterminer si les fondateurs avaient été informés de cette utilisation qui ne correspondait pas au sens initial de la fondation. En tout cas, il fut constaté que si les fonds n'étaient pas utilisés directement pour une école supérieure - le Dr Steiner avait en effet dit un jour que même si nous avions des milliards pour une école supérieure, nous ne pourrions pas en ouvrir une, parce qu'il n'y aurait pas d'enseignants et que si les enseignants Waldorf étaient sollicités, l'école Waldorf périrait -, ils ne pouvaient en aucun cas être utilisés pour une telle construction. Il serait alors préférable de les dépenser pour un mouvement en faveur d'un enseignement supérieur libre ou de les regrouper avec le fonds de fondation du Goetheanum prévu.

Le Dr Stein a alors raconté une conversation avec M. Kretzschmar. Il avait attiré l'attention de ce dernier, après la "discussion financière" du 22 juin, sur le fait que les économistes anthroposophes non encore réunis dans le Jour qui vient devaient s'unir pour soutenir le mouvement, après que les gens de finance de Stuttgart se soient engagés dans le Jour qui vient. Kretzschmar a cependant répondu que ce n'était pas du tout le cas. Unger et Del Monte auraient au contraire assaini leurs entreprises en créant le Jour qui vient, auraient fait des affaires juteuses et se promèneraient maintenant avec une auréole. Stein a dit qu'il en avait informé Leinhas, qui avait écrit à Kretzschmar, mais avait reçu une réponse évasive.

Benkendörfer a répondu que ce genre de choses revenait sans cesse, mais qu'il était totalement désintéressé par une clarification après les expériences troubles qu'il avait faites. Unger a déclaré qu'il ne s'occupait plus du tout de ce genre de choses.

Pour finir, le Dr Stein a rapporté que depuis l'assemblée des délégués, la branche Kerning n'avait cessé de s'adresser au comité directeur au sujet du maintien du Dr Unger en son sein et que même après que le comité directeur ait déclaré qu'il continuerait à collaborer avec le Dr Unger, même après avoir pris connaissance de tout ce que la branche Kerning avait avancé contre lui, il ne s'était pas contenté de cela et avait menacé de poursuivre l'affaire.

Lors du traitement de l'affaire, il a été fait référence à des événements qui, il y a 16 ans, ont donné la première occasion de la traiter.

Mlle Völker avait alors parlé de la domination des Juifs, qui était ici. Benkendörfer avait en revanche déclaré, lors de la chute de Besant, qu'il en irait bientôt de même pour Mlle Völker.

Là encore, Benkendörfer et Unger ont déclaré que l'espoir d'une entente était totalement vain.

RÉUNION AVEC LE CERCLE DES TRENTE

Stuttgart, le 11 juillet 1923*.

En présence du Dr Steiner, on discuta d'abord à nouveau du plan du bâtiment sur le terrain de l'école Waldorf. Il expliqua que la "Société anthroposophique libre" ne pouvait en aucun cas y construire des locaux d'hébergement. Ses membres traînaient déjà beaucoup trop à l'école Waldorf, où leur influence sur les élèves avait déjà fait naître des manières de lycéens qu'il ne tolérerait en aucun cas.

Ensuite, on en vint à parler de l'affaire Völker-Unger. Mlle Völker fut pressée de toutes parts de mettre un terme à cette affaire, y compris par Mme Steiner, qui l'attaqua en termes violents. Mais elle était et restait obstinée, à tel point que je doutais de sa bonne volonté et de son discernement. Elle pense justement qu'il n'est pas du tout en son pouvoir de faire aboutir l'affaire, ce que le Dr Steiner semble confirmer par la suite. Rittelmeyer lui proposa de déclarer dans sa branche qu'elle la quitterait si l'affaire ne se calmait pas maintenant.

Les discussions se poursuivirent jusqu'à ce que le Dr Steiner déclare qu'il ne pouvait plus participer à ces réunions si l'on n'y traitait que de choses inessentielles.

MOTS D'ADIEU AVANT LE DÉPART EN VOYAGE DE PLUSIEURS SEMAINES EN ANGLETERRE

***Dornach, le 29 juillet 1923* -**
Paroles de conclusion de la conférence

Dans tous les domaines, nous voyons comment il s'agit d'un réveil, d'un éveil de l'humanité. C'est ainsi que nous devrions accueillir cette impulsion à l'éveil, à regarder vers l'extérieur, à voir ce qui est et ce qui n'est pas, et où se trouvent partout les appels à

* Les séances des 14, 25 juillet et 1er août, voir annexe II.

aller de l'avant. C'est pourquoi, avant cette pause estivale due au voyage en Angleterre, j'ai voulu conclure, tant lors de l'Assemblée des délégués que ces jours-ci, par des réflexions telles que celles que je vous ai présentées. Ces choses touchent au cœur de notre époque. Et il est nécessaire que l'on fasse apparaître l'autre dans notre mouvement, comme j'ai essayé de le suggérer.

... C'est ce qui a fait que les dernières conférences devaient justement être tenues de la manière dont elles l'ont été : où la culture extérieure brille dans nos rangs. Elles étaient en même temps une invitation à ouvrir les yeux. Et j'ai essayé d'organiser ces conférences de telle sorte que l'on puisse voir à travers elles ce que cela signifie : la Société anthroposophique doit faire tous ses efforts pour sortir du sectarisme, pour passer au-dessus du sectarisme.

Souhaitons, mes chers amis, que vous mettiez à profit le temps pour lequel je dois prendre congé de vous pour quelques semaines, en prononçant ces mots, pour réfléchir à la manière dont on peut sortir de ce sectarisme ! Sinon, la situation est telle que la Société anthroposophique s'enfonce de plus en plus dans le secta-

risme. Et il y a de fortes tendances non pas à rejeter le sectarisme, mais à naviguer justement dans l'essence sectaire.

Comment éviter le sectarisme, c'est quelque chose qui doit préoccuper nos sentiments. Et je voulais encore une fois donner ce ton très brièvement, parce qu'il est extrêmement nécessaire de le donner. Je voulais attirer l'attention sur le fait que j'ai justement essayé, dans ces dernières conférences, de parler de manière à ce que l'on regarde partout dans le monde, qu'il n'y ait pas d'enfermement dans une secte, mais une vie dans le monde avec les yeux ouverts, avec un sens pratique, une présence dans le monde. Cela est tout à fait compatible avec un approfondissement extrême dans le domaine spirituel. C'est pourquoi je vous ai dit que l'humain d'aujourd'hui doit même savoir qu'il peut y avoir aujourd'hui un Indien, Râmanâthan, qui regarde la culture européenne et qui dit aux Européens : laissez-ous envoyez des enseignants sur le Jésus de l'Inde, car vous

* Assemblée internationale des délégués, p. 557 et suivantes.

ne comprenez rien de Jésus-Christ. C'est seulement lorsque nous avons commencé à lire le Nouveau Testament que nous avons compris la chose.

Si l'on veut s'enfermer dans un sectarisme tel que celui qui s'est manifesté lors de l'assemblée des délégués, on n'atteindra pas la grande tâche de l'anthroposophie aujourd'hui, et il faut l'atteindre, car c'est une affaire d'humanité.

En vous disant cela, je prends congé de vous pour quelques semaines, et nous annoncerons les prochaines manifestations en conséquence. Dans les semaines à venir, des conférences et des représentations d'eurythmie auront lieu dans différents endroits d'Angleterre.

Nous voulons donc nous préparer maintenant à une pause estivale, de telle sorte que pendant cette pause estivale, nous laissions nos cœurs être particulièrement actifs pour ressentir correctement ce qui se passe : Comment devons-nous ressentir pour que l'évolution de l'humanité puisse se poursuivre de la bonne manière ?

RÉUNIONS DU CERCLE DES TRENTE (sans Rudolf Steiner) Stuttgart, 3, 5 et 9 août 1923

Stuttgart, le 3 août 1923

Avant la séance, une lettre de Mlle Völker m'a été apportée*. Elle m'explique qu'elle y demande sa démission du cercle. Je l'ai remise au début de la séance au Dr Unger, qui l'a lue. Elle y dit qu'elle ne croit pas que la démarche de rendre le cercle public sera une protection efficace pour le Dr. Steiner et qu'elle ne peut pas assumer la coresponsabilité tant que les paroles ne sont pas suivies d'actes et d'un changement d'attitude. La lettre fut rejetée par tous. Unger la qualifia à plusieurs reprises de "pharisaïque" et de "pfäffisch". Mlle Völker dit : "Dieu merci, je ne suis pas comme ces <trentes>" ! Les exhortations qu'elle contenait étaient des phrases vides de sens. Stein pensait qu'elle serait dû à l'affront fait à Mlle Völker le 11 juillet par Mme Dr.

* Theodor Lauer, alors secrétaire protocolaire du Cercle des Trente.

Steiner. Lors de la suite de la discussion, la démission a été qualifiée de "retrait de la responsabilité" et il a été décidé sans opposition de renoncer à la poursuite de la collaboration de Mlle Völker.

Par la suite, Arenson et Stein firent un rapport [pour ce passage, voir annexe II, page 829].

La question de la signature de l'appel et de la mention des noms et adresses a révélé à quel point l'appartenance au cercle était peu ordonnée. Il a été proposé d'élire un secrétaire pour ce cercle, qui s'appellera à l'avenir "Cercle de confiance des institutions de Stuttgart". J'ai été proposé de deux côtés, mais j'ai secoué la tête à chaque fois, ce qui a poussé Arenson à m'encourager : "Ne secouez pas la tête, dites oui !" Je répondis que je n'avais pas assez d'expérience, ce à quoi Stein me rétorqua : "Attendez seulement, vous ferez déjà des expériences !"

Ensuite, on discuta encore : l'expertise du Dr Husemann sur le cas Goesch, le projet de l'asile de Kennenburg (à propos duquel Stein fit remarquer que la Société anthroposophique ne pouvait pas exister sans un asile de fous, car selon une déclaration du Dr Steiner, les maladies mentales apparaîtront prochainement de manière épidémique, ne serait-ce qu'en raison de la mal/sous nutrition), le problème du Dr Noll et du vade-mecum, et la séance fut ensuite ajournée au dimanche.

En se séparant, on parla encore du séparatisme des Pays rhénans et on lut une lettre du rédacteur du "Kölner Mittagsblatt (Feuille de midi de Cologne", H. Blume, au Dr Büchenbacher, dans laquelle Blume se plaignait du comité local et annonçait qu'il allait démissionner, car il n'y avait rien à faire avec le journal. Il est prévu que Sigismund von Gleich lui succède. Sur ce, on s'assit à nouveau et on décida d'informer immédiatement Kretzschmar de ne pas engager von Gleich, car celui-ci ne devait pas occuper de poste officiel pour le mouvement. Il fut fait mention d'une déclaration du Dr Steiner selon laquelle il n'entrerait pas dans une maison où se trouvait von Gleich.

Stuttgart, le 5 août 1923

Le Dr Palmer rapporte une visite à Mlle Völker, à laquelle il a fait savoir que le cercle ne peut être composé que de membres qui assument l'entière responsabilité de ce qu'il décide et qui doivent donc renoncer à leur collaboration.

Il m'a été demandé d'en prendre note en tant que secrétaire du Cercle.

Les publications dans le prochain numéro de "Anthroposophie" furent encore une fois discutées et définitivement mises au point*.

Stuttgart, le 9 août 1923

J'arrivai un peu trop tard et me trouvai ainsi au milieu d'une discussion animée sur l'"Appel au Fonds Goetheanum allemand" en cours de correction. Leinhas, en particulier, y alla de ses remarques critiques.

Ensuite, nous avons parlé de l'articulation interne du travail du Cercle, de l'établissement d'un règlement intérieur, etc. J'ai expliqué que j'étais prêt à tenir un "journal", mais que les inscriptions devaient être approuvées par le Cercle. J'ai en-

suite demandé à Unger, qui a été élu président, comment je devais m'y prendre. Il m'a répondu qu'il me donnerait une réponse définitive la prochaine fois.

Entre-temps, le numéro 6 de "Anthroposophie" avait été distribué et l'on parla des différentes publications.

Puis des communications furent faites sur l'affaire Stahlbusch et sur des personnalités adverses qui seraient employées à l'école Waldorf (!), le fiancé de la fille adoptive de Mme von Drachenfels, la cuisinière de Mme Leicher (?), etc.

Leinhas fait savoir que le Jour qui vient ne peut pas poursuivre le projet Kennenburg en raison de difficultés financières. (A l'Institut clinique et thérapeutique, il avait communiqué hier les véritables raisons de ce refus : Husemann ne pouvait pas assumer une nouvelle tâche avant que celle de la propagande pour les remèdes ne soit résolue. Le Jour qui vient devait veiller à ce que l'Institut soit rentable et inciter les médecins à travailler dans cette direction).

Voir annexe II, page 829.
Voir annexe II, page 829 ss.

APPEL POUR LE FONDS ALLEMAND DU GOETHEANUM

Chers amis anthroposophes en Allemagne !

Dans la nuit de la Saint-Sylvestre 1922/23, une immense torche incendiaire a brillé dans le monde comme le symbole bouleversant d'un moment historique mondial. Cette nuit-là, le Goetheanum, l'école supérieure libre de sciences de l'esprit à Dornach, brûla jusqu'à ses fondations. Un inconnu avait sournoisement placé l'étincelle de feu dans le sanctuaire de milliers de cœurs humains.

Cet événement pouvait rappeler le souvenir d'un autre crime inscrit dans l'histoire de l'humanité. Le 6 février 356 avant Jésus-Christ, Hérostrate a lancé la torche incendiaire dans le sanctuaire de Diane d'Éphèse. Par cet acte, il voulait obtenir pour sa personne un nom immortel. Des trésors de sagesse ancestrale sont alors tombés dans l'oubli ; le nom d'Hérostrate est resté gravé dans la postérité.

Si l'incendie d'Éphèse était un symbole historique mondial montrant que la sagesse ancienne et sacrée devait disparaître pour que la personnalité humaine puisse s'épanouir, l'incendie du Goetheanum, qui voulait être un lieu d'amour qui veut maintenant venir sous une nouvelle forme aux peuples de la terre, peut être un signe de la manière dont des forces criminelles s'opposent à la venue de cet amour à notre époque.

Dans l'esprit de l'amour, alors que la guerre mondiale faisait rage tout autour de nous et que les flammes de la haine des peuples s'élevaient, des anthroposophes de 17 nationalités avaient construit le Goetheanum sous la direction de leur enseignant. L'œuvre de dix ans de travail dévoué et d'amour sacrificiel avait été anéantie par un crime de droit commun en quelques heures fatales/lourdes de destin. -

Immédiatement après la catastrophe, les dons pour la reconstruction du Goetheanum affluèrent aussi en Allemagne vers le centre de collecte qui avait alors été

créé à Stuttgart sous le nom de "Compte de mise à disponibilité Dr. Rudolf Steiner", nos amis étrangers ont entrepris des démarches pour assurer le financement de la reconstruction. Les garanties nécessaires ont été données par l'assemblée internationale des délégués à Dornach, qui s'est tenue du 20 au 22 juillet. Elle s'est réunie le 7 juillet dernier. Des personnes de tous les pays du monde vont à nouveau collaborer à la construction d'un Goetheanum. Nous, anthroposophes allemands, nous sommes d'abord trouvés dans l'impossibilité d'apporter une aide financière. Ce n'est pas parce que nous sommes pauvres ; celui qui aime quelque chose comme nous aimons la construction - qui ne nous appartient pas à nous, anthroposophes, mais qui doit servir à toute l'humanité - a encore quelque chose à donner, même s'il est très pauvre. Mais nous devions être clairs sur le fait que l'argent et la valeur de l'argent ne devaient pas dépasser les frontières de notre pays. Cela, chers amis, a été notre grande douleur : de voir que le sacrifice que nous voulions faire pour notre chère cause devait être rendu impossible par le destin.

Mais la force morale qui vit dans l'anthroposophie nous a montré le chemin par lequel notre sacrifice peut néanmoins être efficace. Ce que nous avons pu apporter en dons matériels, par amour et par esprit de sacrifice, à la construction du premier Goetheanum a été anéanti par le crime de la nuit du Nouvel An. Le nouveau Goetheanum devra être construit en grande partie à partir de la somme d'assurance qui n'a pas été offerte par des amis prêts à faire des sacrifices. C'est là que réside sa tragédie. Et nous, anthroposophes allemands, avons dû nous voir exclus des sacrifices matériels qui seront consentis par nos amis pour la reconstruction. Mais le sens du sacrifice s'est réveillé parmi nos amis. C'est pourquoi nous avons décidé que tout ce qui serait donné en Allemagne pour le Goetheanum serait réuni en un "Fonds Goetheanum allemand". Ce fonds doit être utilisé à l'intérieur des frontières allemandes pour des buts qui vont dans le sens des aspirations du Goetheanum. Il est par exemple prévu de soutenir, à partir de ce fonds, des travailleurs spirituels allemands à l'intérieur des frontières de notre pays dans leurs travaux et leurs recherches spirituelles-scientifique dans l'esprit de l'Université libre de science de l'esprit. Le Dr Rudolf Steiner aura lui-même le droit exclusif et unique de disposer des moyens de ce fonds.

De cette manière, nous pouvions espérer que notre sacrifice, qui ne pouvait pas être utilisé sous forme matérielle pour la reconstruction du Goetheanum lui-même, aurait néanmoins un impact au-delà des frontières de notre pays grâce à la force morale qui lui est inhérente. Ce que la force du destin nous empêche de faire sur le plan matériel devrait être compensé par l'esprit dans lequel nous voulions offrir notre sacrifice.

Nous avons présenté cette intention à nos amis étrangers lors de l'assemblée internationale des délégués à Dornach. Nos amis ont su apprécier de la plus belle manière l'esprit de notre sacrifice au Goetheanum. Leurs délégués ont déclaré qu'ils étaient décidés à ajouter à ce qu'ils étaient déjà prêts à faire d'eux-mêmes pour la reconstruction du Goetheanum, autant que le montant collecté en Allemagne pour le Fonds Goetheanum allemand et qui y reste. Et ils le feraient avec des fonds qui n'auraient jamais été versés en Allemagne. Ainsi, il est possible que notre don reste en Allemagne et que sa contre-valeur soit tout de même affectée à

la reconstruction du Goetheanum.

Chacun de nous veut faire un sacrifice pour le Goetheanum. Un sacrifice qu'il ne peut faire que dans ce but, en raison d'une compréhension claire de la nécessité historique de cette construction. Ce sacrifice doit être doté d'une force morale, comme contrepoids aux faits tragiques qui se répercuteront sur le Goetheanum en devenir.

Ce sacrifice doit être unique, par lequel de telles entreprises dans notre propre pays, comme par exemple l'école Waldorf, ne doivent pas être privées des soutiens réguliers qui sont si indispensables pour ces entreprises en ce moment.

C'est dans cet esprit que nous nous adressons aujourd'hui à nos amis anthroposophes allemands en leur demandant de faire des dons pour le Fonds allemand du Goetheanum. Ce fonds servira à la reconstruction du Goetheanum sans que notre peuple ne soit privé de quoi que ce soit. De même que pendant la guerre mondiale, les nations qui se battaient entre elles à l'extérieur ont travaillé ensemble à Dornach à la construction du Goetheanum, de même les anthroposophes des autres nations se portent maintenant économiquement garants pour nous lors de la reconstruction, alors que l'Allemagne s'effondre économiquement.

Ce fait prouve que l'anthroposophie est capable de tracer le chemin vers l'humain, au-delà de la haine des peuples. Parce qu'il en est ainsi, nous pouvons encore une fois construire. Construisons, amis, dans cette construction la force de la moralité, la force de l'amour, afin que la construction forte ait une société forte derrière elle !

Puisse le comportement des amis anthroposophes des pays extra-allemands envers les anthroposophes allemands être un exemple pour les nations ! Le nouveau bâtiment de Dornach pourrait alors marquer le début de l'ère de la compréhension entre les peuples. Puisse le nouveau bâtiment du Goetheanum être accueilli dans ce sens par le monde entier !

Stuttgart, août 1923.

Le comité directeur de la Société anthroposophique en Allemagne :

Jürgen von Grone, Dr Eugen Kolisko, Emil Leinhas, Johanna Mücke, Dr Otto Palmer, Dr. Friedrich Rittélmeyer, Dr Walter Johannes Stein, Dr Carl Unger, Wolfgang Wachsmuth,

Louis Werbeck.

Le comité de la Société anthroposophique libre d'Allemagne :

Moritz Bartsch, Dr Hans Büchenbacher, Jürgen von Grone, Dr Ernst Lehrs, René Maikowski, Wilhelm Rath, Dr. Maria Röschl, J. G. W. Schröder.

Les membres allemands du comité directeur de l'Association du Goetheanum, de l'Université libre de la science de l'esprit :

Comte Otto Lerchenfeld, Comtesse Pauline Kalckreuth, Dr. Felix Pei pers.

Tous les dons sont à adresser à la banque Hans Stammer & Co, Stuttgart, Rotestr. 4, en faveur de la société fiduciaire du Goetheanum à Stuttgart, pour le "Compte de mise à disposition Dr. Rudolf Steiner".

DISCOURS LORS D'UN DÉBAT SUR L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE EN ANGLETERRE

Penmaenmawr, le 19 août 1923

Mesdames et Messieurs les participants ! Sur le thème de la discussion d'aujourd'hui, il serait bon, après que l'un ou l'autre point de vue se soit imposé pour une clarification générale, que je puisse parler encore une fois dans les prochains jours ou vers la fin des soirées de discussion. Pour aujourd'hui, je voudrais juste faire quelques remarques préalables.

Il est vrai que l'expansion du mouvement anthroposophique, de l'anthroposophie en général, présente quelques difficultés. Mais ces difficultés peuvent être surmontées s'il se trouve un nombre aussi grand que possible de personnes qui acceptent vraiment dans leur cœur, au sens le plus strict, les conditions d'un tel mouvement, comme l'est le mouvement anthroposophique. Le mouvement anthroposophique ne peut en fait pas se propager comme n'importe quel autre mouvement par l'organisation extérieure ou par l'organisation de la forme. Car celui qui, simplement en tant qu'humain contemporain intéressé par la vie spirituelle, entend parler du mouvement anthroposophique en général et se pose alors la question : Dois-je participer à ce mouvement anthroposophique ? -, il devra d'abord très souvent se heurter au fait qu'il semble que le mouvement anthroposophique porte en lui certains dogmes auxquels il faut adhérer, comme s'il exigeait que l'on s'engage, je dirais, par son nom, en faveur de telle ou telle proposition. Souvent, on entendait dire au sein de la Société anthroposophique : "Ah, celui-là ou celle-là ne peut pas être considéré(e) comme un(e) vrai(e) anthroposophe, car il ou elle a dit telle ou telle chose sur tel ou tel sujet ! - On a alors l'impression que le mouvement anthroposophique a quelque chose à voir avec l'orthodoxie ou la foi en général. Et c'est justement ce qui nuit le plus à un mouvement purement spirituel tel que l'anthroposophie veut être.

Certes, un tel mouvement doit aussi avoir une organisation ; mais ce qu'il doit avoir en plus par rapport à l'organisation, c'est la plus grande largeur d'esprit possible. Cette largeur d'esprit doit cependant vivre davantage dans le sentiment, je dirais presque dans le rythme, de ceux qui se sentent déjà porteurs du mouvement anthroposophique, que dans des principes quelconques. C'est pourquoi il m'a toujours semblé inquiétant que le mouvement anthroposophique ait conservé les trois soi-disant principes qui ont été repris de la Société théosophique - à l'époque, certainement à juste titre, où le mouvement théosophique existait - mais qui, en fait, pourraient encore susciter le préjugé que le mouvement anthroposophique est quelque chose de sectaire. Le fait que non seulement cette opinion puisse naître dans le monde, mais que souvent - pardonnez-moi de l'exprimer très ouvertement - quelque chose émane de la Société anthroposophique elle-même, qui montre le mouvement comme sous un jour sectaire, rend extrêmement difficile pour les personnes extérieures d'approcher le mouvement anthroposophique. Il suffit de mettre en regard le mouvement anthroposophique lui-même.

Avant-hier, à Ilkley, j'ai dit : "Moi-même, j'aimerais bien que le mouvement dont il

s'agit change de nom tous les huit jours ! Si c'était facile, si c'était possible du point de vue de l'organisation, ce serait ce que j'aimerais le plus ; car le nom est déjà quelque chose sur lequel les gens ne veulent pas s'attarder volontiers, parce qu'ils commencent par y penser : Qu'est-ce que l'anthroposophie ? - Ils se forgent un nom à partir des principes : un, deux, trois - et se reconnaissent ensuite dans tout ce qui est possible, sauf dans ce qui coule réellement à travers le mouvement anthroposophique.

Vous voyez, ici en Angleterre, cela n'est pas encore très visible, mais sur le continent, vous pourriez bientôt faire l'expérience de la force du préjugé selon lequel le mouvement anthroposophique serait quelque chose de sectaire, une secte. Les écrits parus aujourd'hui sur l'anthroposophie sur le continent sont effectivement très nombreux ; on peut dire que chaque fois que l'on entre dans une librairie et que l'on se fait montrer les écrits parus entre-temps, il y a toujours un écrit sur l'anthroposophie parmi eux. Mais si l'on lit tous les écrits qui ont été publiés sur l'anthroposophie en opposition, parfois même en croyant bien faire avec l'anthroposophie, on doit vraiment se dire : qu'est devenue l'anthroposophie dans ces différents écrits ? Je dois avouer que lorsque je lis des écrits d'opposants, souvent pas vraiment abominables, il y en a bien sûr beaucoup plus, mais lorsque je lis aussi de tels écrits qui veulent juger l'anthroposophie de manière apparemment objective, et que je me demande quelle image se dégage de l'anthroposophie, quelle image l'un ou l'autre théologien ou philosophe, ou encore des laïcs de tous bords, se sont formés sur l'anthroposophie, et que je me représente cette image, je me dis que je ne veux vraiment pas devenir anthroposophe ! Car en fait, on prend cela et on se forme des opinions à partir de ce qu'on a lu et de ce que les adversaires ont dit, ainsi qu'à partir de toutes sortes de brefs comptes rendus de conférences, des opinions qui sont alors aussi inexactes que possible. Ce dont il s'agit, c'est qu'à la place de ces opinions, qui sont le principal obstacle à l'expansion du mouvement anthroposophique, le contenu correct de l'anthroposophie puisse être présenté au monde. C'est de cela qu'il s'agit. Et ce contenu de l'anthroposophie devrait être présenté au monde de manière à ce que l'on comprenne : Il ne s'agit pas de quelque chose de sectaire, de quelque chose que l'on peut embrasser d'un seul nom. Il faut vraiment opposer à ces brèves présentations qui discutent de l'essence de l'anthroposophie en quatre ou cinq pages, le fait que l'anthroposophie se répand peu à peu dans tous les domaines possibles.

Prenez le domaine dont nous avons parlé ces quinze derniers jours à Ilkley : le domaine pédagogique. Ce domaine pédagogique est traité de telle sorte que seules les méthodes pédagogiques, les méthodes didactiques doivent être élaborées de la meilleure manière possible à partir du mouvement anthroposophique. L'école Waldorf de Stuttgart, dans laquelle cette pédagogie, cette didactique, est appliquée, n'a rien d'une école de secte, rien d'une école dogmatique, rien de ce que le monde aimerait appeler une école anthroposophique. Car nous n'apportons pas de dogmatisme anthroposophique à l'école, mais nous cherchons à former les méthodes purement didactiques et pédagogiques telles qu'elles sont généralement humaines. Et c'est ainsi que l'anthroposophie est évoquée d'une manière très précise dans ces domaines. On peut dire qu'il s'agit d'une indication : Il y a aujour-

d'hui de nombreux mouvements dans le monde - chaque humain fait déjà presque un mouvement aujourd'hui, on ne peut pas non plus dire que tous ces mouvements ne sont pas très synthétiquement raisonnables, car c'est avant tout la caractéristique de l'humain contemporain d'être synthétiquement raisonnable. - Nous en sommes arrivés à ce que la rationalité synthétique soit devenue une caractéristique générale des humains. C'est pourquoi je peux facilement imaginer que 5, 10, 15 personnes très intelligentes se réunissent aujourd'hui et élaborent un programme de 12 ou 30 paragraphes extraordinairement synthétiquement raisonnables sur la meilleure pédagogie que l'on puisse avoir - je peux imaginer qu'il n'y aurait pas la moindre objection à un tel programme. Mais dans la pratique, dans la pratique scolaire, on ne peut rien faire avec de tels programmes ; il faut savoir comment l'enfant se développe chaque année, comment on peut répondre à l'individualité de chaque enfant. Et même cela ne suffit pas : dans un tel programme très synthétiquement raisonnable sur la pédagogie de réforme, on pourrait par exemple indiquer comment les enseignants doivent être constitués. Oui, je pourrais m'imaginer que l'on pourrait peindre des images incroyablement belles et magnifiques de la nature des enseignants dans une telle école - mais si les enseignants ne sont pas là, tels qu'ils sont dépeints dans ces séries de programmes, et s'il n'y a tout d'abord aucune perspective que ces enseignants puissent être tels qu'ils sont écrits dans ces programmes synthétiquement raisonnables, alors on doit prendre les enseignants que l'on a, que l'on peut obtenir, et on doit faire avec eux ce qui est relativement le mieux. C'est la pratique - une pratique qui s'étend aussi au choix des personnes que l'on place à n'importe quel endroit. Et c'est ainsi que l'anthroposophie, au moment où elle veut intervenir dans la vie, ne veut être qu'humaine en général, faire abstraction de tout dogmatisme, et veut à son tour saisir la vie elle-même, la représenter. C'est ce que veulent aussi - peut-on dire - les autres mouvements réformateurs ; mais pour cela, il faut voir s'ils le veulent, si aujourd'hui les humains qui croient être les plus praticiens ne sont pas les plus forts théoriciens, parce qu'ils font tout dépendre de la théorie, du programme. Aussi paradoxal que cela puisse paraître : C'est dans les professions commerciales et industrielles, et notamment dans les professions dites pratiques, que l'on trouve aujourd'hui les plus grands théoriciens. Aucun humain, lorsqu'il se trouve aujourd'hui dans la vie pratique, ma foi, ne voit la pratique réelle, mais ce qu'il s'imagine.

Il n'est donc pas étonnant que les systèmes construits de pendants économiques, qui sont tout à fait théoriques, s'effondrent peu à peu. Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est d'un travail direct dans la vie, d'une vision de ce qui est et peut être dans les humains. Et c'est cette différence du mouvement anthroposophique par rapport à d'autres mouvements qu'il faudrait s'efforcer de faire comprendre au monde : son caractère global, son impartialité, son absence de préjugés, son absence de dogmes : le fait qu'il veut simplement être une méthode d'expérimentation de l'humain en général et des phénomènes mondiaux en général.

Et nous pouvons donc dire : dans le domaine artistique - oui, si vous regardez le bâtiment de Dornach, qui s'est terminé de manière si tragique, si vous regardez les représentations d'eurythmie -, qu'est-ce qui est lié à une quelconque

dogmatique ? Dans le cas de la construction de Dornach, on a construit à partir des formes de construction qui pouvaient être tirées du bois comme étant les meilleures et les plus parlantes. Un style de construction tel qu'il pouvait justement être issu de la vie immédiate des humains du présent ! Dans l'eurythmie, on ne montre pas comment réaliser les dogmes anthroposophiques, mais comment réaliser les meilleurs mouvements issus de l'organisme humain, de sorte que ces mouvements deviennent un véritable langage à façonner artistiquement. Ainsi, on pourrait dire que l'anthroposophie aspire à une connaissance et à une pratique approfondies par l'esprit dans les domaines les plus divers. C'est en cela que l'anthroposophie se distingue de tout ce qui existe aujourd'hui dans le monde.

C'est pourquoi on aimerait que l'anthroposophie change de nom chaque semaine, afin que les gens ne puissent pas s'habituer à tout ce qui découle de l'attribution d'un nom. Pensez donc que c'est justement cette dénomination qui a provoqué à l'époque récente une si terrible absurdité de civilisation. Je ne sais pas s'il en a été de même en Angleterre, mais dans le domaine de la peinture, par exemple, on a vu apparaître toutes sortes d'"écoles" sur le continent au cours des dernières décennies. Il y avait par exemple les peintres en plein air, les impressionnistes, les expressionnistes, les futuristes, les cubistes et ainsi de suite, et les gens se sont habitués, parce que de tels noms englobaient les choses, à dire tout et n'importe quoi, mais à ne rien dire sur la peinture quand on peignait. Il ne s'agit vraiment pas, quand on peint, de savoir si l'on est cubiste, impressionniste ou un autre "-iste" - il s'agit vraiment de savoir peindre ! Et de même, dans la vie, il s'agit vraiment d'aborder la vie de la bonne manière, là où elle se présente. C'est pourquoi j'aimerais que l'on puisse donner à l'anthroposophie un nom différent tous les huit jours, parce que les gens ne s'habitueraient alors à aucun nom et s'approcheraient de la chose elle-même. Ce serait la meilleure chose pour l'anthroposophie !

Oui, il faut exprimer ces choses de manière si extrême, si radicale. Mais vous comprendrez ce que l'on veut dire : Il s'agit vraiment de faire valoir avec tact devant le monde ce qui est global pour l'anthroposophie et de ne pas l'enfermer dans quelque chose qui pourrait susciter la croyance : Tu dois te plier à un dogme quelconque si tu dois signer ta demande d'admission. - Il faut vraiment aspirer à ce que cette largeur d'esprit prenne place dans la représentation du mouvement anthroposophique ; nous pourrons alors vraiment surmonter les autres questions plus facilement que cela ne semble être le cas.

Ces derniers temps, les choses qui se sont déroulées au sein du mouvement anthroposophique de tous les pays ont montré que le mieux serait, pour ainsi dire, que les anthroposophes se regroupent en sociétés nationales dans les différents pays, qu'une société britannique se fonde ici et que toutes ces sociétés individuelles se regroupent à leur tour en une société générale/universelle qui aurait son siège à Dornach. Ce qui est extrêmement difficile pour amener une telle société internationale à une certaine satisfaction, c'est la compréhension. En ce qui concerne les enseignements eux-mêmes, je pense que les moyens de cette compréhension sont en train de se développer. Nous voyons qu'ici aussi, dans votre revue "Anthroposophy", qui a été fondée par la baronne Rosenkrantz, s'est formée une très belle médiatrice entre Dornach et ici. Mais ce dont nous aurions be-

soin, c'est d'un moyen international de communication. Que ce soit une revue individuelle ou que les revues individuelles pour les pays s'en chargent - vraiment, la forme extérieure n'a pas d'importance non plus -, mais on devrait avoir la possibilité d'avoir devant soi quelque chose qui nous permette d'apprendre de temps en temps quelque chose sur le mouvement anthroposophique dans le monde.

Certes, les enseignements doivent circuler à travers le mouvement anthroposophique ; mais les anthroposophes individuels devraient avoir la possibilité de se faire une idée de ce qui se passe ici ou là dans le monde en ce qui concerne l'anthroposophie. On ne m'a jamais autant interrogé sur ce sujet que dans les pays les plus divers ! On ne cesse de répéter que ce qui manque à la Société anthroposophique, c'est qu'on ne sait jamais ce qui se passe dans d'autres régions, qu'il n'y a pas de liaison, pas de communication. - Oui, vous voyez, cela ne peut pas non plus se faire par l'organisation, parce que les organisations dispersent toujours énormément de forces. Si l'on met quelque chose en place, on crée des comités et des comités intermédiaires ; ensuite chaque comité se dote d'un secrétaire, et en fait il faut aussi un bureau, peut-être un palais entier, où l'on écrit dans le monde entier, où l'on rassemble des adresses et où l'on écrit d'innombrables lettres qui sont ensuite jetées à la corbeille à papier ou qui ne sont pas lues d'une autre manière, ce à quoi sont consacrées chaque jour d'innombrables forces humaines et surtout - ce à quoi il faut parfois penser dans la Société anthroposophique - beaucoup d'argent est terriblement perdu. L'organisation permet certainement d'obtenir [maintes] choses et toute la reconnaissance lui est due. Il est vrai que lorsqu'on a vécu dans la civilisation allemande, on n'a pas beaucoup d'affection pour l'organisation, parce que - eh bien, on n'aime pas tellement l'organisation, mais ce n'est qu'une remarque intermédiaire -, donc pour l'organisation, je voudrais dire que j'ai tout le respect qui lui est dû. Mais pour mettre en place une chose, il s'agit d'avoir le plus grand nombre possible d'humains qui développent un intérêt vivant pour quelque chose : alors, le reste naît déjà. S'il y avait à Dornach un centre dans lequel on rassemblerait les nouvelles de tous les pays, ce serait très bien. Il faudrait qu'il y ait des gens de tous les pays qui puissent écrire dans toutes les langues possibles ; à Dornach, on fera déjà en sorte qu'on puisse les lire et les diffuser.

Mais cela sera nécessaire : développer l'intérêt pour le mouvement anthroposophique dans le monde ! C'est un peu dans l'ensemble du mouvement anthroposophique que cela est plus difficile que pour d'autres. Lorsque l'on fonde un autre mouvement, on a un point de repère pour de tels objectifs ; dans le cas du mouvement anthroposophique, c'est ainsi : bien qu'il soit quelque chose d'universellement humain, c'est quelque chose qui va au-delà de l'individu. Obtenir quelque chose pour l'individu, pour son cœur, pour son âme, c'est tout à fait justifié ; il doit en être ainsi. Mais d'un autre côté, nous nous trouvons aujourd'hui devant le mouvement anthroposophique en tant que tel, qui doit résoudre des tâches de civilisation ! Et c'est pourquoi il s'agit de gagner réellement de l'intérêt pour le mouvement en tant que tel ; alors le reste viendra de soi-même.

Le temps est déjà tellement avancé que je voudrais maintenant interrompre les discussions ; mais je les poursuivrai de manière plus concrète dans les prochains jours, si l'occasion se présente à nouveau.

MOTS D'ADIEU

Londres, le 2 septembre 1923 à la fin de la conférence pour les membres

La dernière fois que j'ai eu l'occasion de m'adresser à vous depuis ce lieu, j'ai dû conclure par un grand souci qui pesait alors sur mon âme. C'était le souci de la poursuite de la construction du Goetheanum, qui devait être ici sur Terre un signe de ce qui devait justement venir dans le monde par la science de l'esprit anthroposophique, et cette inquiétude que j'exprimais avait alors été comprise.*

Depuis cette époque, il s'est produit ce qui est profondément inscrit dans l'histoire du mouvement anthroposophique comme une douleur inexprimable. Cette douleur n'a pas pu être évitée. Elle était inscrite profondément dans le livre du destin du mouvement anthroposophique par ces forces hostiles qui s'opposent au mouvement anthroposophique. Mais depuis cette époque, tout ce que j'ai à dire est vraiment influencé par ce qui repose dans cette

* Le 19 novembre 1922, voir sous Remarques.

douleur. Et c'est pourquoi je dois parler aujourd'hui non seulement à cause d'une inquiétude telle que celle que j'ai eue la dernière fois que j'ai pu prendre la parole ici, mais je dois parler, comme je ne peux parler qu'à présent, à cause de cette douleur profonde que nous a apportée la nuit de la Saint-Sylvestre de l'année 1922 à 1923. Vos représentants, ainsi que ceux des autres pays, ont pris la résolution, lors de l'assemblée des délégués de juillet 1923 à Dornach, de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour reconstruire ce Goetheanum. Nous devrons bien sûr nous efforcer, même si le Goetheanum doit être réalisé pour la deuxième fois dans un autre matériau, dans lequel il risque moins d'être détruit par les forces du feu, de le réaliser dignement de cette manière.

Au terme de ces réflexions, je voudrais aujourd'hui vous écrire à nouveau dans l'âme cette reconstruction du Goetheanum, qui doit être le souci de ceux qui ont aimé le Goetheanum et qui aiment ce qu'il peut être pour le monde.

Agissons, mes chers amis, comme nous devons le faire à partir de la douleur et de la conscience que la vie spirituelle doit à nouveau entrer dans notre culture, et restons unis dans cette conscience, même si nous ne sommes pas ensemble pendant un certain temps. Car ce qui peut émaner de l'anthroposophie, ce qui peut émaner d'un tel mouvement spirituel en général, est déjà ce qui est généralement humain, de sorte que les âmes peuvent être ensemble en esprit, même si elles sont séparées physiquement : elles se retrouveront toujours. Mais elles ne se retrouveront pas seulement, elles pourront toujours être ensemble dans l'esprit, que nous cherchons précisément dans sa véritable réalité par un tel mouvement.

[Rudolf Steiner, qui a participé au congrès de septembre de la Société anthroposophique, est venu à Stuttgart et participe à la séance suivante].

SÉANCE AVEC LE CERCLE DES TRENTES
appelé depuis peu "Cercle de confiance des institutions de Stuttgart".

Stuttgart, le 7 septembre 1923

Réunion au complet du Cercle - Rittelmeyer, Ruhtenberg, Molt et d'autres étaient aussi de nouveau là après une longue absence - dans la Landhausstrasse en présence de Monsieur et Madame Dr. Steiner. Steiner a parlé de son voyage en Angleterre, de la manifestation pédagogique à Ilkley et surtout du cours d'été de Penmaenmawr, qu'il a décrit comme l'un des événements les plus importants de l'histoire du mouvement. Cette dernière manifestation s'est déroulée à proximité d'anciens sites druidiques, dont il a parlé en détail. Une fois, il est monté tout seul avec le Dr Wachsmuth sur un plateau isolé et y a trouvé deux cuvettes, une grande et une petite, qui, vues d'en haut, ressemblent exactement au plan du Goetheanum, ainsi qu'un cercle druidique, dont il a ensuite parlé de la signification. En général, dit-il, dans la sphère astrale de cette région, tout le passé spirituel de ces lieux est comme inscrit en lettres indélébiles, et les imaginations qui se transforment et s'estompent autrement y demeurent en quelque sorte. L'île d'où sont partis les mystères arthuriens se trouve également à proximité. (Pendant que le Dr Steiner parlait, la lumière s'est éteinte, on a apporté une lampe dont la lumière l'a éclairé et il a continué à parler jusqu'à ce que la lumière se rallume).

Kolisko lut ensuite une série de déclarations d'approbation reçues en réponse à la manifestation publiée dans le n° 6 de "Anthroposophie "*. Presque toutes étaient impressionnantes et parlantes pour le cœur, et témoignaient de manière vivante de ce que la personnalité du Dr Steiner représente pour d'innombrables personnes. Le Dr Steiner a noté tous les noms des expéditeurs qui n'étaient pas membres.

Kolisko parla ensuite encore une fois de son voyage, dont il avait déjà rendu compte en détail lors de la séance du 15 août, et de la nouvelle organisation prévue pour la "Société anthroposophique en Allemagne", dont il avait déjà parlé le 5 septembre.*

Voir annexe II, page 830 et suivantes.

Par le biais d'un "comité élargi", la centrale doit également être présente à la périphérie. Un cercle de personnalités de confiance doit admettre chaque membre individuellement dans la société. Ce n'est qu'ensuite qu'il doit entrer dans une branche dans laquelle le travail ésotérique doit se dérouler.

Stein et von Grone font également un nouveau rapport sur leur voyage en Thuringe. Le récit que fait Stein de sa visite à Weimar est suivi d'une discussion intéressante sur Friedrich Lienhard. Ses derniers articles dans le "Türmer" ont été apportés et lus par le Dr Steiner lui-même. Lui et Madame Doktor ont ensuite raconté une foule de détails, en partie humoristiques, sur Lienhard, que le Dr Steiner ne veut en aucun cas savoir traité comme un "adversaire".

PAROLES PRONONCÉES LORS DU CONGRÈS DE SEPTEMBRE À STUTTGART

Stuttgart, le 17 septembre 1923

*Suite à l'exposé du Dr Walter Johannes Stein, qui avait qualifié l'impulsion anthroposophique d'affaire mondiale, Rudolf Steiner** dit : "Ce serait certainement beau et conforme à l'enthousiasme naturel qui doit émaner de l'anthroposophie chez tous ceux qui l'aiment, si,*

d'une manière enthousiaste, les chers amis clôturaient maintenant cette assemblée" et continua alors :

Mais l'enthousiasme qui a gagné le cœur des personnes réunies ici correspond aujourd'hui - comme toujours dans le mouvement anthroposophique - à une impulsion mondiale qui devrait être considérée concrètement - - il y a peu de temps, je dirais même quelques jours, on m'a demandé en Occident, par un Oriental, ce qu'il en était dans le karma terrestre du fait que certains peuples semblent appelés à rendre les autres dépendants d'eux. Vous comprendrez que, dans l'humanité actuelle, qui n'est pas encore très objective,

* Il n'y a pas de notes de ces deux séances.

** Selon les notes de Lilly Kolisko (dans "Eugen Kolisko. Ein Lebensbild (Une image de la vie)", impression de manuscrit pour les membres, Gerabronn 1961, p. 87/88). Il n'existe pas de sténogramme officiel de ces paroles d'adieu.

il n'est pas facile de donner une réponse à une telle question, car de telles réponses sont vraiment très peu comprises. Mais j'ai pu répondre que les choses se présentent parfois différemment à l'intérieur qu'elles ne le paraissent à l'extérieur, et que s'il est vrai que, dans l'évolution historique mondiale, un peuple devient parfois physiquement dépendant d'un autre, cette dépendance physique cache souvent l'inverse sur le plan spirituel. Le peuple physiquement opprimé devient parfois, d'une manière tout à fait mystérieuse, le vainqueur spirituel du peuple vainqueur. Il ne s'agissait que d'une réponse indicative, elle ne se rapportait pas à l'Europe, du moins pas à l'Europe continentale, elle se rapportait à des cercles plus larges de la Terre.

Mais les pensées qui peuvent être suggérées ont quand même aussi quelque chose à faire, dans un certain sens, avec l'horizon dans lequel vivent les humains d'Europe centrale. Voyez-vous, mes chers amis, parmi les choses les plus douloureuses, au sens le plus profond du terme, il y a ce qui nous entoure aujourd'hui d'une manière si oppressante, si terriblement horrible, et qui va devenir encore plus horrible. Cela ne fait pas encore partie du plus douloureux. Ce qui fait déjà partie du plus douloureux, c'est ce qui figurait déjà à l'époque, même si ce n'était qu'une allusion, dans l'"Appel au peuple allemand", c'est le fait que, dans un sens très fort, c'est précisément en Europe centrale que le passé de l'Europe centrale est aujourd'hui souvent renié, oublié, sur le plan spirituel. Mais aujourd'hui, la situation est telle que ce vouloir, qui est le vouloir centre-européen, attend d'une certaine manière la résurrection, malgré la misère physique. Ce qui se trouve à l'arrière-plan suscite vraiment des sentiments très importants. Une grande partie de ce qui semble même enterré dans la vie spirituelle de l'Europe centrale attend un certain avenir. Dans les cercles les plus larges du monde, on saisira avec nostalgie, dans un avenir relativement proche, ce qui est aujourd'hui souvent nié, même ici, par l'ancienne mentalité spirituelle d'Europe centrale. Dans le monde, on voudra saisir avec nostalgie la spiritualité centre-européenne.

Et c'est là que j'en viens, mes chers amis, à ce que je voudrais encore suggérer en ces quelques mots. Voyez-vous, il se peut que bien des choses graves soient provoquées par le fait que l'on néglige aujourd'hui certaines choses dans le domaine spirituel, que l'on néglige beaucoup de choses. Mais il y a une chose qui ne devrait pas arriver, car ce serait la chose la plus terrible, c'est que lorsque le monde criera

à la résurrection de la vie spirituelle de l'Europe centrale - et il le fera dans un avenir relativement proche - pour son propre salut, il n'y aurait pas en Europe centrale les humains qui pourraient être eux-mêmes ceux qui occuperaient alors une place spirituelle importante, s'ils ne pouvaient pas comprendre cet appel.

Si l'on doit dire que le monde qui se trouve en dehors de l'Europe centrale attend aujourd'hui une spiritualité, alors il serait très grave de devoir constater que l'humanité d'Europe centrale n'attend pas cette spiritualité. Car ce serait une très grande perte pour le monde. Ce serait l'une des catastrophes les plus terribles que la Terre pourrait vivre si un jour l'Europe centrale recevait l'appel - quelle que soit l'apparence extérieure - si l'appel était lancé : nous avons besoin de cette vie de l'esprig - et qu'en Europe on passerait négligemment à côté de cet appel, parce qu'on ne pourrait pas l'apprécier soi-même, cette vie de l'esprit centre européenne. Pensons aujourd'hui au fait que la mission tout de suite de l'humain centre européenne pourrait être de comprendre dans un avenir très proche, à partir de l'essence de la spiritualité centre européenne, ce que le monde voudra recevoir de l'Europe centrale, car il serait terrible de n'avoir personne en Europe centrale qui puisse comprendre ce que l'on donne.

BREF RAPPORT SUR LES JOURNÉES DE VIENNE

Dornach, le 5 octobre 1923
Paroles d'introduction avant la conférence

Le congrès de Vienne, qui vient de se terminer et dont je reviens, s'est déroulé de manière tout à fait satisfaisante. Il s'agissait de deux conférences publiques tenues les 26 et 29 septembre, qui ont été très bien suivies : la première conférence sur l'anthroposophie comme défi au temps, la seconde sur la signification morale et religieuse de l'anthroposophie. Ensuite, j'ai pu donner quatre conférences dans le cadre de ce congrès, dans lesquelles j'ai notamment traité de la relation de l'anthroposophie avec l'esprit humain, en y intégrant une partie de ce qui a déjà été discuté ici sous les angles les plus divers : la signification et le renouvellement possible de la fête de Michael.

Ensuite, le dimanche 30 septembre, une représentation d'eurythmie très bien fréquentée a eu lieu au Nouveau Théâtre de la Ville de Vienne. Le succès de cette représentation d'eurythmie a incité à organiser une nouvelle représentation d'eurythmie à Vienne le dimanche suivant, après-demain. Les représentations d'eurythmie ont également reçu un coup de pouce du fait qu'une représentation a lieu ce soir même à Gmunden, dans le Salzkammergut, alors que je suis en train de vous parler. Il est possible que d'autres représentations d'eurythmie se déroulent en Autriche.

Le lundi 1er octobre, une assemblée des membres autrichiens de la Société anthroposophique a eu lieu. La Société anthroposophique autrichienne va maintenant s'ajouter aux autres sociétés nationales, de sorte que parmi les sociétés nationales qui seront présentes à Dornach à Noël lors de la fondation de la Société anthroposophique internationale, il y aura aussi cette Société anthroposophique autrichienne.

Ensuite, le mardi soir encore, sur l'initiative extrêmement méritoire du Dr Wegman, notre ami médecin, le Dr. Glas à Vienne, une conférence et une discussion très détaillée avec un certain nombre de médecins, de scientifiques et d'étudiants en médecine viennois ont eu lieu dans la maison de Monsieur van Leer, qui, comme nous pouvons déjà le dire, ont eu un déroulement très satisfaisant, tout comme celles qui ont eu lieu à Londres au début du mois de septembre, de sorte que nous pouvons espérer que, précisément par ce biais, beaucoup de choses pourront être faites pour cet aspect médico-thérapeutique des efforts anthroposophiques.

Elle a été suivie d'une autre à Salzbourg.

Esquisse au crayon pour la tirelire du Goetheanum. Il n'est plus possible de déterminer si l'esquisse a été réalisée par Rudolf Steiner, éventuellement à l'instigation de William Scott Pyle, ou par Pyle.

REMARQUES SUR LA TIRELIRE DU GOETHEANUM

Dornach, le 21 octobre 1923 après la conférence

Et maintenant, pour terminer, je dois attirer votre attention sur le fait que vous voyez là, dans le coin, une petite œuvre d'art réalisée grâce aux efforts de M. Pyle. Cette œuvre d'art, en plus d'être une œuvre d'art dont la vue doit vous réjouir, re-

présente aussi quelque chose d'autre. Elle n'est pas seulement belle, mais aussi utile. Le fait qu'elle soit belle ne l'empêche pas d'être utile. Ainsi, cette petite œuvre d'art ne renie pas non plus son utilité. Vous avez en haut l'aigle, puis le lion et le serpent. Vous voyez donc que l'imagerie est un peu décalée. Mais c'est justement bien pour cette tâche. Toute cette chose a une gueule devant, une gueule de lion, et la gueule veut quelque chose. Le lion veut manger. Savez-vous ce qu'il veut manger ? Des dons pour le Goetheanum, pour que nous puissions reconstruire. Et cela doit être organisé de telle sorte que le plus grand nombre possible de personnes achètent une telle tirelire, car c'est une tirelire, et la gueule de lion représente la fente par laquelle on glisse ce que l'on économise en cigarettes, en toutes sortes d'autres choses, par de courts intervalles, afin qu'elle soit rapidement pleine. Il y aura ensuite un dispositif en bas qui permettra d'ouvrir et de livrer le contenu au Goetheanum. C'est ainsi que l'a pensé M. Pyle, l'idée vient de lui.

Elle sera réalisée en plâtre ou en terre cuite. Je pense qu'elle sera très belle. Au début, il n'y a que la maquette, mais on peut s'inscrire et les choses pourront être achetées ici plus tard. On aura donc l'occasion de se procurer une telle tirelire, d'avoir toujours quelque chose de beau, mais qui demande aussi quelque chose d'aussi utile. Regardez en sortant cette belle chose utile et vous aurez l'opinion, le sentiment que cet aigle, ce lion doit être quelque chose qui complète ce que l'humain fait habituellement avec son argent. On a déjà besoin de son environnement ; c'est une partie de l'environnement qui est créée. Complétez-vous par cet environnement !

RAPPORT SUR LES DERNIÈRES ATTAQUES CONTRE L'ANTHROPOSOPHIE

Dornach, le 26 octobre 1923 après la conférence

Maintenant, mes chers amis, après vous avoir communiqué cela, je suis obligé de vous dire brièvement quelque chose qui, plus encore que la plante, nous conduira sur la Terre. Mais je ne vous en parlerai que très brièvement, afin que vous le sachiez, parce que je me sens obligé d'étayer certaines des choses qui sont toujours dites. Je vais d'abord rassembler deux faits qui méritent d'être considérés ensemble, comme vous le verrez tout à l'heure.

Je ne sais pas si vous avez vu qu'il a été annoncé ici aussi - ce qui est d'ailleurs annoncé en de nombreux endroits d'Amérique et d'Europe - que des conférences à Bâle et dans les environs de Bâle ont été annoncées dans les numéros de journaux autour du 20. Voici par exemple l'annonce : "Toutes les nations en marche vers Harmaguédon. Six millions de vivants ne mourront jamais. Conférence publique lundi 21 octobre à 8 heures dans la salle Hans Huber du Stadtkasino de Bâle. Entrée gratuite. Association internationale des Etudiants/chercheurs sérieux de la Bible".

Vous pouvez également trouver la même annonce dans le Birsecktagblatt : "Toutes les nations en marche vers Harmaguédon. Six millions de vivants ne mourront jamais. Conférence publique samedi 20 octobre à 8 heures à l'hôtel Bahnhof Münchenstein, lundi 21 octobre à l'auberge Zum Ochsen Arlesheim. Entrée gratuite. Association internationale des cbercheurs sérieux de la Bible".

Retenez le titre de cette annonce ; vous avez peut-être pu lire dans le Birsecktag-blatt comment il est indiqué que la Bible doit maintenant être interprétée correctement d'après le livre de Daniel et l'Apocalypse et ainsi de suite. On promet alors aux gens qui seront les vainqueurs de la grande dispute qui doit se dérouler jusqu'en 1927, qu'ils ne mourront pas dans leur corps physique. Et des gens m'ont déjà demandé, alors que se déroulait l'année dernière notre Congrès de Vienne, comment faire pour ne pas mourir lors de la bataille d'Armageddon. Vous savez qu'en Suisse, de nombreuses conférences de ce type sont données. Il s'agit donc de ce qui se rattache justement à cette bataille d'Harmaguédon.

Je voudrais maintenant vous lire un extrait d'un petit livre intitulé : "L'Antéchrist. Les mystères prophétiques de la fin des temps biblique, en particulier pour 1924-1927", de Paul Westphal - un livre qui n'est pas diffusé par les librairies habituelles, mais par les canaux qui mènent précisément à la population qui ne va pas dans les librairies pour acheter des livres, mais qui reçoit les livres par d'autres voies. Leur éducation se nourrit alors de ce qui provient de ces livres.

Je vais maintenant me contenter de vous raconter l'introduction, le chapitre principal à cause duquel cet écrit est en fait écrit, car je ne peux pas vous le lire pendant des heures. Le chapitre principal s'appelle "Sur les traces de l'Antéchrist". Et ensuite, on raconte comment se sont déroulés les semailles. En effet, en décrivant cet ensemencement, on raconte la chose suivante : Dans les années 1897 à 1900, un homme qui serait devenu plus tard un Dr Faust moderne aurait rédigé le "Magazin für Litteratur", et dans ce "Magazin für Litteratur" serait paru un roman "Aus der Dekadence (Sortir de la décadence)".

Celui-ci est effectivement paru. Il a été écrit par le fils d'un membre qui est mort depuis longtemps à Stuttgart. Ce roman est paru. Je n'y ai bien sûr eu d'autre part que la part du rédacteur, qui doit juger la chose sur le plan artistique et selon sa valeur littéraire, et j'ai en outre le goût amer que ce roman m'a justement valu un procès avec l'éditeur de la revue de l'époque, un procès qui a duré des années, ce qui n'est pas un souvenir agréable. Mais ce roman est repris pour montrer que celui qui rédigeait à l'époque le "Magazin für Litteratur" avait déjà commencé à l'époque à utiliser l'aberration des temps pour pêcher quelque chose dans son sens.

Ensuite, l'auteur décrit les transformations qu'il a subies, comment il est devenu une sorte de Faust Secundus, une sorte de second Faust, et ce dans un style parfois très étrange, d'année en année : "Vers 1900, un homme d'une quarantaine d'années, pas très bien nourri, regarde avec un intérêt étrange ces vieilles sculptures et est comme traversé par un pressentiment. Malgré son grand savoir, il n'a pas encore atteint un statut bourgeois ; d'autant plus qu'il est à moitié étranger, il a le destin des superflus. En même temps, il est ambitieux dans le plus grand style, avide de pouvoir, presque trop conscient de ses capacités - un peu vaniteux".

Ensuite, toutes sortes d'autres caractéristiques sont attribuées à cet homme, qui seraient liées à son désir de pouvoir. Par exemple : "Il sent et flaire dans toutes les directions où il faut chercher le succès ; son apparence" - c'est très intéressant - "son apparence à cette époque ressemble un peu à celle de Napoléon, lorsque ce-

lui-ci <se tenait à disposition> en 1793". Maintenant se déroulent les autres transformations de cet assoiffé de pouvoir, et il est maintenant décrit : "Selon l'Écriture, il ressemble au voleur qui veut s'introduire dans la bergerie par un moyen détourné (occultisme)". Eh bien, comme je l'ai dit, il est suivi d'année en année : A étudié en profondeur le "Faust" de Goethe, étend systématiquement les forces magiques démoniaques sur l'ensemble du monde culturel.

Au début de son activité principale, Faust est à l'âge indiqué par Dan. 6,1, il a environ 62 ans. De même que Darius, cité en Dan. 6, établit dans son royaume une triple division des fonctions (verset 3), le Dr Faust commence par se référer à la <triplicité des pouvoirs étatiques> ...", et ainsi de suite. "Lorsque Satan tenta le Seigneur dans le désert, il prit également en considération les besoins de ces 3 parties, en ne donnant pas le pain, le miracle et la puissance - mais en les faisant miroiter ...".

"Parmi ses adeptes se trouvent en tête les dames, ces inassouvies qui souffrent de leur vacuité et demandent impétueusement à être remplies de quelque chose de positif ou de masculin. La ferme volonté démoniaque leur donne un contenu et les transforme en centres de force autonomes, qui travaillent exactement selon les formules mécaniques qui leur sont appliquées par suggestion. Des efforts particuliers sont consacrés à la jeunesse ; le maître leur fait pratiquer des rythmes de danse et les surveille en guettant qui pourrait être amené à l'extase par ces mouvements rapides. Il les choisit ensuite comme instruments pour ses objectifs magiques ; que les autres continuent à danser et croient naïvement qu'ils accomplissent ainsi des performances/prestations culturelles. Le faux prophète se demande souvent comment se comporter avec l'Eglise. Il a d'abord tenté de faire accepter son système comme <catholicisme ésotérique> aux plus exigeants spirituellement.... Le pape, les cardinaux, les archevêques, d'éminents docteurs de l'Eglise seront peut-être soumis à un traitement magique à distance. Du succès de cette influence occulte dépendra si le faux prophète enrôlera à son service les parties dociles de l'Eglise ou s'il se déchaînera contre toute l'Eglise avec la fureur de la bête apocalyptique".

Et maintenant, la description plus exacte, dans la mesure où elle est donnée, de ce qui est décrit de ce côté concernant l'efficacité :

"Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails de la vaste tactique. Le maître noir se préoccupe des quelques rares personnes qui peuvent participer à ses travaux magiques dans le cercle le plus étroit et le plus proche ; chacune de ces personnes exerce une activité particulière. Il y a un médium par lequel le démon parle, un autre par lequel il écrit. Les uns sont clairvoyants, les autres capables d'extase et de déplacement spatial de leur conscience, d'autres maîtrisent les <royaumes élémentaires> et peuvent en tirer des forces, par exemple de la terre, qui sont utilisées par exemple pour influencer des personnes éloignées, principalement pendant le sommeil. Les séances de travail nocturnes sont de plus en plus fréquentes. L'un d'eux, en tant qu'exorciste, éloigne les forces démoniaques inférieures gênantes, qui se pressent comme des mouches, en les fumant avec de l'acide nitreux.

Un autre sacrifie aux démons désirés afin qu'ils puissent puiser de la substance dans les substances libérées par la fumigation de plantes et de résines fortement éthérées et se rendre perceptibles. Dans les vapeurs de l'encens, des ordres magiques sont murmurés, qui s'associent à des formes de forces démoniaques en tant que contenus de la volonté (dans une utilisation antichrétienne de l'Apocalypse 8,4). Les structures ainsi chargées de suggestions servent de courrier magique pour influencer à distance soit ceux que l'on veut gagner comme partisans du mouvement, soit ceux que l'on veut blesser comme adversaires inconvertibles, voire même rendre inoffensifs. On a aussi devant soi des photographies des personnes à influencer et on établit avec elles un contact magique. Là Faust" est assis devant un miroir concave d'un noir profond, afin de projeter les vibrations des nerfs optiques sur le verre du miroir par le chemin inverse, c'est-à-dire de l'impression démoniaque dans le cerveau vers la rétine, et de les rendre plus concrètes et mieux perceptibles par cette objectivation. Pour influencer à distance des personnalités importantes qui agissent sur le cours des événements mondiaux, on utilise des types particuliers d'esprits démons hideux. Les uns sont les <horreurs ailées>, comme ils sont appelés en Dan. 9.27 (selon la traduction exacte) ; ils transmettent les suggestions aux humqinw qui dorment, et ceux-ci se réveillent avec certaines idées obsessionnelles qui agissent sur leurs actions. L'autre sortd est celui des <grenouilles> (Apocalypse 16.13). Cette espèce semble par exemple sécréter une substance à partir d'une sorte de glande (ceci ne peut être discuté que de manière imagée), avec laquelle des injections à distance sont effectuées sur d'autres personnes, de sorte que des paralysies se produisent. Le maître noir veut par exemple affaiblir ou désactiver la résistance morale, la prudence critique ou une fonction mentale quelconque dans un cerveau quelconque, afin que ses suggestions agissent sans retenue. Une personne ainsi préparée tombe alors sous le charme du séducteur lors de la première rencontre personnelle. Au beau milieu d'une réunion, un adversaire précédent est gagné comme adepte d'un regard, d'une poignée de main, d'une remarque pertinente. Et le but de toute cette action ? Préparer la voie à l'Antéchrist venant !"

Eh bien, cela continue plus loin dans ces sortes de descriptions. Puis vient ce qui suit :

"Lorsque, selon la prophétie, après 31/4 ans, c'est-à-dire à la fin de l'automne 1927, le règne de l'Antéchrist prendra fin et que le faux prophète trouvera la mort dans la grande bataille d'Armaguédon, il aura atteint exactement l'âge de 66,6 ans. Qu'on examine si le nombre d'humainw dans Apocalypse 13.18 signifie les années de vie du faux prophète".

Vous voyez, c'est de cette manière que les couches populaires inférieures sont traitées ! Vous voyez qu'il a été dit qu'il était nécessaire de se réveiller. Ce n'est pas si anodin, car du côté opposé, on se réveille beaucoup. Là-bas, on connaît la méthode pour travailler toutes les couches populaires de manière appropriée.

Je vais vous lire un autre exemple de la manière dont on travaille la couche moyenne, la couche populaire dite "intelligente". Il est tiré du quatrième volume de Fritz Mauthner "L'athéisme et son histoire en Occident". Cela vous intéressera

peut-être de lire la critique que j'ai faite des deux premiers volumes de l'"Athéisme" de Fritz Mauthner, alors que les troisième et quatrième volumes - c'est-à-dire cet "Athéisme" - n'étaient pas encore parus ; et vous pourrez y faire une curieuse comparaison. Dans ce quatrième volume de l'"Athéisme" de Fritz Mauthner, on peut lire ce qui suit : "Les pacifistes et les libres-penseurs n'avaient certes pas tort de craindre que la mort imminante de la guerre mondiale ne provoque une résurgence des superstitions populaires du Moyen Age ; seulement, l'épidémie a éclaté tout autrement que ne l'espéraient les serviteurs de l'Eglise et que ne le craignaient leurs adversaires. Le quatrième état, après la première frayeur, ne voulait plus se laisser ramener à l'église par la peur de la mort ; le doute et l'incrédulité étaient devenus trop forts. Mais même la troisième classe, la bourgeoisie à moitié éduquée, préférait recourir à une superstition plus récente qu'à l'une des plus anciennes. L'effet tangible de la pénurie de guerre fut le plus souvent un essor du spiritisme en essaim/spiritualité d'essaim, que l'on peut aussi appeler une forme de besoin religieux. Le nombre de spirites et de théosophes se multiplia en Angleterre et en Allemagne. Le délire puisait une nouvelle force dans le désespoir. Sans se soucier du fait que l'histoire n'est pas une science, des prophètes s'élevèrent pour prédire l'avenir, faussement scientifiques et spirituels comme Spengler dans son <Déclin de l'Occident>, stupides et insolents comme ses imitateurs populaires. Bien sûr, de vulgaires imposteurs profitaient également de cette ambiance : Un peintre en bâtiment se présentait comme le <Jésus de Düsseldorf>, et aurait gagné plusieurs millions par an ; un autre sauveur du monde, un voyageur du vin, se faisait moins d'or que d'amour pour les femmes et fut finalement battu ; un autre <Christus IL> rendait la région de Francfort-sur-le-Main peu sûre et ne fut expulsé d'Allemagne que comme homme riche en pierres. Le mystique juif (non juif de naissance) Eliphas Levi, que Meyrink aurait dû introduire avec un meilleur humour, appartient peut-être aussi à ce groupe d'escrocs. Mais c'est Rudolf Steiner, le théosophe qui s'appelle évasivement un anthroposophe, qui s'appuie sur Bouddha, sur le Christ, sur Goethe et sur tout ce qui est élevé pour vanter ses dons surhumains de la télévision avec la science la plus feinte qui soit, et qui a reçu un soutien considérable de la part des esprits d'essaim. Une réfutation de ce nouveau Cagliostro serait plus difficile pour une logique saine qu'on ne devrait le penser ; on ne peut pas réfuter l'initiation à la sorcellerie, on peut seulement en rire. Il faudrait qu'un puissant poète comique s'empare du sujet". Et la note de bas de page à ce sujet est la suivante

"Un Allemand ne peut certes pas rire de ce que les initiés savaient depuis longtemps, mais que le monde entier n'a appris que par une imprudence de Steiner, à savoir que le général en chef responsable du commandement de l'armée pendant la guerre mondiale, à nouveau un du nom de Moltke, était l'ami et le représentant du théosophe ; une fois de plus, cela s'est retourné contre le peuple tout entier, car - comme avant la grande révolution - les Cagliostro avaient trouvé des croyants parmi les personnes appartenant aux couches supérieures de la <société>. Même celui qui est non dogmatique sur la question <monarchie ou république?>, qui est fermement républicain uniquement parce que le dernier monarque s'appelait Guillaume II, devra lui aussi dire : dans une république, un voyant n'aurait pas pu obtenir une fonction aussi réellement politique que

ce Moltke II".

Vous voyez, toutes les couches du peuple sont suffisamment prises en charge, et celui qui peut suivre les mensonges qui partent de là vers les puissances qui les provoquent, peut déjà dire qu'il faudrait vraiment plus de vigilance que celle que l'on trouve justement dans nos rangs, et qu'en fait, on pourrait aussi développer plus d'intérêt pour ce que je dois dire de temps en temps justement sur ces choses. On ne veut pas croire que la haine de la vérité est actuellement en augmentation comme jamais dans le monde et que, par conséquent, celui qui a le devoir de défendre la vérité pourrait trouver une certaine compréhension lorsqu'il dit que la vigilance est nécessaire.

Maintenant, je ne veux pas entrer dans les détails de la non-vigilance aujourd'hui, mais je voulais au moins vous donner une image de l'état actuel des choses qui sont en cours ; on peut déjà dire : qui sont en cours. Je dois toujours attendre qu'il y ait un peu d'intérêt pour les choses, que je dois aussi insérer comme épisodes dans les conférences, afin que les choses ne restent pas tout à fait inconscientes.

La prochaine conférence aura lieu demain à 8 heures.

INDICATION QUE JUSQU'À NOËL, LES CONFÉRENCES DOIVENT METTRE DANS L'AMBIANCE POUR SE PRÉPARER AU CONGRÈS DE NOËL.

Dornach, 23 novembre 1923

Rudolf Steiner introduisit la première conférence tenue à Dornach après le congrès hollandais par un rapport sur la fondation de la Société nationale hollandaise (voir page 684) et conclut par les mots suivants :

Nous voulons maintenant, mes chers amis, organiser le temps qui nous reste ici pour les conférences au Goetheanum avant les semaines de Noël, de telle sorte que les membres qui vivent ici à Dornach dans l'attente de la semaine de Noël puissent porter en eux le plus possible de ce que le mouvement anthroposophique peut apporter dans le cœur des humains. De sorte que ceux qui resteront ici jusqu'à Noël auront vraiment quelque chose à dire dans leurs pensées sur ce qui peut encore arriver à la dernière heure. Je ne parlerai pas de la Société anthroposophique internationale, cela pourra être fait dans quelques heures pendant l'assemblée elle-même. Mais je vais quand même essayer de présenter ces réflexions de telle sorte qu'elles puissent aussi donner quelque chose pour l'ambiance qui devrait régner alors. Ce que j'ai déjà expliqué ici ces dernières semaines, je vais essayer de le faire à partir d'un autre point de départ. Je vais commencer aujourd'hui à partir de la vie de l'âme de l'humain lui-même pour arriver à percer les mystères du monde.

TIRÉ DE LETTRES À MARIE STEINER SUR LA RECONSTRUCTION

Dornach, le 25 novembre 1923

... J'ai beaucoup de soucis ici. Je dois finir ces jours-ci de décider dans quelle mesure le Goetheanum doit être reconstruit, et c'est difficile, parce qu'on ne peut pas

du tout dire ce qu'il en sera avec les moyens. Tout est très difficile... .

Dornach, le 6 décembre 1923

... Et pourtant, tout dépend maintenant de la dignité de la manifestation de Noël à l'occasion de l'anniversaire de l'incendie, aussi par le nombre de participants. Si ce n'était pas le cas, je pense qu'il serait préférable de ne plus construire du tout. Après les amères réunions de Londres et de La Haye, tout peut bien se passer ici ; mais il faut aussi tout faire pour cela. [*]

[*] Après que, lors de l'assemblée des délégués de la Société anthroposophique en Suisse le 9 juin 1923, Rudolf Steiner ait pour la première fois laissé entendre que le futur bâtiment serait construit en béton (voir page 511), il développe lors de la "Journée de Noël", dans son exposé du matin du 31. décembre, comment il concevra le nouveau bâtiment, commémore dans sa conférence du soir l'accident d'incendie survenu un an auparavant et poursuit dans sa conférence du matin du Nouvel An les explications sur la future conception du bâtiment et esquisse le motif principal au tableau noir. Cf. le volume GA 260 "Le Congrès de Noël pour la fondation de la Société anthroposophique universelle". Sur les autres étapes de la construction du nouveau bâtiment au cours de l'année 1924, cf. le volume "La constitution de la Société anthroposophique universelle et de l'École libre de science de l'esprit - La reconstruction du Goetheanum", GA 260a.